



HAL
open science

D'une communauté territorialisée à un groupe spatialisé : étude des répercussions socio-spatiales et sanitaires de la migration internationale à Jérusalem (Équateur)

Emmanuelle Faure

► To cite this version:

Emmanuelle Faure. D'une communauté territorialisée à un groupe spatialisé : étude des répercussions socio-spatiales et sanitaires de la migration internationale à Jérusalem (Équateur). Géographie. 2010. dumas-03441658

HAL Id: dumas-03441658

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03441658>

Submitted on 22 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D'une communauté territorialisée à un groupe spatialisé

Étude des répercussions socio-spatiales et sanitaires
de la migration internationale à Jérusalén (Equateur)



Emmanuelle FAURE

Mémoire Master 1

2009-2010

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Master Géographie Aménagement Environnement Développement (GAED)

Parcours Territoires Villes et Santé (TVS)

Sommaire

INTRODUCTION GENERALE.....	5
CADRAGE THEORIQUE : DEFINITIONS ET CONCEPTS DE(S) GEOGRAPHIE(S).	8
La géographie et son vocabulaire:	8
La géographie de la santé : Domaines et définitions spécifiques :	9
REPERES LINGUISTIQUES ET CULTURELS	12
METHODOLOGIE	13
I. Immersion dans la communauté rurale de Jerusalén : le chercheur au cœur même de son objet, réflexions et analyses épistémologiques.....	14
II. Méthode qualitative, observation directe et entretiens :	16
2) Les entretiens « familiaux »	18
3) Les entretiens avec les professeur(e)s des écoles et médecins.	19
III. La délicate utilisation du traitement quantitatif de données qualitatives:	20
1) Description du questionnaire.....	20
2) Atelier de dessin.....	23
3) Mode de traitement des données.	23
4) Remarques sur une erreur constructive.	24
PARTIE 1. CORRESPONDANCES ET INFLUENCES ENTRE STRUCTURES SOCIALES ET ORGANISATIONS SPATIALES.....	26
A. Présentation contextuelle : Jerusalén, un village andin original ?	26
I. Repères géographiques : Approche multi-scalaire des divisions politiques de l'Equateur.	26
1) Repères géographiques généraux.	26
2) Les divisions territoriales officielles : De la province au canton.....	27
3) La parroquia, la plus petite unité administrative.	28
II. Une structure démographique déséquilibrée, ou le dilemme de l'absence masculine.....	30
1) Le contexte démographique à petite échelle :	30
2) Structure démographique de Jerusalén d'hier à aujourd'hui :	31
B. Les nouveaux enjeux d'une communauté jusqu'alors isolée du reste du monde.	34
III. Modification du paysage : production sociale, production spatiale.	34
1) Les maisons d'un « autre monde »:.....	34
2) Modification de la structure agraire : Quand les vaches remplacent le maïs.	37
IV. Analyse du phénomène migratoire de l'espace national au territoire local.	41
1) La Sierra Sud : Une éternelle terre de migrants ?.....	41
2) Le « migrant type » du niveau national au niveau local.....	42
3) La migration au cœur des enjeux politiques actuels :	43
Conclusion partielle:	45

PARTIE 2. REDEFINITION DU SYSTEME DE VALEUR : QUAND L'« ICI-L'AILLEURS » GUIDE LES NOUVEAUX COMPORTEMENTS INDIVIDUELS, ET DECONSTRUIT LE TERRITOIRE VILLAGEOIS..... 46

A. Perte des valeurs ancestrales dans « l'ici » : Des traditions locales bouleversées par l'entrée dans le « système monde ».....	46
I. Un terroir agricole rejeté par certains et désiré par d'autres.....	47
1) Etre migrants plutôt que paysans : Quand la terre n'intéresse plus les jeunes.....	47
2) Jérusalem à la croisée des chemins de l'exil.....	48
II. Une remise en cause des rôles sexués ?	49
1) Le rôle économique des femmes.....	49
2) La lente évolution du rôle politique des femmes de Jérusalem.....	50
3) Pas de « genre » sans les hommes.....	51
III. Le dollar au cœur du nouveau système de prestige social.....	52
1) Le pouvoir de l'argent sur la société et le territoire : Quand le dollar rend fort ou fort ridicule.....	52
2) Santé et éducation : Une même logique de choix.....	54
3) A Jérusalem les dollars se dépensent mais le temps ne se partage pas (plus).....	55
B. Le nouvel idéal de vie dans « l'ailleurs ».....	57
IV. L'urbain et le lointain: Des espace convoités.....	57
1) L'urbain plutôt que le rural.....	57
2) La distance au village comme facteur du désir.....	58
V. Une population brusquement confrontée au « système monde », entre syncrétisme culturel et acculturation.....	61
1) Mutations des us et coutumes locales : Quand la casquette et le R and B chassent les ponchos et les Sanjuanitos.....	61
2) Les anciens vont à la messe et les jeunes attendent dehors.....	64
VI. L' « American Dream » des habitants de Jérusalem.....	65
1) Un nouveau model migratoire : le départ définitif.....	65
2) Des amitiés par delà les frontières : De l'entretien à la déconstruction du mythe américain:.....	67
Conclusion partielle:.....	68

PARTIE 3. DIFFICULTES RELATIONNELLES ET ENJEUX EMOTIONNELS DE LA « DISTANCE »..... 69

A. D'anciennes structures familiales malmenées, mais qui résistent.....	69
I. Malgré l'apparent renouveau du contexte migratoire la femme reste soumise aux normes sociales ancestrales.....	69
1) Pression sociale et surveillance des jeunes femmes :.....	69
2) Thème ouverture/fermeture au sein du couple.....	71
II. Les multiples facettes du concept de « distance » au cœur de la relation filiale.....	73
1) La difficile gestion de la séparation entre pères et enfants.....	73
2) Naissance d'un nouveau rôle, le « père moderne » ?	74
3) Quand le père absent devient Père Noel : l'ambiguïté du rôle de l'argent dans les relations filiales.....	75
III. Les familles restent à la base des réseaux de solidarité nécessaire à la réussite de l'acte migratoire.....	77

B. Un corps social de plus en plus fragmenté, ou comment la communauté devient simple groupe.	79
IV. Relations intergénérationnelles.....	79
1) Les tensions intracommunautaires dans la vie politique et les discours populaires.	79
2) L'espace des « jeunes » et l'espace des « vieux » à Jérusalén Centro.....	80
V. Rapports entre les hameaux : Vers la disparition de l'unité villageoise ?.....	83
1) La naissance de Jérusalén, entre références biblique et décisions politiques.	83
2) Des pratiques qui déjouent les cartes.	85
3) Les particularismes culturels et religieux divisent l'espace communal.....	87
Conclusion partielle :	90

PARTIE 4. LA SANTE : REVELATRICE DES TENSIONS ET FRACTURES DANS LE VILLAGE DE JERUSALEN. 91

A. Conflits d'acteurs et adaptations innovantes d'une offre de soins multiforme.	91
I. L'offre de soins « conventionnelle »: Entre incompréhension et rivalité.	92
1) Présentation générale de l'offre de soins « moderne » à Jérusalén :	92
II. L'accessibilité aux structures de soins : jeux de(s) distance(s).	95
1) Distance physique :	95
2) La distance économique, un faux problème ?.....	98
3) Distance culturelle ou sociale:	99
III. La médecine « traditionnelle » : Quand le savoir ancestral s'allie à la médecine « moderne » pour le bien être des patients.	100
1) Deux guérisseuses parfaitement intégrées au réseau social local.....	100
2) Une « médecine traditionnelle » en dialogue avec le système de soins officiel.....	101
3) Des pratiques qui traversent le monde.	102
B. Jérusalén : un grand corps malade ?.....	104
IV. L'état de santé d'une population en pleine mutation.	104
1) L'expression du mal-être des adultes, le genre serait-il déterminant ?.....	104
2) La souffrance psychique chez les enfants.	106
V. De nouvelles habitudes alimentaires pour de nouvelles problématiques de santé.	107
1) Modification du régime alimentaire.	107
2) Les effets sur la santé : Etude ciblée des enfants scolarisés à Jérusalén.....	109
VI. Changement de perspective : La migration comme facteur protecteur.....	111
1) Redéfinition de la violence, un concept culturellement déterminé ?.....	112
2) La migration ne serait-elle pas aussi facteur de « développement » ?.....	113
Conclusion partielle.....	114

CONCLUSION GENERALE115

GLOSSAIRE117

BIBLIOGRAPHIE :.....119

ANNEXES126

Remerciements

J'adresse mes remerciements au Professeur Gérard Salem qui au cours de ma troisième année de Licence m'a initiée à une discipline que je méconnaissais : la géographie de la santé. Grand chercheur et citoyen du monde, il a toujours su transmettre son savoir riche de connaissances, d'expériences, de lectures. Merci, Monsieur, de m'avoir accompagnée au cours de cette première expérience de recherche, d'avoir, malgré la distance qui sépare Dakar de l'Equateur puis de la France, su vous rendre disponible et répondre à mes interrogations.

Mes remerciements vont également au Professeur Zoé Vaillant, interlocutrice toujours attentive à nos interrogations et difficultés de jeune chercheur. Femme passionnée et passionnante qui très vite me donna goût à la géographie sociale et solidaire.

Je remercie également le Professeur Stéphane Rican de m'avoir aidée à décoder l'obscur langage des logiciels et outils statistiques. La qualité de vos explications et votre patience ont permis à une jeune étudiante originairement formée aux sciences littéraires d'en comprendre les atouts et les embûches.

Madame Françoise Barten m'a permis de prendre contact avec mes futurs interlocuteurs Equatoriens, qu'elle en soit remerciée. Professeur, mais surtout femme d'action, j'apprécie son engagement auprès des populations les plus démunies d'Amérique Latine, et sa lutte incessante pour un accès universel à la santé.

Gracias, merci, au Professeur et médecin Hugo Canar pour son accueil des plus chaleureux, et ses conseils de professionnel. *Gracias* au Professeur Arturo Quizhpe pour le soutien institutionnel.

Je remercie également l'ensemble du corps enseignant, ainsi que les divers intervenants, de ma première année de master qui m'ont permis de me préparer, souvent inconsciemment, à mon expérience de terrain.

Je remercie du fond du cœur la famille P. qui m'a hébergée pendant plus de trois mois au village. Ils m'ont permis de comprendre leur culture et leur société, m'ont ouvert les portes de leur maison, de leur cœur et de leur communauté.

Je remercie ma famille et mes amis qui m'ont toujours soutenu dans mes choix personnels et scientifiques. Enfin merci à Hugo pour son aide et sa présence.

Introduction générale

Ce mémoire est le résultat de quatre mois de recherche dans un village du Sud de la *Sierra*¹ équatorienne nommé Jerusalén. Depuis une trentaine d'années des habitants de cette localité, les hommes majoritairement, migrent vers les Etats-Unis. Ce travail cherche à identifier les conséquences sanitaires, identitaires et territoriales du départ des jeunes hommes du village. La migration en soi, n'est pas l'objet de cette étude. Il ne s'agit pas d'un travail démographique, mais bien géographique, et plus précisément, de géographie de la santé. Les faits sociaux et leurs inscriptions dans l'espace seront étudiés grâce à l'analyse des liens entre l'état de santé de la population et son territoire.

L'objectif initial du projet était le suivant : Réaliser un diagnostic de la migration, c'est à dire évaluer l'état de santé des familles, et plus spécifiquement des enfants de migrants d'une communauté rurale équatorienne. La migration entraîne une importante rupture dans le schéma familial. Les conséquences sur le bien-être des jeunes inquiètent de plus en plus les acteurs locaux. Les liens entre migration et violence, absentéisme scolaire, ou surexposition à la télévision sont aujourd'hui des faits reconnus². Le « *nervios* », pathologie décrite comme un état entre la mélancolie et la colère, affecterait de plus en plus d'enfants de migrants de ce pays [PRIBILSKY, 2001].

En Equateur le phénomène migratoire s'est renforcé depuis la crise économique de la fin des années 1990. D'après le Ministère équatorien des affaires étrangères, 20% de la population nationale vit aujourd'hui en dehors du territoire. Les régions de la *Sierra* sont particulièrement touchées par ce phénomène. Ce sujet, et ce terrain, correspondent alors à notre désir de mener une recherche engagée. Il ne s'agit pas d'engagement politique militant, mais de l'expérimentation de ce que l'on pourrait appeler « une science-action », en réponse aux évènements marquant les sociétés contemporaines.

Cette première expérience de recherche nous aura appris que malgré une longue préparation théorique, l'élaboration de problématiques et d'hypothèses, et une étude bibliographique, la réalité du terrain surprend et désoriente le jeune chercheur. Sans remettre en cause l'utilité du travail préalablement réalisé, nous avons dû, une fois sur place, réévaluer nos objectifs et méthodes. C'est ainsi que le sujet de ce mémoire a évolué au cours du temps. Nous avons élargi notre étude à l'ensemble de la population villageoise, estimant que l'analyse de l'état de santé des enfants n'avait aucun sens sans la compréhension de leur cadre de vie global.

¹ *Sierra* : Couloir andin nord/sud de l'Equateur. Voir carte page 27.

² Dans notre bibliographie: [QUISHPE A., 2009], [ACOSTA A., LOPEZ S., VILLAMAR D., 2006], [BARTEN F., ROVERE M., ESPINOZA E. (dir), 2009], [BROCKERHOFF M., 1994], [CALLE P M G., PENA MM C., 2000].

Le postulat fondateur de la géographie de la santé est qu'il existe un lien, ou plutôt de multiples liens, entre le territoire et la santé. La santé est définie par l'OMS comme « un état de complet de bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité »³. La santé est un angle d'approche, une certaine vision des faits sociaux et du territoire, qui permet de comprendre la complexité des réalités humaines. Pour le géographe le territoire ne se limite pas à un espace support. Il est construit, vécu et perçu par les populations [FREMONT A, 1999]. A Jérusalén le sentiment d'appartenance à un même corps social, à une communauté territorialisée, et non pas à un simple groupe spatialisé, semble peu à peu disparaître sous l'effet du phénomène migratoire. Nous avons tenté d'en évaluer les répercussions sur la santé des habitants, et sur leur perception de l'espace.

Ce travail s'appuie sur l'hypothèse centrale selon laquelle s'opère dans ce village un processus de déterritorialisation. Le phénomène migratoire serait révélateur des fragilités de cette communauté andine, et facteur d'une dépossession identitaire et territoriale qui influe sur l'état de santé de la population. Afin de le confirmer, ou de l'infirmier, plusieurs hypothèses secondaires ont guidé notre démarche scientifique.

Les rapports qu'entretiennent les habitants de Jérusalén avec leur territoire au regard de l'image qu'ils ont du « lointain », de l'étranger, ont été interrogés. Un nouveau système de valeurs, adapté des mœurs nord-américaines, semble s'imposer et déposséder les habitants de Jérusalén de leurs éléments identitaires propres. Peut-on alors parler d'acculturation, de destruction du « local » par le « global » ?

Nous nous sommes intéressés aux répercussions sanitaires et sociales du phénomène migratoire. Le départ massif des hommes, l'influence des modes importées des Etats-Unis, et l'envoi des *remesas*⁴, bouleversent la vie des familles et de la communauté tout entière. L'état de santé de la population dépend de cet environnement en pleine mutation. Nous nous demanderons alors dans quelle mesure les pathologies, la perception de celles-ci, et les parcours thérapeutiques des habitants de Jérusalén sont modifiés par l'arrivée de nouvelles références culturelles, et d'apports financiers importants ? Ce mémoire est avant tout le résultat d'une réflexion sur les perceptions et représentations des habitants en termes de santé.

Enfin le discours politique, et populaire, dominant accuse aujourd'hui la migration de tous les maux de la société contemporaine équatorienne. Le phénomène migratoire serait à l'origine de la délinquance, de la toxicomanie, des divorces, du mal-être et des dépressions des Équatoriens. Ce discours ne doit-il pas être quelque peu nuancé par une analyse scientifique et indépendante ?

³ Définition commenté dans la partie intitulée Cadrage théorique, page 9.

⁴ *Remesa(s)* : mot qualifiant les sommes d'argent envoyé par les migrants à leurs familles restés au pays. Voir glossaire page 118.

Nous tenterons de comprendre quelles sont, à notre échelle, les conséquences de la migration sur la santé psychique et physique des habitants, ainsi que sur les structures sociales établies. Cette diabolisation du phénomène migratoire est-elle le reflet d'un sentiment vécu et partagé par l'ensemble de la population ? Ou bien est-ce un discours révélateur des enjeux d'une telle situation démographique et économique pour les politiques et la classe dominante ?

Il s'agira donc dans ce mémoire d'analyser et de comprendre les répercussions socio-spatiales et sanitaires de la migration, quelles soit positives ou négatives. Nous exposerons tout d'abord notre démarche scientifique et nos méthodes. Notre analyse sera ensuite subdivisée en quatre parties. Une approche dynamique du contexte sera tout d'abord proposée au lecteur. Un cadrage géographique, démographique et historique permettra une meilleure appréciation du sujet dans son environnement équatorien. Les bouleversements du système de valeurs des habitants de Jérusalén seront analysés et mis en relation avec le contexte migratoire actuel dans la seconde partie de cet exposé. Les rapports sociaux et les difficultés relationnelles internes aux familles, et à la communauté, seront ensuite examinés. La fragilité des liens intracommunautaires et des réseaux de solidarité ancestraux sera donc révélée dans cette troisième partie. Enfin les systèmes de soins et de santé des habitants de Jérusalén seront les objets d'étude de la quatrième partie. Nous y analyserons le degré d'influence du contexte socio-spatial sur l'état de santé de la population villageoise.

Cadrage théorique : Définitions et concepts de(s) géographie(s).

D'après Gilles Sautter la géographie est « l'étude simultanée de la spatialisation des sociétés et la socialisation de l'espace »⁵. C'est-à-dire qu'elle est l'étude de la répartition des hommes sur la terre mais aussi des faits et comportements par lesquels ils modèlent cet espace. C'est ce que l'on nomme l'anthropisation. Le milieu, ou l'environnement, influe sur l'organisation de la société, mais inversement la société construit son espace de vie, crée un territoire.

Cette conception dynamique des relations entre espace et société est l'objet d'étude central d'une démarche géographique. Selon l'expression du Professeur Gérard Salem l'espace est « support, produit et enjeu des rapports sociaux »⁶. Le territoire est alors le témoin de jeux d'acteurs, c'est l'empreinte spatiale des phénomènes sociaux en action. L'espace-temps est un concept crucial. Le territoire n'est pas figé dans le temps, il évolue en parallèle des changements sociaux. C'est ainsi que suivant les précieux conseils du géographe Gilles Sautter précédemment cité nous plaiderons pour une interdisciplinarité, pour une coopération entre les savoirs géographiques, historiques et sociologiques. Sans annihiler la spécificité de l'analyse géographique, il est souvent très instructif de se référer à l'ensemble des apports scientifiques existants.

La géographie et son vocabulaire :

Si l'interdisciplinarité est enrichissante, il faut tout de même prendre en compte l'originalité de chaque science. Chaque discipline possède son propre vocabulaire, et exige un bon usage des mots. C'est ainsi que beaucoup de termes d'usage commun, n'auront pas la même signification pour le géographe. Le passage de la notion au concept est primordial.

Milieu, environnement, espace sont des notions couramment associées à la géographie, la complexité de leur signification est pourtant souvent effacée. D'après le Dictionnaire culturel en langue française⁷ l'**espace** est un « lieu, plus ou moins bien délimité, où peut se situer quelque chose [...] c'est une mesure de ce qui sépare deux ou plusieurs chose ; distance ».

⁵ GILES SAUTTER, 1973, « Recherches en cours sur les villes d'Afrique noire : thèmes et problèmes. Point de vue d'un géographe », in *Cahiers d'études africaines*. p. 1.

⁶ GÉRARD SALEM G., 1998, *La santé dans la ville. Géographie d'un petit espace dense : Pikine (Sénégal)*, introduction de l'œuvre.

⁷Dictionnaire culturel en langue française, sous la direction d'Alan Rey, Le Robert, Paris, 2005, Tomes 2 et 3.

L'**environnement** y est défini comme l'ensemble des « conditions extérieures susceptibles d'agir sur le fonctionnement d'un système [...] conditions naturelles (physiques, chimiques, biologiques) et culturelles (sociologiques) susceptibles d'agir sur les organismes vivants et les activités humaines ». Enfin le **milieu** est d'après ce volume « ce qui entoure, ce dans quoi une chose ou un être se trouve [...] ce qui entoure moralement et matériellement une personne ». Ces définitions sont très proches les unes des autres, pourtant ces termes ne sont pas tout à fait synonymes. La démarche scientifique ne peut pas reposer sur des notions aux définitions vagues et polysémiques. Le géographe recourt alors au concept de territoire.

Comme le rappelle le géographe français Armand Frémont dans son œuvre *La région, espace vécu* [FREMONT, A., 1999] chaque territoire possède un double fondement. C'est un espace construit par les politiques, donc imposé par le haut. Le territoire est également une construction sociale et mentale, individuelle et collective, émanant de l'appropriation par les hommes de leur cadre de vie. Les pratiques sociales, les aménagements, les perceptions et représentations de chaque population sont autant d'éléments constitutifs du territoire que tente d'analyser le géographe. L'espace en soi n'existe pas. C'est-à-dire que l'espace, simple support, n'existe pas sans l'homme.

La géographie de la santé : Domaines et définitions spécifiques :

Il existe différentes approches pour comprendre les enjeux sociaux qui sous-tendent l'organisation d'un territoire. Nous avons choisi la santé, mais d'autres points de vue sont possibles. Une géographie n'en exclue pas une autre. Nous pensons simplement que la santé est un bon indicateur des processus sociaux affectant les territoires, puisque révélateur des fractures, conflits et enjeux sociaux, et donc territoriaux, du monde contemporain.

La géographie de la santé a pour objet l'étude de l'état de santé des populations, les constructions socio-spatiales de la santé et des normes culturelles qui s'y rapportent. Pourtant nous ne citerons dans ce mémoire aucune grippe, ni paludisme ou dengue. Notre analyse se concentre sur le mal être d'une population, un mal-être individuel et social, physique et mental.

Alors qu'est-ce que la santé, la bonne santé, la mauvaise santé ? A partir de quand est-on considéré comme souffrant ? Existe-t-il une norme, une règle mondiale ?

D'après l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé) : « La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité. »⁸
Cette définition est le témoin d'une nouvelle vision de la santé, enfin sortie du seul champ médical.

La bonne ou la mauvaise santé, ne se définissent plus seulement par l'absence ou la présence de maladies. Cette définition est aujourd'hui internationalement reconnue et approuvée. Or un fait aussi culturellement et socialement, voire spatialement « déterminé », peut-il posséder une définition valable pour tous ? La santé n'est-elle pas perçue différemment selon les lieux, les cultures ou les classes sociales ? Il nous semblerait alors pertinent d'ajouter à cette définition une vision géographique. C'est-à-dire d'affirmer que l'état de santé dépend de facteurs génétiques, historiques, sociaux mais aussi spatiaux. L'état de santé d'un individu est intimement lié à son lieu de résidence, de travail, de loisir,...etc. On ne peut comprendre l'homme sans son espace de vie. L'Homme n'est jamais a-spatial, donc son état de santé non plus. Nous tenterons au cours de ce travail d'illustrer ce propos, de développer un exemple concret des relations entre santé et territoire. Nous nous intéresserons également aux constructions socio-spatiales de la norme, puisque la santé répond aussi à des normes sociales et culturelles.

Il n'existe dans le champ de la santé aucune causalité unique et directe. L'état de santé d'une population est multifactoriel. Il dépend de facteurs environnementaux, sociaux, culturels, économiques,...etc. mais aussi du système de soins, et de son accessibilité.

Le système de santé est intimement lié au système de soins. Il ne faut pourtant pas confondre ces deux concepts. Le **système de santé** concerne l'état de santé et le ressenti des individus; alors que le **système de soins** comprend toutes les politiques et aménagements mis en place pour répondre aux besoins de soins d'une population.

L'organisation du système de soins, donc l'aménagement du territoire, est complexe. Chaque individu ne réagit pas de la même façon à l'offre de soins qui est à sa disposition. Le vocabulaire économique est souvent utilisé pour évoquer cette logique : on parle d'adéquation, ou non, entre offre de soins et demande de soins. D'autre part tous les besoins ne sont pas toujours exprimés. Les tabous liés au corps, et à la médecine, sont souvent constitutifs des diverses réactions individuelles et collectives face au système de soins. Il s'agit donc, pour le géographe de la santé, en amont du politique, d'aborder la complexité des rapports entre **offre**, **demande** et **besoin** de soins.

⁸ Préambule à la Constitution de l'Organisation Mondiale de la Santé, tel qu'adopté par la Conférence internationale sur la Santé, New York, 19-22 juin 1946; signé le 22 juillet 1946 par les représentants de 61 Etats. 1946; (Actes officiels de l'Organisation Mondiale de la Santé, n°. 2, p. 100) et entré en vigueur le 7 avril 1948. La définition n'a pas été modifiée depuis 1946, des ajouts seront tout de même réalisés, en 1986 notamment.

La santé est un enjeu politique de premier ordre, puisqu'il s'agit de tendre à une justice sociale et spatiale. Nous préférons ce terme à celui d'égalité, qui outre l'idéal républicain moderne, ne correspond pas aux réalités sociales observables. Soyons réalistes, n'exigeons pas l'impossible⁹ : l'organisation du système de soins correspond bien plus à une recherche d'équilibre entre égalité, équité et efficacité. La santé devient alors outil de contrôle social et territorial.

Notre démarche ne consiste en aucun cas à trouver des solutions à d'éventuels problèmes de santé rencontrés. Nous ne sommes ni médecins ni politiques. La recherche en géographie de la santé, comme en science humaine en général, ne peut répondre à tout. La science n'est ni doctrine, ni foi, ni idéologie. Il s'agit plutôt d'une démarche analytique et dynamique, sans fin ni résultat absolu ; d'une mise en perspective d'un état de santé avec un « état des lieux ». Nous sommes cependant persuadés que la géographie de la santé a un rôle politique à jouer dans les sociétés contemporaines. La géographie de la santé est souvent définie comme un outil d'aide à la décision, c'est en ce sens qu'elle est politique, et donc impliquée dans les débats sociétaux. Nous pourrions parler d'une « science-action », d'une science au service de la société. Cependant être « au service de » n'implique aucune soumission aux politiques. La géographie révèle les fonctionnements des structures socio-spatiales qui construisent des états de santé en toute indépendance. Son rôle est d'analyser et de diffuser un savoir, c'est ensuite aux hommes politiques de prendre les décisions.

Si la géographie a d'abord (notamment) servi à faire la guerre¹⁰ ne peut-elle pas aujourd'hui accompagner l'aménagement du territoire, et la recherche du bien être, ou tout du moins du « mieux être » universel ?

⁹ Expression modifiée issue de la célèbre citation attribuée au Che Guevara, ou Ernesto Guevara : « Soyons réalistes, exigeons l'impossible ».

¹⁰ Expression adaptée du titre de l'œuvre d'Yves Lacoste, publié pour la première fois en 1976, intitulé : *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, François Maspero/petite collection Maspero, Paris, 190 pages.

Repères linguistiques et culturels

L'usage de la langue espagnole dans ce travail de restitution :

L'intégralité de nos échanges avec la population a été réalisée en espagnol. Leurs retranscriptions ont été traduites le plus exactement et finement possible. Or il nous a semblé intéressant de conserver la langue originelle, afin de permettre au lecteur hispanophone de lire dans le texte. Il pourra alors saisir les subtilités des expressions populaires, voire les notes d'humours, de nos interlocuteurs. Afin d'éviter toute confusion, l'espagnol apparaîtra toujours en italique.

Un glossaire rappelant les traductions et définitions des mots espagnols les plus utilisés sera présent à la fin de ce mémoire (page 118). Cette étude se déroulant dans un cadre culturel différent de celui du lecteur, quelques précisions sont nécessaires. En effet une simple traduction ne suffit souvent pas à comprendre la signification d'un mot se rapportant à un acte social symbolique, ou à une pratique populaire typiquement équatorienne ou andine. Par exemple traduire « *cuy* » (prononcez « couille » !) par cochon d'inde n'indique en rien que c'est le plat de fête le plus apprécié des habitants de Jérusalem, et qu'afin de les nourrir les femmes passent une partie de la journée à couper de l'herbe à la faucille. Cette explication aide pourtant à la compréhension des enjeux sociaux et territoriaux du village. En effet la possession de terres herbeuses près de la maison ne paraît plus aussi anecdotique une fois ceci pris en considération. Enfin le cas particulier du terme « communauté », dont le sens espagnol se distingue de son équivalent espagnol « *comunidad* », y sera spécifié.

Respect de l'anonymat des personnes interrogées.

Nous ferons souvent référence aux personnes interviewées, ou seulement rencontrées, au cours de notre travail de terrain. Il nous a fallu trouver un compromis entre respect de l'anonymat et fluidité de la lecture. Nous avons choisi de nommer chaque individu par des prénoms équatoriens courants. Nous ne ferons pas apparaître leurs vrais noms, cependant nous avons tenu à ne pas juste faire figurer des lettres, ou des numéros, procédé jugé impersonnel et froid au regard des relations humaines ayant existé au cours de ce travail de terrain.

Méthodologie

Nos différentes méthodes de travail seront détaillées dans le corps même de l'exposé, or cette présentation générale permet de préciser nos choix et d'analyser nos interrogations de géographe en pleine formation.

Notre immersion complète dans la communauté rurale de Jerusalén nous semble un point essentiel pour comprendre notre démarche, notre analyse et nos conclusions. Il n'est pas anodin d'avoir vécu presque trois mois dans un village andin équatorien, à près de 3000 mètres d'altitude, et sans grand soutien institutionnel sur place. Il ne s'agit pas de s'enorgueillir d'une pittoresque aventure au bout du monde, mais bien de souligner l'importance des réflexions qui en sont issues. Nos analyses sur la place occupée par le chercheur, et le rôle qui lui est assigné, parfois bien malgré lui, émergent de cette expérience de vie quotidienne. (I)

C'est en associant des méthodes dites « quantitatives » et « qualitatives », que nous avons tenté de comprendre, le plus précisément possible, les dynamiques socio-spatiales modelant notre espace d'étude. L'analyse géographique des rapports sociaux spatialisés requiert la possession de multiples sources d'information. C'est grâce au recoupement des données et des points de vue que nous avons construit notre réflexion.

Nous avons principalement eu recours à des méthodes d'ordre qualitatif, du type entretiens, observations directes, participations aux activités villageoises... Cette approche humainement très riche, impose une réflexion sur la subjectivité. Les données ainsi récoltées sont une première fois filtrées par la personne observée ou écoutée, puis une nouvelle fois par le chercheur. Cette double « censure », bien que généralement inconsciente, est d'autant plus importante que la différence culturelle entre observé et observateur est grande. Il sera alors intéressant de s'interroger sur notre statut de jeune géographe européenne, blanche et aux cheveux courts au sein de la communauté andine de Jerusalén. (II)

La seule approche qualitative ne suffit pourtant pas. Il nous a fallu y associer des données chiffrées, suite au traitement quantitatif de certaines informations. Nous avons réalisé des questionnaires socio-sanitaires dans les écoles primaires, et récupéré des données démographiques et socio-économiques auprès de l'Institut National de Statistiques (INEC). Nous avons ainsi pu quantifier des phénomènes observés chaque jour. Le pouvoir objectivant des statistiques, tout en lui reconnaissant des limites et dérives, donne une nouvelle dimension à notre travail. (III)

Chacune de ces méthodes, qualitative ou quantitative, possède ses atouts, mais aussi ses faiblesses et ses limites. Nous tenterons alors d'identifier les biais possibles, tout en sachant que notre implication

personnelle nous en occulte des facettes. Conscient qu'aucune méthode n'est parfaite, il nous est pourtant difficile d'en analyser nous-même ses qualités et défauts. L'homme n'est pas infallible, admettons-le afin de pouvoir tout de même continuer nos travaux.

I. Immersion dans la communauté rurale de Jerusalén : le chercheur au cœur même de son objet, réflexions et analyses épistémologiques.

Nous avons pour cette étude réalisé un terrain de 4 mois en Equateur, dont 3 mois en immersion complète dans le village. L'intégralité de notre étude porte sur Jerusalén, et d'une manière plus détaillée sur son centre, le quartier Jerusalén Centro.

Notre terrain s'est déroulé en trois étapes. Une première étape d'adaptation et de reconnaissance des lieux, puis une longue période d'immersion dans la société villageoise, pour enfin retourner en ville afin d'y préparer une publication.

La première étape d'adaptation nous à été très utile afin de prendre contact avec des « personnes ressources », et de nous familiariser avec notre terrain de recherche. Nous avons travaillé avec les deux professeurs de l'université nous encadrant, et fixé définitivement l'objet de notre étude et le village cible.

Arturo Quizhpe, Recteur de l'université de Cuenca, Professeur en « *investigacion social* »¹¹, et médecin généraliste fut notre soutien institutionnel sur place. Ce docteur fait partie du « Mouvement pour la santé des peuple » (issue du PHM), par lequel nous avons pris contact avec la Professeur Françoise Barten, via Monsieur Gérard Salem. Le PHM (People's Health Movement), fondé en 2000, lutte pour l'accès à la santé pour tout(e)s et pour tous, pour une justice sociale et économique. Ce mouvement mondial à pour but d'œuvrer pour le développement de la recherche appliquée en matière de santé, principalement dans les pays dit « du Sud », ou mieux « des Suds ». Il est à l'initiative de nombreux forums et soutient des publications à travers le monde entier. Ce groupement de médecins, professeurs, professionnels et sympathisants considère qu'une « santé pour toutes et tous exige que de puissants intérêts soient remis en cause, que la mondialisation soit combattue, et que les priorités politiques et économiques soient radicalement changées. »¹² L'engagement politique, voire les opinions idéologiques, de ce mouvement sont ici très clairement affichés. Notre travail de recherche ne s'inscrit en aucun cas dans le débat de la

¹¹ Cette discipline n'a pas d'équivalence dans les universités françaises mais peut être associée à de cours de méthodes de recherche en sciences sociales.

¹² Citation de la présentation du mouvement sur le site internet du "**IndependentWHO**", dont la traduction française est "**OMS Indépendante**". C'est un collectif d'associations crée en 2006. http://www.independentwho.info/qui_sommes_nous_FR.php

gouvernance mondiale de la santé, bien que celui-ci soit fort intéressant. Nous tenterons d'isoler notre sujet d'étude de nos opinions et revendications politiques.

Notre principal soutien sur le terrain fut le Docteur Cañar. Monsieur Hugo Cañar est à la fois Professeur à l'Université d'Etat de Cuenca, et médecin généraliste au service du Ministère de la Santé Publique. Il donne des consultations dans le centre de santé Jerusalén chaque matin (puis dans la ville de Biblian, ayant été muté pendant la durée de notre séjour), et dispense des cours aux étudiants de médecine de Cuenca les après-midi. Sa longue expérience de terrain (14 ans à Jerusalén) nous a permis d'entrer en contact avec de nombreux acteurs locaux. Il n'est pourtant pas anodin d'être présenté comme la collaboratrice du médecin. Notre statut particulier dans le village, ainsi que la perte de temps occasionnée par les allers et retours entre le village et notre lieu de résidence, Cuenca, constituaient des freins à la qualité de notre étude. Nous avons alors décidé de vivre à Jerusalén.

Une famille du village nous a accueilli tout au long de notre séjour sur place. Nous avons alors vécu au plus près de la population en participant à toutes les activités quotidiennes. Nous étions cinq, puis six, à vivre dans la même maison : Francisco et Maria (homme et femme mariés d'environ 60 ans), leur fille Laura de 27 ans, et leur petite-fille Valeria (5 ans). Le mari de Laura, José (29 ans), nous a rejoint un mois plus tard, à son retour des Etats-Unis. Nous avons également établi de nombreuses relations avec d'autres habitants du village. Sandra, professeur de maternelle dans l'école du centre, fut une de nos amies très proches. Cette femme de 35 ans, a suivi un cursus universitaire en science de la communication à Cuenca, fait exceptionnel à Jerusalén. Ses remarques et interrogations sur notre sujet d'étude nous ont parfois aidés. Nous avons été très bien accueillis par les habitants du village qui ont toujours été curieux de savoir d'où venait et que voulait « *la suca* ». (Surnom très vite adopté par la majorité des villageois à notre égard, littéralement « la blonde »¹³ !)

L'expérience de vie en famille fut riche et capitale pour notre travail. Nous avons tissé des liens très forts avec « notre famille d'accueil ». Leurs « histoires de vie » se déroulaient sous nos yeux. La relation d'amitié que nous avons développée avec Laura a été particulièrement bénéfique à notre étude. En effet, à notre arrivée dans la famille cette jeune femme vivait dans l'attente de nouvelles de son mari, alors en prison aux Etats-Unis après avoir tenté de passer illégalement la frontière. Cependant des sentiments contradictoires nous ont souvent animés. Il n'a pas toujours été évident de discerner les moments pendant lesquels nous étions en phase d'observation pour le mémoire, de ceux de vie commune, tout simplement. Dans quelle mesure pouvions-nous « utiliser » nos relations de plus en plus intimes avec cette famille pour le bien de notre étude ?

¹³ Précisons que l'auteure n'est pas du tout blonde, mais brune. Ce qualificatif témoigne de l'association systématique de l'étranger avec un idéal américain, née des séries télévisées : blond, yeux et peau claires.

Se rendaient-ils seulement compte que leurs confidences étaient à la fois écoutées par une jeune fille devenue amie, et par un géographe en plein travail ? Nous nous sentions malgré nous en position de force, ou de « domination », rôle fort inconfortable.

Ces réflexions nous ont permis de progresser à la fois dans notre analyse de fond, mais aussi et surtout sur la prise de conscience de l'attitude du chercheur, du géographe face à son sujet. L'objet « société » sur son « espace » devenait réalité. Nous avons alors compris toute la profondeur des avertissements usuels sur la place du chercheur en tant qu'être pensant subjectif et partial. Le géographe est inséré dans un tissu social, des relations naissent, quelles soient affectives ou purement professionnelles toutes ont une influence sur son objet d'étude.

La curiosité des habitants nous a sans doute aidé. Nous leur avons souvent décrit les villes et les campagnes françaises, nos modes de vie ou nos habitudes alimentaires. Pouvoir partager un peu de notre propre culture nous a permis de dépasser la relation unilatérale observateur/observé. D'autre part nous avons sûrement été, nous aussi, « l'observée », le spécimen. Le chercheur oublie peut-être trop souvent qu'il est aussi « victime » de ses interlocuteurs, c'est-à-dire analysé voire instrumentalisé. Enfin notre statut de jeune fille, géographe et française, a probablement influencé, consciemment ou non, le comportement de nos interlocuteurs. Il est difficile d'en mesurer l'intensité et donc le degré d'influence sur nos observations. Reconnaissons seulement que le délicat statut du chercheur ne sera jamais modélisable ni prévisible.

II. Méthode qualitative, observation directe et entretiens :

Nous avons utilisé plusieurs types de méthodes dites « qualitatives » afin de répondre à notre problématique, et tenter de comprendre le plus justement et précisément possible l'organisation du territoire. Les données ont été récoltées de manière formelle (entretiens) et informelle (observations et discussions libres et spontanées). Dans le premier cas l'interlocuteur est conscient de la « valeur » de ses propos, il sait qu'ils vont être analysés et inclus dans une étude. Il peut exister une certaine perte de spontanéité. Alors que dans le second cas la personne ne soupçonne ni l'intérêt, ni l'utilité, de ses actes et paroles.

1) Observation directe et participation aux activités villageoises :

En vivant sur place, dans une famille, sans autre moyen de transport que nos deux jambes, nous nous sommes très vite insérés dans la vie locale.

Cette immersion nous a permis de vivre au rythme des villageois, de participer à leurs fêtes, réunions et messes. Situations fort intéressantes, mais quelquefois délicates.

S'il est parfois difficile de séparer les moments d'observation de terrain de ceux de la vie quotidienne, c'est peut-être parce que tout simplement, nous étions constamment en train de réaliser ce que l'on nomme « observation directe ». Est-t-il seulement possible, dans ce type d'étude, de se séparer complètement du but pour lequel on se trouve à des milliers de kilomètres de chez soi ? C'est-à-dire de cesser de ne voir les événements au travers du filtre qui est maintenant le nôtre : l'étude de l'organisation socio-spatiale de l'espace et ses aspects constitutifs de la santé d'une population ?

Ce sont nos rencontres avec les passants, nos discussions informelles avec des femmes en train de couper l'herbe ou semer des pommes de terre ou bien notre participation aux messes et autres fêtes du village qui ont quotidiennement nourri notre réflexion. Nous avons expérimenté une démarche géographique au jour le jour, humaine et impliquée.

Le carnet de terrain a été le support utilisé tout au long de la période d'observation. Nous y écrivions chaque jour les faits observés, les événements de la vie quotidienne, les discussions avec les villageois et nos analyses et remarques personnelles. C'est après réflexion, et prise de recul, que toutes ces anecdotes prennent sens et illustrent les analyses plus théoriques.

Nous avons, grâce à la photographie et au dessin, allié les mots à l'image. Cette association nous semble d'autant plus importante que nous nous trouvions dans un environnement naturel et social bien distinct du notre. Nous avons tout de même regretté l'absence de photos d'archives. Nous aurions souhaité disposer de clichés pouvant illustrer des modifications du paysage communal au cours des dernières décennies, mais c'est impossible. La possession d'appareil photo est rare, et surtout très récente dans le village. Les témoignages oraux de nos interlocuteurs sont donc les seules traces du passé. Nous sommes conscients des biais que cela suppose (oubli, négation, transformations dues aux aléas de la mémoire individuelle et collective) sans pourtant posséder d'alternative.

De manière plus formelle nous avons mené au cours de notre terrain des entretiens semi-directifs incluant différents groupes sociaux. Nous avons réalisé vingt-trois entretiens, appelés « entretiens familiaux », ainsi que deux entretiens avec les guérisseuses du village, six entretiens avec des professeurs de différentes écoles primaires de la commune, deux entretiens avec les médecins intervenant sur place, et un entretien avec le représentant politique communal, équivalent du maire en France. Chacun aura duré entre une et quatre heures.

2) Les entretiens « familiaux ».

Les personnes interrogées, seize femmes et sept hommes, ont entre 17 et 82 ans. L'âge moyen de ce panel est de 40,4 ans. La faible représentation du sexe masculin correspond à une réalité sociale locale : il y a à Jérusalem moins d'hommes que de femmes¹⁴. La proportion n'est pas exactement la même en population générale que dans notre panel puisque nous avons toujours interviewé les habitants qui, rencontrés au hasard des rues et des chemins, ont acceptés de nous répondre. En effet nous n'avons ni sélectionné préalablement, ni réalisé de tirage au sort au sein d'une liste d'habitants. On parle alors d'une méthode d'échantillonnage non-probabiliste. Nous nous sommes tout de même efforcés d'interviewer des personnes d'âges, de sexe et de situations socio-économiques les plus divers possible. La phase d'entretiens a été arrêtée une fois que les informations obtenues se répétaient trop. Il s'agit d'un principe de base en méthodologie de recherche, la validation par saturation.

Les entretiens dits « familiaux » ont toujours été réalisés au domicile de la personne interrogée. Il s'agissait généralement du chef de famille, mais pas systématiquement. Nous avons laissé chaque personne libre de choisir le lieu de l'interview, et le niveau d'intimité qu'elle souhaitait. La diversité de leurs choix nous a prouvé que la normalisation absolue d'un contexte d'entretien n'était pas réalisable. Il est certain qu'il n'est pas tout à fait possible de comparer l'entretien d'une jeune mère ayant son fils sur les genoux, avec celui réalisé auprès d'une femme dont les enfants sont à l'école. Elles n'auront surement pas le même discours quant à leur sentiment de solitude, ou bien leur jugement sur la belle famille. L'autocensure ne sera pas identique. Cependant il n'est, en science humaine, pas possible d'échapper à la subjectivité et aux effets contextuels. Leur choix même est une précieuse information, il faut en être conscient et le prendre en compte lors de l'analyse de l'entretien.

Nous désirions au départ enregistrer nos entretiens à l'aide d'un magnétophone, ce ne fut finalement pas le cas. Nos premiers interlocuteurs ont été intrigués et gênés par la présence de cet appareil. Nous nous sommes pourtant refusé de les enregistrer contre leur gré. Nous possédions donc un carnet de terrain pour prendre quelques notes pendant les entretiens (phrases intéressantes à conserver dans le texte) et retranscrivions l'intégralité de la discussion chaque soir sur notre ordinateur portable. Nous ne possédons donc pas l'intégralité des propos de chaque individu mais des fragments, ainsi qu'une réécriture de l'entretien, nos analyses et conclusions. Cette méthode, il est vrai soumis aux aléas de la mémoire, nous a pourtant parue la plus adaptée à la réalité de notre terrain.

A la manière d'un travail anthropologique, nous avons systématiquement débuté nos entretiens par la réalisation d'un arbre généalogique.

¹⁴ D'après les données du recensement de l'INEC de 2001, les hommes représentent 41%, et les femmes 59% de la population du village. Analyse précise des données démographiques aux pages 31, 32 et 33.

L'intérêt majeur de cet outil réside dans son aspect schématique et visuel. Nous avons utilisé des codes couleurs afin de repérer les membres de la famille vivant en Equateur, quasiment exclusivement à Jérusalén même, et ceux résidant aux Etats-Unis. Cette première identification de la situation migratoire dans la famille était une bonne amorce à la discussion.

Nous n'avions pas de liste de questions précises, mais des thèmes que nous voulions aborder : structure familiale, implication dans le phénomène migratoire villageois, opinion sur les conséquences socio-spatiales de la migration, ou bien usages et pratiques en matière de santé et d'éducation. D'autres thèmes de discussions sont souvent apparus au gré des rencontres, mais nous nous sommes toujours efforcés de collecter ces informations de base pour chaque famille.

Enfin précisons que ces entretiens n'ont pas été réalisés sur l'ensemble du territoire de la commune. C'est un biais dans notre étude et nous en sommes tout à fait conscients, cependant nous pouvons parfaitement l'expliquer. Compte tenu de la topographie locale et de l'absence de moyens de transport (mise à part notre paire de bottes en caoutchouc) il nous a souvent été très difficile de nous rendre dans les hameaux les plus reculés. Les distances, autant que les importants dénivelés furent des freins à bien des déplacements. De plus, fait apparemment très anecdotique, mais qui a pourtant son importance, les chiens de garde sont, dans les campagnes équatoriennes, de vrais problèmes pour le marcheur.

3) Les entretiens avec les professeur(e)s des écoles et médecins.

Six entretiens avec des professeurs, de trois écoles différentes ont été réalisés. Nous avons interviewé cinq femmes et un homme, ce qui reflète la faible représentation masculine dans la profession (quatre hommes sur toute la commune). Le principe du volontariat a toujours été à la base de création de notre panel. Nous interrogeons les enseignants sur leur parcours professionnel, leur lieu de résidence (donnée finalement importante puisqu'aucun ne vit, ni n'est originaire, de Jérusalén) sur leur ancienneté et leurs expériences, puis sur leur opinion sur le phénomène migratoire et ses répercussions sur le comportement et les résultats scolaires des enfants.

Nous avons également réalisé deux entretiens avec des médecins. Le Docteur Hugo Canar travaille depuis 14 ans dans le centre de santé du Ministère de la Santé Publique de Jérusalén, alors que le Docteur Diego Solas donne ses consultations au centre de santé de la caisse d'assurance maladie paysanne (*Seguro Campesino*). Le fonctionnement de ces différentes structures de soins sera analysé dans le corps de ce travail. Ces deux entretiens nous ont permis de mieux comprendre l'organisation du système de santé en Equateur, ses enjeux actuels et son organisation territoriale.

III. La délicate utilisation du traitement quantitatif de données qualitatives :

L'expérience de collaboration avec une sphère médicale et universitaire étrangère fut intéressante sur le plan méthodologique. Nous avons pu constater qu'il existe une « culture universitaire » propre à chaque pays. Les docteurs Hugo Cañar et Arturo Quizhpe souhaitaient nous voir réaliser un « diagnostic santé/migration » pour les enfants de Jerusalén. En tant que médecins ils attendaient des données statistiques, des mesures de morbidité et des solutions concrètes aux problèmes de santé rencontrés, or pour le géographe le chiffre n'est pas un but en soi, mais un outil. Il a fallu revendiquer et affirmer notre position de géographe de la santé, en assumer les méthodes et les angles d'approche d'un sujet, tout en essayant de le concilier avec les attentes de nos partenaires.

1) Description du questionnaire.

La prise de conscience des répercussions sanitaires du phénomène migratoire est récente, il existe encore très peu d'études de fond sur ce sujet. Nous avons alors tenté, modestement, et à notre échelle, de répondre à ces questions : quel est le contexte migratoire actuel à Jerusalén ? Beaucoup d'enfants sont ils réellement concernés par ce fait de société sur le territoire de la commune ? Enfin quels sont leurs attitudes, et leurs sentiments, face au départ de leur(s) parent(s) ?

Le questionnaire utilisé comporte 20 questions, du type question à choix multiples, ou semi-ouvertes. Nous avons simplifié le plus possible les formulations et les modalités de réponse afin qu'elles soient les mieux adaptées à des enfants âgés de 6 à 13 ans. Les six écoles de la commune ont été sondées, ce qui a permis de collecter 139 questionnaires.

Nous avons fait remplir ces questionnaires en passant classe par classe durant les heures de cours. Les enfants aidant leurs familles pour les travaux agricoles le reste de la journée, l'intervention dans les écoles nous permettait de nous approcher d'une représentativité quasi optimale. Seuls les enfants scolarisés ont été interrogés. Cependant si la désertion scolaire touche profondément les jeunes de 15 à 18 ans, la quasi-totalité des plus petits vont à l'école primaire.

La répartition des enfants soumis au questionnaire au sein de la commune est présentée à la page suivante (tableau 1).

Tableau 1: Répartition spatiale des enfants interrogés.

Lieu de résidence de l'enfant interrogé	Fréquences	Pourcentages
Jerusalén Centro	41	29,49
Chica-Despenza	8	5,75
Cebadaloma	13	9,35
Carmela	8	5,75
Hondoturo	13	9,35
Cachi	52	37,41
Salto Alto	4	2,88
Total	139	100

Source : questionnaires-écoles

Nous avons obtenu pour chacun des enfants scolarisés les données suivantes¹⁵ :

-Données générales sur l'enfant : Noms, prénoms, âge, sexe.

- Poids et taille : Nous avons utilisé les données du centre de santé qui effectue chaque année un « contrôle sanitaire » dans les écoles. Cependant une école n'avait pas encore été visitée (école d'Hondoturo) et une autre ne correspondait pas à leur zone d'intervention (école de Cachi). Nous avons réalisé les pesées et mesures des enfants de l'école de Cachi avec l'infirmier lors de notre dernière semaine de terrain ; mais nous n'avons pas réussi à faire de même pour celle d'Hondoturo. Il nous manque les poids et tailles de 22 enfants, 17 élèves de Hondoturo et 5 absents lors des divers passages des médecins. Ces données poids/tailles nous ont permis de calculer les IMC (Indice de Masse Corporelle) des enfants. D'après de nombreux professionnels de la santé, le départ de membres de la famille, et donc la modification de la structure familiale entrainerait des changements profonds dans les habitudes alimentaires. Les médecins craignent une augmentation de l'obésité infantile de par l'arrivée brutale de valeurs et modes de vie occidentaux, américains. Nous verrons dans le corps de notre travail que les résultats obtenus pour la commune de Jerusalén confirment la tendance, sans pour autant permettre d'identifier l'intégralité des causes.

-Niveau scolaire : C'est le professeur de chaque classe qui nous a communiqué cette information, classée sur une échelle à 5 paliers (insuffisant, moyen, bien, très bien, excellent). Cette information sera utile à nos collaborateurs dans leurs recherches sur de liens entre migration et résultats scolaires. C'est en effet

¹⁵ Les exemplaires du questionnaire dans sa forme original, et sa traduction, sont consultables en annexe numéro 1 et 2.

l'un des houleux débats actuel du pays : La migration est-elle à l'origine d'échec scolaire qui se généraliserait ?

- Données caractérisant le phénomène migratoire au sein de la famille : Cette série de question renseigne sur la présence, ou non, de migrants dans la famille de l'enfant. Qui ? Depuis combien de temps ? Où vivent-ils ? L'enfant est-il en contact avec eux ? Comment et à quelle fréquence ? Envoient-ils des cadeaux ?

Il est important de préciser que nous avons du adapter la notion de « famille » au contexte local. En effet vouloir mesurer l'impact du départ des parents proches sur la vie des enfants nécessite une réflexion sur ce qu'est, en Equateur, à Jérusalén, un « parent proche ». La famille n'a pas été restreinte aux seuls parents et frères et sœurs. Nous y avons inclus les grands-parents et les oncles et tantes puisque ces derniers vivent très souvent dans la même maison, constituant alors un seul et même ménage¹⁶. Les relations d'entraide, les rôles dans l'éducation des enfants et l'apport économique familial, se répartissent différemment qu'en France. La notion même de famille est donc relative.

- Données concernant la répartition du temps libre de l'enfant : nous avons interrogé l'enfant sur le temps de jeux dont il disposait, quel type de jeux pratiquait-il ? Ainsi que son implication dans le travail agricole familial. Cette partie répondait également aux interrogations des médecins locaux qui s'inquiètent de plus en plus à l'incidence de la télévision sur la santé des jeunes enfants [QUIZHPE, FLORES, 2009]. Ces données pourront ultérieurement être comparées aux résultats d'études similaires.

- Enfin la dernière question concernait les souhaits de l'enfant pour l'avenir : S'imaginait-il étudier, travailler ou bien émigrer ? Cette question permet d'envisager une étude sur la perception de la migration par ces enfants.

Ce questionnaire a permis d'appréhender l'intensité du phénomène migratoire dans le village et de mieux évaluer les données officielles. L'INEC (Institut National de Statistique) publie régulièrement des rapports sur la migration, mais ses chiffres sont souvent en décalage avec la réalité. En effet les données officielles d'entrée et de sortie du territoire ne prennent pas en compte la migration clandestine, or la grande majorité des migrants équatoriens le font de manière totalement illégale.

D'après l'INEC il y aurait aujourd'hui plus de migrants se dirigeant vers l'Italie et l'Espagne que vers les Etats-Unis. Jusqu'à 1997 près de 63% des migrants allaient aux USA. Or selon le recensement de

¹⁶ Selon la définition de l'INSEE (Institut de la statistique et des études économique) un « ménage » est constitué de l'ensemble des personnes qui vivent dans le même foyer, même si elles n'ont aucune relation de parenté.

2001, 49% des migrants vont en Espagne, 27% aux USA et 10% en Italie [HERRERA, CARRILLO, TORRES 2005].

S'il est vrai qu'une diversification des destinations, notamment vers l'Europe, s'est opérée ces dernières années, le mode de récolte de données est sûrement à l'origine de profondes erreurs. Il est très difficile de quantifier le phénomène migratoire illégal. L'INEC prend en compte les demandes de visas, et les passages aux frontières enregistrés par les douaniers, mais ignore complètement les milliers d'équatoriens qui détournent chaque année la réglementation officielle. C'est un point dont il faudra toujours tenir compte en se référant aux données INEC.

2) Atelier de dessin.

La souffrance, ou au contraire le bonheur, sont des états difficiles à verbaliser pour des enfants. L'activité artistique, notamment le dessin, peut alors être un moyen d'expression intéressant à utiliser.

Après avoir répondu aux questions, les élèves étaient invités à réaliser un dessin de leur famille. Nous insistions sur le fait qu'ils étaient libres de dessiner ce qui d'après eux représentait la famille, leur famille, qu'ils vivent avec eux, ou pas. Ils ont parfois dessiné les animaux domestiques, la maison, la voiture. L'objectif d'une telle expérience était de savoir si les enfants de migrants dessinaient leurs parents en exil. Autrement dit si celui qui part, est toujours, dans l'esprit de l'enfant, membre de la famille. La méthode pour l'analyse de ces dessins a donc visé à une classification d'éléments (ici présence des parents migrants) selon leur fréquence d'apparition. Ces dessins ne seront pas analysés seuls, ni hors contexte. Un dessin est le résultat d'une individualité, son interprétation l'est également. Le caractère trop subjectif d'une analyse de ce type nuirait à la qualité de notre propos. Ils seront donc des aides, des supports alternatifs au sein d'une analyse qualitative de plus large ampleur.

3) Mode de traitement des données.

Les questionnaires réalisés dans les écoles primaires ont fait l'objet d'un traitement statistique particulier. Les données obtenues ont été traitées à l'aide du logiciel SPSS 11.5.1. Ce logiciel permet de créer des bases de données et de les analyser rapidement et simplement. C'est le logiciel le plus couramment utilisé dans le milieu universitaire en Equateur.

Ce logiciel a permis la création de tableaux de fréquence pour chacun des paramètres, puis la réalisation de « tableaux de contingences ». Nous avons ainsi pu croiser la donnée « migration » avec les autres, et tester certaines correspondances supposées a priori.

Le logiciel SPSS a également été utilisé pour calculer les IMC (Indice de Masse Corporel) des enfants de la commune. Reconnu par l'Organisation Mondiale de la Santé, l'indice de masse corporelle est la façon la plus simple de définir l'état nutritionnel d'une population. Bien que conçus au départ pour les adultes, de nouveaux diagrammes de croissance spécialement créés pour les enfants de 0 à 18 ans ont vu le jour au cours des dernières décennies. Les diagrammes utilisés ont été édités dans le cadre du «Programme National Nutrition Santé » mise en place par l'INEPS¹⁷ et le Ministère de la santé et des Sports. Si le calcul de l'IMC demeure le même, les résultats doivent être interprétés selon des courbes de croissance spécifiques. Les IMC des enfants sont donc calculés en fonction du rapport poids/taille mais aussi de leur âge.

Nous avons utilisé Excel afin de construire pyramides des âges et autres graphiques et tableaux qui illustreront nos propos.

4) Remarques sur une erreur constructive.

Un second questionnaire visant à évaluer certaines conséquences de la migration sur la santé mentale des enfants a été utilisé. Or les résultats de ce travail ne seront pas restitués, car quelques erreurs de passations faussent la qualité de l'interprétation. Nous voulions tout de même l'évoquer, puisque convaincus qu'une erreur correctement identifiée et analysée ne peut qu'être bénéfique à notre apprentissage de la démarche scientifique.

Nous avons fait réaliser aux enfants des écoles le test psychologique de Robert Goodman intitulé en espagnol «Cuestionario de Capacidades y Dificultades », et dans sa forme initiale « Strengths and Difficulties Questionnaire » (SDQ).

Ce questionnaire nous avait été recommandé par le pédopsychiatre Ismaël Morocho travaillant à l'hôpital central de Cuenca. Il est composé de 25 questions, réparties en cinq sous-catégories : problèmes émotionnels, d'hyperactivité, de relations sociales, de conduite, et d'une synthèse des précédents. Ce test mis en place par le Professeur Goodman en 1997 fut appliqué dans différents pays, et approuvé par de multiples études à travers le monde [RAMOS CURY, HERCULES GOLFETO 2003].

Conçu pour évaluer les troubles comportementaux d'enfants de 3 à 16 ans, nous avons pensé pouvoir l'appliquer à notre panel d'écoliers de 6 à 13 ans. Ce n'est que plus tard que nous avons appris que les enfants de moins de 11 n'étaient pas aptes à y répondre personnellement. Les parents et professeurs

¹⁷ INEPS : Institut National de Prévention et d'Education pour la Santé. Diagrammes disponibles sur le site internet de l'INEPS.

devaient le faire à leur place [GATWARD, MELTZER 2000]. Le protocole scientifique du questionnaire n'a pas été complètement respecté, ce qui, à notre sens, invalide nos résultats.

De plus il est toujours très difficile de travailler avec un questionnaire ayant été traduit. L'utilisation des mots n'est pas la même selon la langue, ni la culture dans laquelle est réalisé le questionnaire. Nous ne nions pas la possibilité d'adaptation, ni de reproductivité de telles démarches scientifiques, mais nous ne sommes pas en mesure d'en évaluer ici la qualité. Bien que très déçue de ne pas pouvoir exploiter ces données, elles n'apparaîtront pas dans notre travail. Nous avons pourtant beaucoup appris de cette « malheureuse expérience ».

Partie 1. Correspondances et influences entre structures sociales et organisations spatiales

Le terme territoire peut se comprendre à travers deux réalités, deux modes de construction socio-spatiale. Le territoire est à la fois l'espace vécu et perçu par les communautés locales y résidant, et l'espace construit par les politiques et/ou les pouvoirs dominants [FREMONT 1999].

Le territoire construit et défini par les autorités est le support des rapports sociaux, l'organisation des limites administratives de l'échelle nationale à l'échelle locale sera précisée, ainsi que la structure de la population y résidant (A). Une approche dynamique, historique, des processus socio-spatiaux permettra ensuite de comprendre l'actuelle occupation de l'espace villageois et ses rapports au phénomène migratoire (B). Enfin l'analyse de la nature des discours politiques face au nouveau contexte migratoire permettra de répondre à la question suivante : Comment réagit le pouvoir central, mais aussi local, aux changements de la structure sociale et territoriale ? (C)

A. Présentation contextuelle : Jérusalem, un village andin original ?

I. Repères géographiques : Approche multi-scalaire des divisions politiques de l'Equateur.

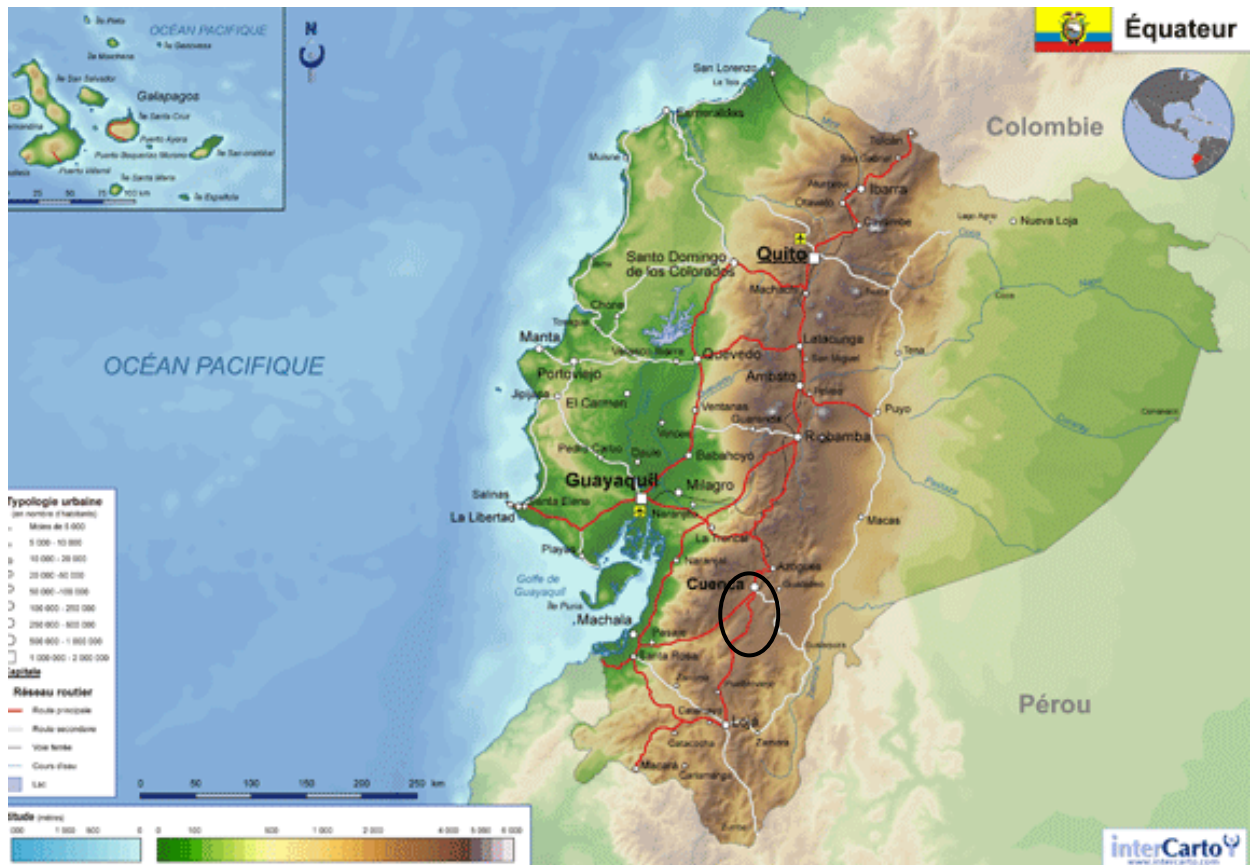
1) Repères géographiques généraux.

En Equateur, 13 927 650 habitants se répartissent très inégalement sur un territoire de 283 560 km². Le pays est couramment divisé en quatre grandes régions : *Costa* (Côte), *Sierra* (Chaine des Andes), *Oriente* (l'Orient, l'Amazonie) et *Galápagos* (les îles Galápagos). Ces sous-ensembles n'ont pas de statut administratif ni politique mais sont constamment utilisés, et illustrent tout à fait la diversité de ce pays. Les quatre régions sont identifiables sur le document suivant (carte 1) : à l'Est le bassin forestier amazonien, zone encore peu peuplé ; la chaîne des Andes parcourt le pays du Nord au Sud, la côte est une vaste plaine agricole riche et diversifiée alors que les îles Galápagos à plus de 1000 kilomètres du continent accueillent avant tout tourisme et études scientifiques.

Si Quito est la capitale politique, Guayaquil est la plus grande ville et le cœur économique du pays, sa situation portuaire et la présence de son riche hinterland agricole, l'explique en grande partie.

Cuenca est la troisième ville du pays en termes de nombre d'habitants et de niveau d'influence. Elle rayonne sur tout le Sud du pays d'un point de vue économique, politique et culturel.

Carte 1 : Reliefs et organisation générale du pays.



La légende n'est pas visible, mais ne servirait pas ici notre propos. Source : intercarto.com

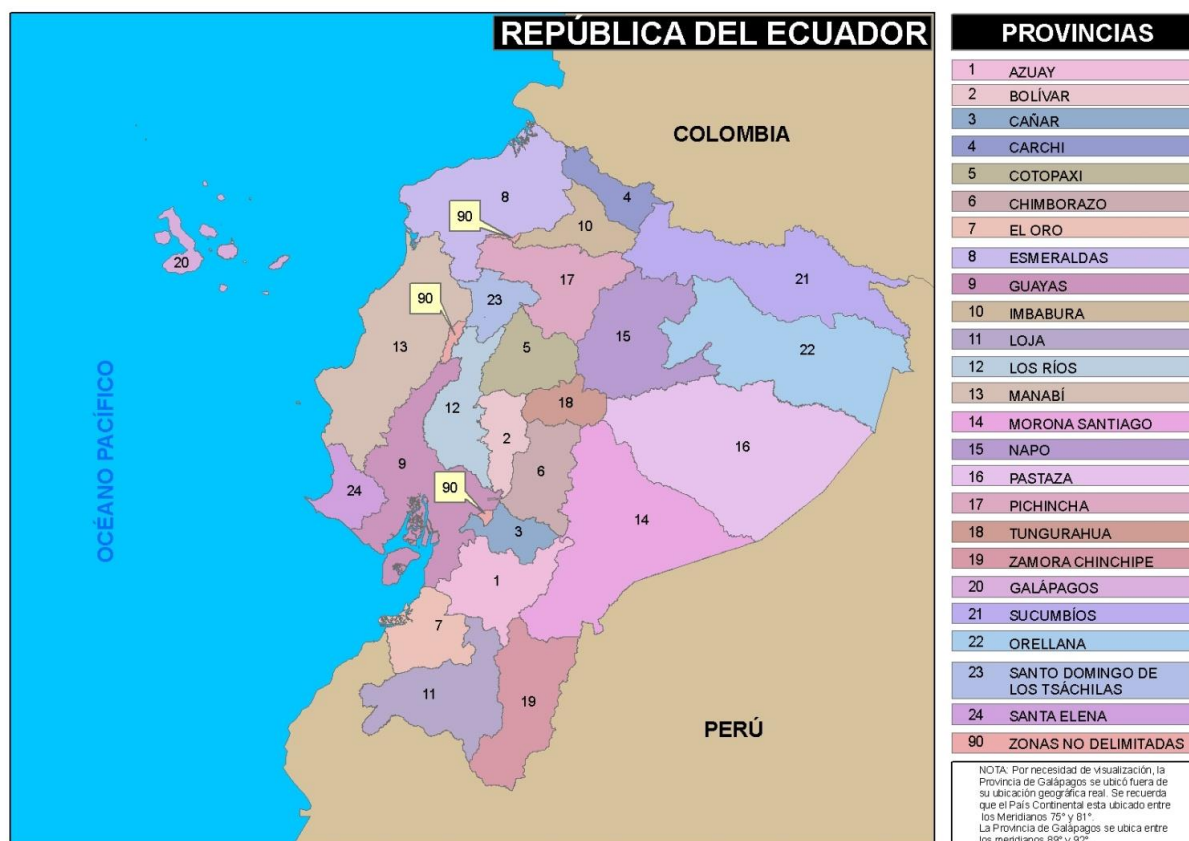
2) Les divisions territoriales officielles : De la province au canton.

L'Équateur est divisé en 24 provinces. Elles ont un gouverneur et un conseil provincial élus par le peuple. Les provinces sont autonomes par rapport au gouvernement central au niveau économique et social, ainsi que pour l'utilisation des ressources naturelles.

Le terrain de ce mémoire s'est déroulé dans la province du Cañar, identifié par le numéro 3 sur la carte suivante (carte 2). En 2005 l'INEC (l'Institut National de Statistique) a effectué un recensement provincial, dénombrant alors 221 045 habitants. C'est une province montagnarde où l'élevage bovin occupe la majeure partie de la population.

Le Cañar est une province de 3 122km², où vivaient selon l'INEC 221 045 habitants en 2005. La province est divisée en 7 cantons : Azogues, Biblián, Cañar, Déleg, El Tambo, La Troncal, Suscal. La cité d'Azogues est la capitale cantonale, c'est le cœur administratif et économique de la région.

Carte 2 : Division politique l'Equateur en 24 provinces.



Source : INEC

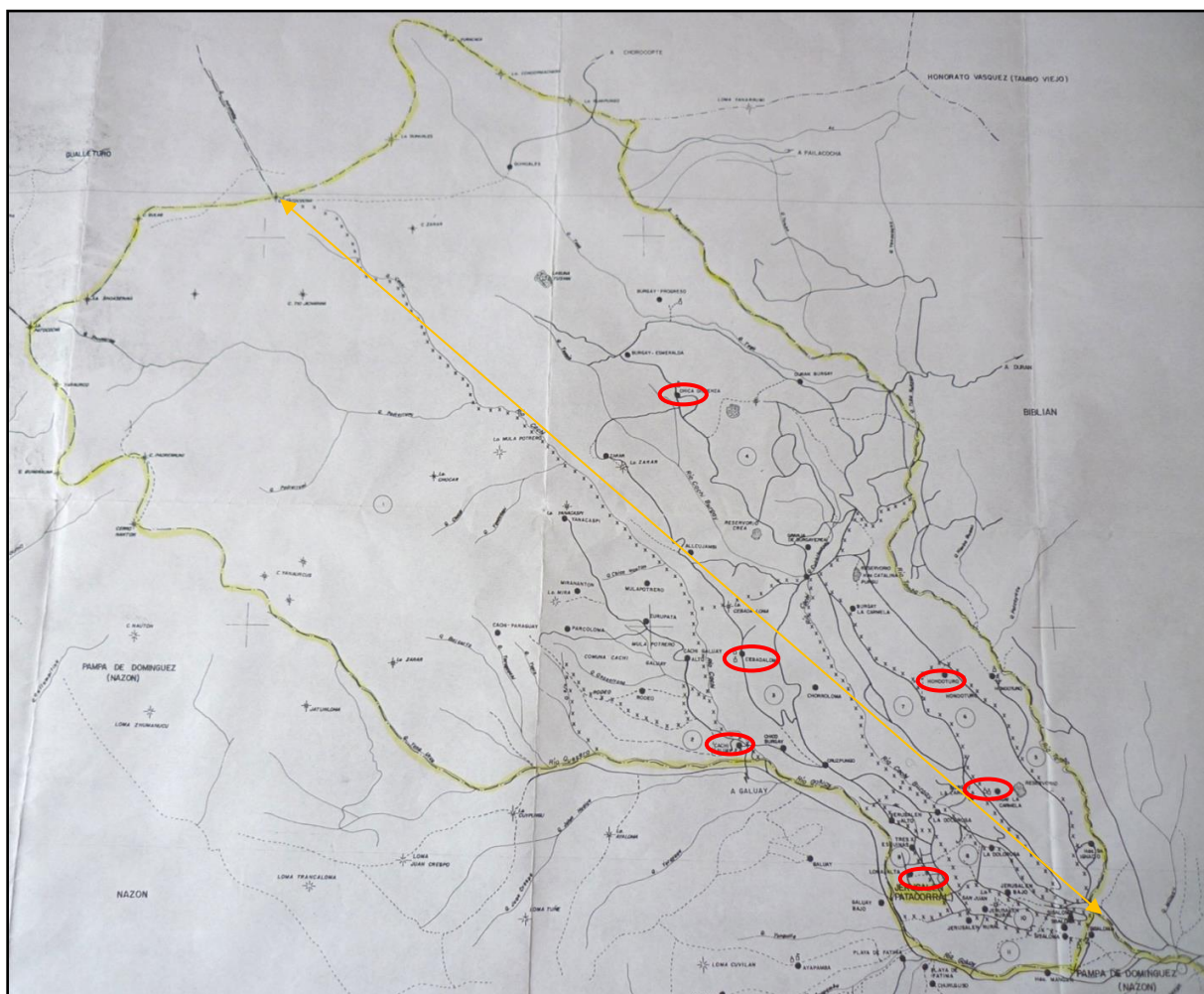
3) La *parroquia*, la plus petite unité administrative.

Il y a, au sein de chaque province, plusieurs cantons, eux-mêmes subdivisés en *parroquias*, ou communes. Cette étude de terrain a été réalisée dans la *parroquia* de Jerusalén, qui appartient au canton de Biblián, lui-même situé dans la province de Cañar.

Les *comunidades* correspondent aux six hameaux qui composent la commune de Jerusalén : Cachi, Cebadaloma, Chica Despenza, Hondoturo, La Carmela et Jerusalén Centro. Les habitants de chaque *comunidad* élisent un délégué présent aux réunions politiques locales.

Nous verrons que cette segmentation spatiale résulte d'un acte politique récent mais ne s'appuie pas sur un ancien territoire vécu. Jérusalén existe sur les cartes, certes, mais en est-il de même pour les villageois ? Notre analyse des structures sociales locales nous permettra ensuite de répondre à cette interrogation.

Carte 3 : Les six hameaux de Jérusalén. (Photographie de la seule carte obtenue au bureau de l'INEC Cuenca).



Légende :



Distance entre deux extrémités de la *parroquia* : 12 kilomètres (à vol d'oiseaux).



Hameaux constituant la *parroquia* de Jérusalén.

Si les hameaux n'ont aucun statut légal, ils ont une réelle existence de par les pratiques des habitants de Jérusalem. Nous verrons au cours de notre démonstration que les distances, physiques mais aussi identitaires, qui les séparent semblent de plus en plus marquer le territoire de la *parroquia*, et remettre en cause sa cohérence, son unité. Si la *parroquia* est la plus petite unité administrative elle n'est peut être pas la plus petite unité territoriale.

II. Une structure démographique déséquilibrée, ou le dilemme de l'absence masculine.

A Jérusalem il est courant de voir des enfants, filles comme garçons, aller très tôt à l'école, ou bien de discuter un moment pendant l'après-midi avec une vieille femme sur le bord de son champ, mais rencontrer un homme entre 20 et 40 ans est bien plus exceptionnel. Afin de confirmer ou d'infirmer ces observations de terrain les données démographiques de l'INEC (Institut National de Statistiques) seront analysées. Cet organisme public de statistiques réalise un recensement national tous les dix ans. Le prochain étant prévu pour 2011 nous utiliserons les données de 2001. L'Equateur ne disposant d'aucun autre outil statistique fiable, le décalage temporel ne pourra pas être rectifié.

1) Le contexte démographique à petite échelle :

Si la répartition homme/femme est équilibrée à l'échelle nationale (49,51% d'hommes pour 50,49% de femmes), cela n'est pas le cas dans toutes les régions de l'Equateur. Il y a de grandes différences entre les sex-ratios des provinces. Le Cañar fait partie des trois espaces dont les sex-ratios sont les plus asymétriques.

Tableau 2 : Les trois provinces aux sex-ratios les plus déséquilibrés.

Provinces	Cañar		Sucumbios		Orellana	
	val. Absolue	%	val. Absolue	%	val. Absolue	%
Hommes	95 010	45.9	70 139	54.37	46 798	54.11
Femmes	111 971	54.1	58 856	45.63	39 695	45.89
Total	206 981	100	128 995	100	86 493	100

Source : INEC, recensement 2001.

Les provinces de Sucumbios et Orellana sont toutes deux situées en Amazonie, ce qui explique la suprématie masculine ici observée. Ce sont en effet des régions récemment peuplées, encore principalement occupées par des communautés indiennes autochtones mais surtout par des colons venus

travailler dans les exploitations pétrolières et forestières. Or ces entreprises emploient essentiellement des hommes. Bien que certains fassent venir leur famille ce n'est pas le cas de tous, beaucoup y vivent seuls. Inversement il y a dans le Cañar plus de femmes que d'hommes, nous verrons que cela peut, en partie, être expliqué par le phénomène migratoire. En effet c'est la région la plus massivement et anciennement touchée par les départs illégaux vers les Etats-Unis. Les hommes, bien que souvent déjà mariés, s'en vont seul chercher du travail à l'étranger laissant au village femmes, enfants et personnes âgées.

A petite échelle la province de Cañar est un cas à part. Sa structure démographique originale interpelle, une analyse plus détaillée sera nécessaire pour comprendre l'organisation socio-spatiale locale.

Le canton de Biblián est composé de son centre urbain, Biblián, et de quatre *parroquias* rurales : Nazón, Turupamba, Sageo et Jerusalén. La population du canton représente 10 % du total de la Province de Cañar, elle est en baisse depuis 1990, à un rythme moyen annuel -0,7%. Le départ d'hommes jeunes, et la baisse des taux de natalité qui en résulte, expliquerait en grande partie cette chute démographique. D'après l'INEC 78,9 % des habitants du canton de Biblián résident en « zones rurales »¹⁸. C'est une population très jeune, puisque 47,3 % a moins de 20 ans. Enfin la population de Biblián se répartit entre 39% d'hommes et 61% de femmes, ce qui correspond à environ 155 femmes pour 100 hommes. C'est le canton qui possède le sex-ratio le plus déséquilibré, juste derrière celui de Déleg (170 femmes pour 100 hommes) un canton voisin.¹⁹

Analysons à présent la situation à plus grande échelle. Le village de Jerusalén est-il un cas à part dans sa région et son canton ? Ou bien est-il lui aussi concerné par un déficit d'individus de sexe masculin ?

2) Structure démographique de Jerusalén d'hier à aujourd'hui :

Selon l'INEC dans son VI recensement réalisé en 2001²⁰ la population totale de la commune de Jerusalén est de 1717 habitants, dont 707 hommes (41%) et 1010 femmes (59%). La suprématie féminine est particulièrement marquée dans certaines tranches d'âge. A l'échelle de la commune entière, sur 344 individus de 20 à 39 ans, 28,2% sont des hommes et 71,8% sont des femmes.

Il en est de même dans la tranche d'âge supérieure, puisqu'entre 40 et 59 ans, vivent 30,1% d'hommes et 69,9% de femmes à Jerusalén. L'intégralité des données statistiques du village est présentée dans le tableau suivant.

¹⁸ Les définitions de « zones rurales » et « zones urbaines » retenues sont précisées dans le glossaire page 118.

¹⁹ Données statistiques du VI Recensement de l'INEC, 2001.

²⁰ Censo de Población y el V de Vivienda del año 2001, base de données disponible sur le site internet de l'INEC

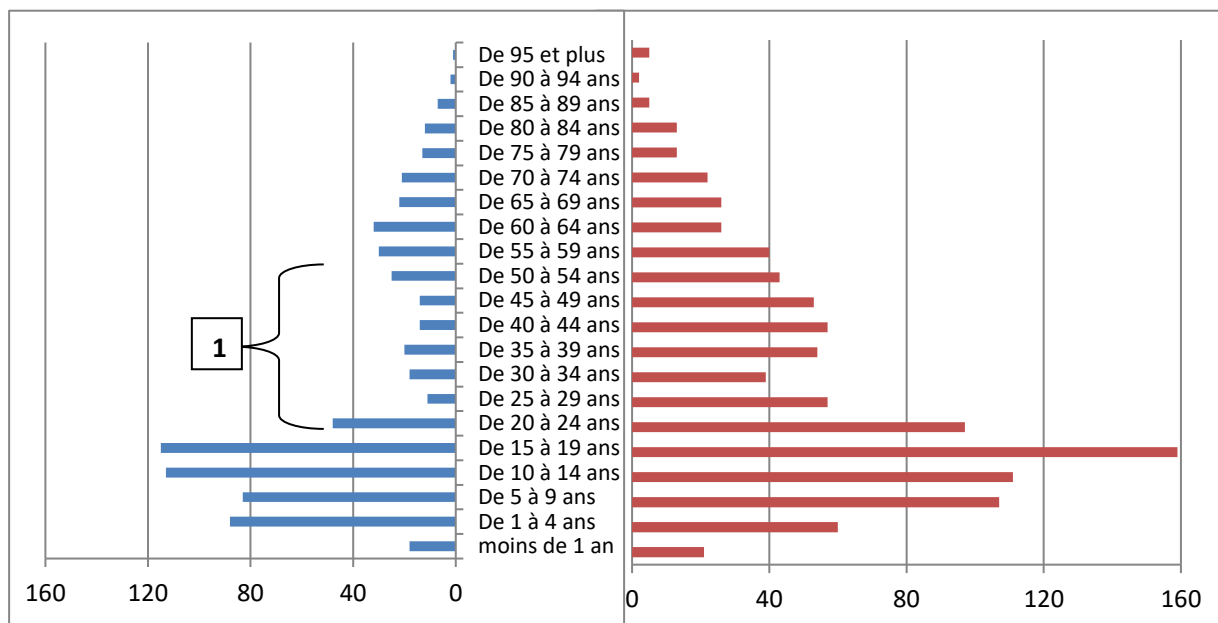
Tableau 3 : Structure démographique de Jerusalem.

	Total	Répartition totale par sexe		0-4 ans		5-9 ans		10-19 ans		20-39 ans		40-59 ans		60-70 ans		Plus de 80 ans	
		H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Sexe (H:homme, F:femme)																	
Total pop Jerusalem	1717	707	1010	106	81	83	107	228	270	97	247	83	193	88	87	22	25
Pop quartiers du centre	244	98	146	15	12	5	14	35	41	10	32	15	28	15	17	3	2
Pop restante	1473	609	864	91	69	78	93	193	229	87	215	68	165	73	70	19	23

Sources: VI censo nacional de población y V de vivienda, INEC, 2001.

Une pyramide des âges (graphique 1) permet de mieux visualiser cette situation démographique. Le graphique a été réalisé sur le logiciel Excel à partir des données 2001 de l'INEC. L'axe des abscisses représente le nombre d'individus en valeur absolue, alors que l'axe des ordonnées correspond aux classes d'âges. Les femmes apparaissent en rouge, à droite, et les hommes en bleu à gauche.

Graphique 1: Pyramide des âges de Jerusalem, 2001 :



trois fois moins d'hommes que de femmes entre 20 et 50 ans.

Ce déséquilibre hommes/femmes ne serait-il pas lié au phénomène migratoire ? Beaucoup d'hommes entre 20 et 45 ans vivent actuellement aux Etats Unis, et plus particulièrement à New York. Une analyse

temporelle semble nécessaire afin de comprendre en quelle mesure le phénomène migratoire influe sur la structure démographique du village.

Aucune donnée très ancienne n'est disponible en Equateur. Seuls les résultats du recensement national réalisé par l'INEC en 1990 est accessible. A l'échelle de la commune entière il y avait 41,18% d'hommes pour 58,82% de femmes en 2001. Nous pouvons au regard des données du recensement de 1990 constater qu'il y a eu un creusement des écarts. En effet il y avait 45,2% d'hommes pour 54,80% de femmes à Jerusalén en 1990. Il y a proportionnellement moins d'hommes en 2001 qu'en 1990 à Jerusalén. De plus la population totale du village est en diminution, elle est passée de 2082 à 1717 entre 1990 et 2001. Cette baisse ne fut pourtant pas égale chez les hommes et chez les femmes. En effet le tableau suivant (tableau 4) nous permet de constater que le village à « perdu » 131 femmes entre 1990 et 2001 mais aussi 234 hommes.

Tableau numéro 4: L'asymétrique répartition des hommes et des femmes à Jerusalén en 1990 et 2001.

	1990	2001
nombre de femmes	1141	1010
nombre d'hommes	941	707
Population totale	2082	1717

Sources : INEC, réalisation de l'auteur, Excel

Un double phénomène démographique résulterait du départ massif des jeunes hommes : la chute du nombre d'individu masculin présent au village, mais aussi la réduction globale du nombre de naissances. Les hommes partent pendant les années durant lesquels ils seraient les plus susceptibles d'avoir des enfants. Des éléments de réponse à l'hypothèse selon laquelle il existe un lien direct entre le déficit d'homme et le phénomène migratoire seront exposés dans une partie de ce mémoire spécialement dédiée à l'analyse de la migration en Equateur (page 42).

Ce déséquilibre démographique se répercute sur l'organisation sociale et économique de Jérusalem. Le manque d'hommes jeunes, « en âge de travailler » semble jouer en défaveur du développement économique. Dans la société équatorienne, rurale en particulier, les femmes sont majoritairement à la maison, à charge des enfants et des tâches ménagères.

L'économie locale repose donc principalement sur le travail des hommes à l'extérieur du foyer. Pourtant la structure par âge de la population de Jerusalén n'est pas en adéquation avec un tel schéma.

Nous nous interrogerons au cours de notre travail sur les adaptations de ce schéma à la réalité sociale actuelle. Les femmes sont-elles massivement entrées dans le monde du travail ? Ou au contraire sont-elles devenues d'autant plus dépendantes de leurs maris ?

B. Les nouveaux enjeux d'une communauté jusqu'alors isolée du reste du monde.

III. Modification du paysage : production sociale, production spatiale.

Le paysage est un reflet de la société qui le façonne, l'espace est alors le « produit des rapports sociaux ». L'anthropisation, c'est-à-dire l'action de l'Homme sur la Nature, processus le plus souvent long et progressif, est parfois marqué par des périodes de rapides bouleversements sociaux, entraînant des évolutions spatiales radicales. Le village de Jérusalén, longtemps isolé, est aujourd'hui ouvert sur le monde, au cœur d'un phénomène phare de la mondialisation : la migration internationale de main d'œuvre. Les modifications de l'ordre social laissent des marques sur le paysage.

Aucune exhaustivité, ni lien de causalité direct, n'est envisageable en science humaine. Nous ne prétendons pas identifier toutes les causes de ces transformations spatiales, ni imputer au phénomène migratoire d'être le seul responsable des bouleversements sociaux-spatiaux en cours. Il s'agira plutôt d'une mise en perspective de différents éléments et de tenter de comprendre les enjeux socio-spatiaux actuels.

1) Les maisons d'un « autre monde »:

Dès l'entrée du village ce dressent devant l'observateur de grandes maisons roses ou vertes aux fenêtres argentées, un drapeau des Etats-Unis est peint sur le ravalement d'une maison. Le paysage de Jérusalén surprend, et nécessite une explication. L'architecture est un révélateur de bien des réalités sociales, s'adaptant aux sites et aux climats mais aussi aux modes et coutumes locales.

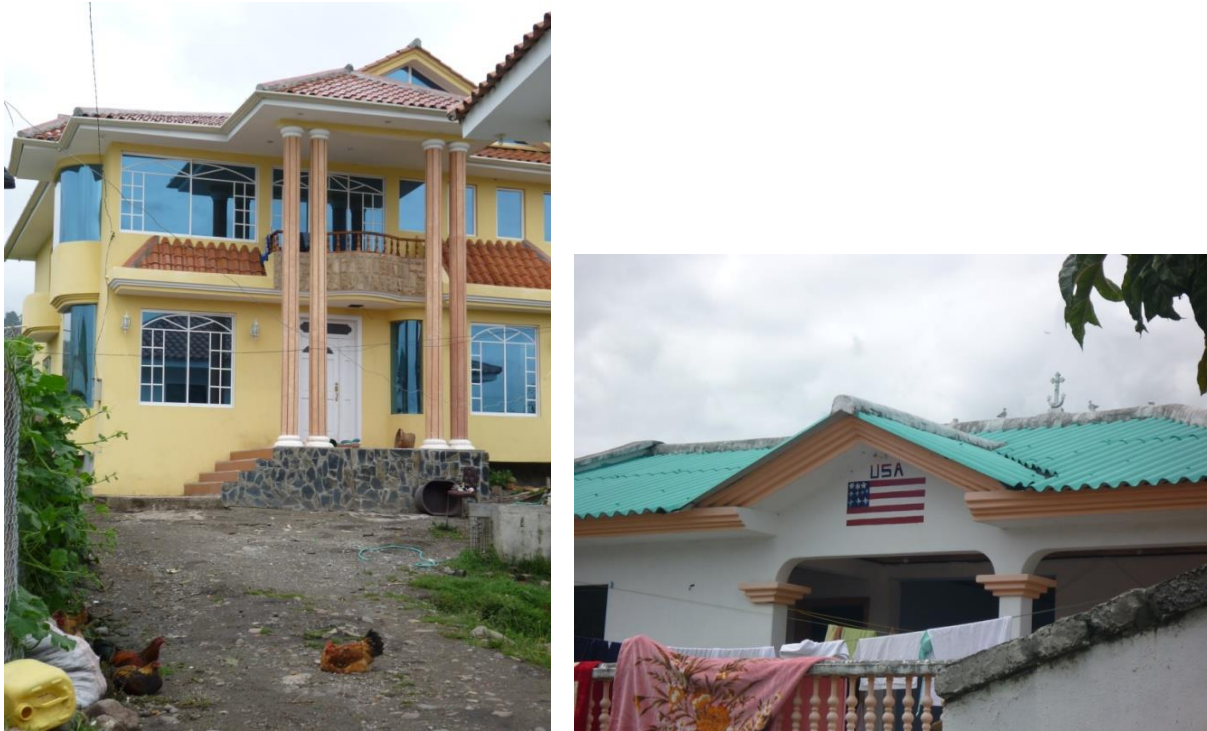
A Jérusalén, comme dans la majorité des villages d'Amérique du Sud aujourd'hui touchés par le phénomène migratoire, les maisons sont construites selon des plans nord-américains. Il ne reste quasiment plus de maison en bois, les dernières servent d'abris pour le bétail ou de cabanes à *cuyes*²¹. Les bâtisses sont aujourd'hui construites en blocs de ciment, et peintes de toutes les couleurs. Plus le propriétaire aura réussi aux Etats-Unis plus sa maison sera grande et luxueuse.

« *Mira esa casa, le fue bien allà parece* » (« Regarde cette maison, il a réussi là-bas apparemment »).

Paroles d'une vieille femme, rue principale de Jérusalén Centro, mars 2010.

²¹ *Cuyes*, pluriel de *cuy* : cochon d'inde. Rôti au feu de bois, c'est un mets très apprécié dans l'ensemble des régions andines de l'Equateur, mais aussi du Pérou et de la Bolivie.

Illustration 1 : Un « village décor » à la mode occidentale.



Ces deux clichés ont été pris à Jérusalem Centro, la première dans le quartier de *Tres Esquinas*, la seconde dans celui de *San Juan*.

Ces bâtisses sont des témoins de l'adoption d'éléments architecturaux attribués à la culture « occidentale » par les habitants de Jérusalem.

La présence de poules au premier plan de la photo de gauche, ainsi que le linge qui sèche sur la balustrade de celle de droite rappelle que Jérusalem reste un village de zone rurale andine, où les soins aux animaux domestiques et les lessives à la main rythment encore le quotidien des femmes.

Les colonnes grecques, balustrades et frontons en ciment ciselés sont des attributs extérieurs démontrant une nouvelle condition économique. Le pouvoir politique, mais surtout symbolique est, à Jérusalem, détenu par ceux qui, revenu des USA, ont de grandes maisons et des camionnettes 4x4. Il s'agit d'un décor, d'un appareil puisqu'une fois passé la porte de telles bâtisses la réalité andine et paysanne réapparaît. Des poules traversent les patios, les *cuyes* évidés goutent sur les carreaux de la cuisine alors que la botte d'herbe fraîchement coupée est posé contre le mur.

Les travaux du jeune chercheur franco-mexicain Antoine Aragon sur les campagnes guatémaltèques [ARAGON 2008], ou le discours introductif à la conférence interaméricaine d'octobre 2004 de l'américain Christien Klaufus [KLAUFUS 2004] nous apportent quelques éléments de réflexion. Ces deux auteurs ont constaté les mêmes phénomènes sur leurs terrains respectifs (Guatemala et Equateur) : les maisons de migrants sont en totale rupture avec l'architecture locale ancienne.

Les bâtisses correspondent à des normes, et des modes importés des Etats Unis. Christien Klaufus analyse ce qui aujourd'hui est appelé le « mauvais goût » par de nombreux auteurs et observateurs occidentaux et sud-américains. Il se détache de cette vision subjective, irrespectueuse, pour en comprendre les enjeux sociaux sous jacents. Il décrit les segmentations sociales qui apparaissent dans la société équatorienne suite à cette nouvelle tendance architecturale. Le mépris des classes dominantes pour ce nouveau « goût » correspondrait à la peur qu'ils ont de perdre leur place dans la hiérarchie sociale établie.

En effet les campagnes du sud de l'Equateur se transforment aujourd'hui très rapidement, bouleversant complètement les modèles architecturaux habituels au grand regret des citoyens aisés. La classe dominante reproche aux ruraux d'accéder à un niveau de confort qu'ils possèdent eux même depuis plusieurs décennies. Les médecins, avocats ou chefs d'entreprises urbains renouent aujourd'hui avec les matériaux naturels tels que la chaux, le bois ou la pierre. Leurs maisons se veulent écologiques et en accord avec le paysage. Cependant ils ne renoncent pas pour autant au confort que leur permet leur situation économique : téléviseurs, électroménagers, ou installations sportives. Leurs discours réclamant une sauvegarde du « traditionnel » et du « folklore » doivent être soigneusement analysés. La définition de ce qui constitue la « tradition » est toujours relative, et socialement déterminée. Il s'agit de faire référence à une histoire culturelle, mais aussi à des normes sociales, des convenances et des enjeux de pouvoir.

L'architecture devient le théâtre d'une « lutte des classes ». Chez les familles de migrants, comme dans les classes dominantes, ce qui importe c'est l'image que leurs donnent les lieux dans lequel ils habitent. L'affirmation de sa position sociale repose sur l'aspect extérieur, sur des critères matériels.

Un exemple français du XIX siècle peut également illustrer ce mécanisme, et démontrer que le transfert des rapports sociaux sur l'architecture n'est pas propre à l'Amérique latine.

La vallée de l'Ubaye, située dans l'actuel département des Alpes-de-Haute-Provence, fut dès 1830 une terre d'exil vers le un nouveau pays d'émigration sud-américain. Ceux que l'on appela les « barcelonnettes » migrèrent au Mexique au cours du XIX siècle construisant à leur retour de somptueuses villas dans la vallée. C'est à la suite des frères Arnaud que des centaines de jeunes hommes du village de Barcelonnette et de l'ensemble de la vallée de l'Ubaye partirent pour se faire embaucher dans le secteur du textile alors en plein essor dans ce pays d'Amérique centrale. Une véritable communauté française y fit commerce, et s'enrichit au cours du siècle. On estime qu'il y a aujourd'hui au Mexique plus d'habitants originaires de l'Ubaye que dans la propre vallée alpine [MARTIN 2008]. Cependant la majorité de ceux qui sont parti au XIX siècle sont revenu avec le souhait d'investir l'argent

gagné dans leur village d'origine. C'est ainsi qu'encore aujourd'hui les villas et petits châteaux au style architectural si particulier parsème cette campagne sud-alpine.

Si les maisons des migrants équatoriens sont construites en respects des modes du pays d'immigration cela ne fut pas le cas pour les villas des « Barcelonnettes ». Aucune d'entre elles ne correspond à l'architecture mexicaine. Bien au contraire c'est à des architectes Italiens, ou Français que ces riches entrepreneurs ont confié le soin de dessiner leurs villas, en respect des modes européennes de l'époque. Si les USA sont dans l'imaginaire équatorien synonyme de réussite, de richesse et de modernité, il n'en était pas de même du Mexique au XIX siècle.

En Equateur, comme en France, le paysage architectural naît de la recherche d'un statut social par l'ostentatoire. Les maisons sont les témoins de la réussite du migrant et de sa famille. Les différents foyers entrent en compétition les uns contre les autres. Cependant la seconde vague de migrants de Jerusalén ne semble plus s'inscrire dans cette même logique. Le cas équatorien se différencie de plus en plus du cas français. Si les hommes de Jerusalén partis dans les années 1980 et 1990 sont tous revenus une fois leur maison achevée, la nouvelle génération n'investit plus au village. Il s'y construit de moins en moins de maisons. L'enracinement, l'attachement au village d'origine disparaît peu à peu. Il s'agit d'une étape charnière dans l'histoire migratoire de Jerusalén que nous aurons l'occasion de décrire et d'analyser un peu plus tard dans ce travail.

2) Modification de la structure agraire : Quand les vaches remplacent le maïs.

Un paysage rural se caractérise par son bâti, son architecture, mais aussi par la gestion de son finage. L'activité économique principale du village est l'élevage bovin, or cela ne fut pas toujours le cas. Si le climat et les sols sont propices à cette pratique, les phénomènes socio-économiques actuels ont également influencé cette modification de l'occupation des sols.

Il n'existe aucun document ni photographie d'archive présentant l'organisation des finages au cours des siècles précédents. La seule trace écrite dont nous disposons est le « Plan stratégique de développement local de Jerusalén pour 2012 », document écrit par une équipe de la *Junta Parroquial* en vue d'organiser la gestion du territoire de la commune pour les prochaines années. L'aspect historique de notre approche repose sur les témoignages des habitants. Le plus d'acteurs possibles, d'âges, de sexes et de statuts différents ont été rencontrés. Cet apparent biais dans la provenance de nos sources peut aussi être un élément d'analyse. En plus de l'évolution du paysage agricole nous pourrions nous intéresser à la perception, et aux systèmes de représentation de l'espace des habitants de Jerusalén. Le village est longtemps demeuré en quasi autarcie, vivant de l'agriculture et de l'élevage de quelques animaux domestiques. La pomme de terre et le maïs ont été les deux plantes phares du système agraire local.

Cependant les prairies et les vaches ont aujourd'hui remplacé les tubercules et autres plantes andines. Les schémas suivants permettent de rendre compte de l'évolution de l'organisation agraire de la commune. Il ne s'agit pas d'un lieu particulier de Jérusalén, mais d'un modèle transposable à de nombreux espaces de la *parroquia*. Grâce aux entretiens personnalisés nous avons pu identifier la « rupture historique » du paysage. Le passage du premier schéma au second se situerait dans les années 1990.

Schéma 1 : Organisation type d'un finage de Jérusalén, au XX siècle

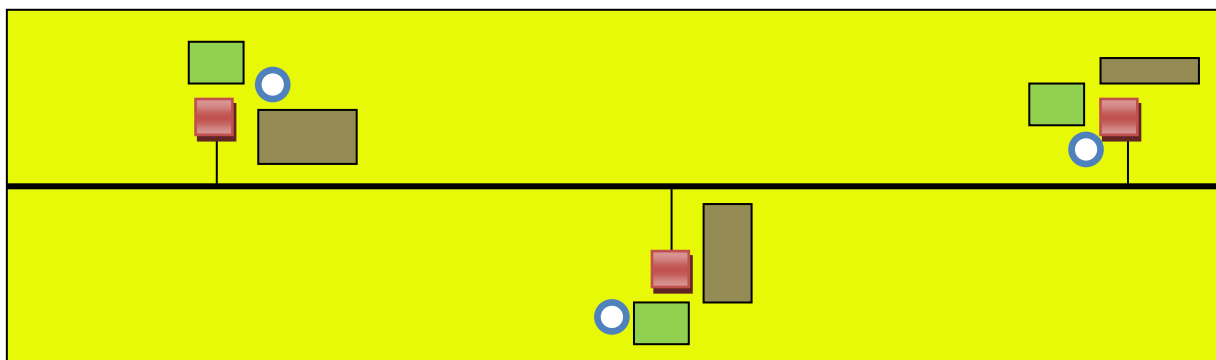
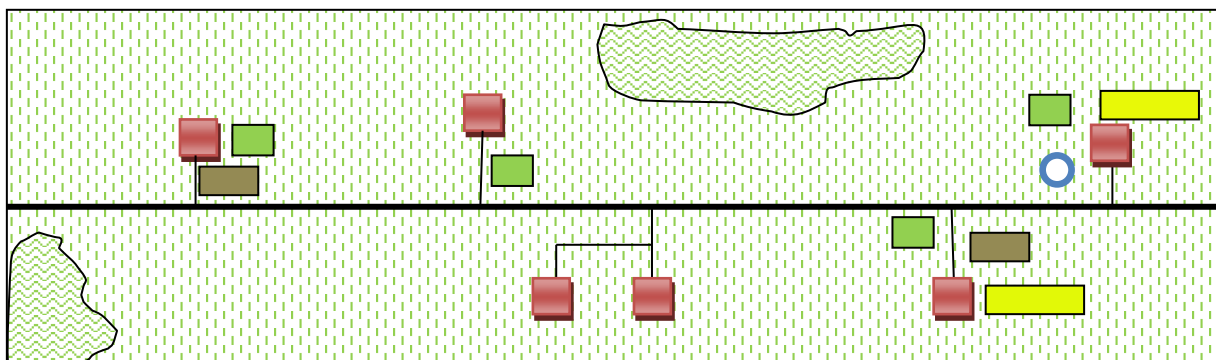




Schéma 2 : Organisation type d'un finage à Jérusalén en 2010



Légende commune au deux schémas :

- | | | | |
|---|---------------------|---|--------------------------------------|
|  | Habitations |  | : Culture de pommes de terre |
|  | Puits |  | : Culture de maïs, fèves et haricots |
|  | Route principale |  | : Potagers |
|  | Chemins secondaires |  | : Pâturages (élevage bovin) |
| | |  | : Friches |

Description du schéma 1 :

Les maisons sont réparties de part et d'autre du chemin principal. Chaque famille dispose d'un potager, puis les terres se répartissent entre pommes de terre et maïs. Les associations maïs/fèves ou maïs/haricots sont courantes. La totalité des parcelles est cultivée, grâce à la présence d'une main d'œuvre jeune et nombreuse.

Description du schéma 2 :

Apparaissent plus de maisons, bien qu'elles ne soient pas toutes constamment habitées. Les potagers sont plus petits. Les points d'eau sont moins nombreux car les habitants de Jerusalén, ayant tous l'eau courante, n'utilisent quasiment plus ces puits. Certaines familles continuent à entretenir des parcelles de maïs, et de pommes de terre. Ces champs sont de taille réduite, et se concentrent sur des terrains meubles et plats afin de faciliter les travaux agricoles. Enfin le reste des parcelles est consacré au pâturage. L'herbe remplace le maïs, alors que des friches commencent à apparaître.

Le passage de l'agriculture à l'élevage s'explique en partie par le phénomène migratoire débuté dans les années 1982/1983 à Jerusalén. Nous avons identifié deux facteurs prédominants : le manque de main d'œuvre et l'arrivée massive de devises au village. Le travail de la terre dans les montagnes andines est pénible et nécessite beaucoup de main d'œuvre. Les parcelles sont souvent en pente, la terre est dure et les outils utilisés encore rudimentaires. Face au manque de main d'œuvre, les familles de migrants ont dû réduire leurs surfaces cultivées. Or ce manque de force de travail fut rapidement compensé par l'arrivée de l'argent gagné aux Etats-Unis.

A l'époque l'Equateur avait encore sa propre monnaie, le *sucre*, le taux de change dollar/*sucre* avantagait ces familles²². Les femmes restées au village ont pu acheter des cheptels et entretenir des troupeaux de bovins. La production de lait nécessitant beaucoup moins de main d'œuvre que l'agriculture, tout en permettant de dégager plus de bénéfices. Aucune politique incitative n'a été mise en place. Ce sont des décisions individuelles, des stratégies de survie, qui ont guidé ce processus.

Aujourd'hui il est produit environ 22 500 litres de lait par jour sur l'ensemble de la *parroquia*. Le lait est directement collecté par des camions-citernes et envoyé à des entreprises de Cuenca. La traite est généralement réalisée par les femmes et de manière artisanale, c'est-à-dire à la main. Il n'y a qu'une seule micro entreprise fabriquant du fromage à Jerusalén mais n'emploi personne en dehors du cercle familial.

²² Le *sucre* était devise de L'Equateur entre 1884 et 2000. Voici quelques repères historiques du taux de change d'un dollar américain en *sucre* : 25.00 (en 1979), 3.189.50 (en 1996), 11.786.80 (en 1999), 25.000.00 (au temps de dollarisation).

Le passage de l'agriculture à l'élevage est, selon certains anciens du village, le reflet de l'évolution générale de la société. Les jeunes sont accusés de fainéantise. La solution de facilité serait sans arrêt préférée au respect des coutumes andines. Ces mêmes personnes regrettent que les nouvelles générations ne cultivent plus les produits locaux (pommes de terre, maïs, *melloco*²³, fèves,...) et achètent tout sur les marchés en ville. La nostalgie des temps passés est souvent présente dans les discours des anciens. Eux même à l'initiative du mouvement vers le Nord, ils semblent aujourd'hui en regretter les effets.

Enfin se sont opérés des modifications de perspectives, de points de vue. Alors qu'auparavant les hauts plants de maïs fermaient complètement le paysage, qu'il n'y avait pas un seul espace libre, c'est aujourd'hui l'inverse. Le paysage est ouvert et les plants sont bas.

Ilda, femme de 36 ans, se souvient très bien du paysage de son enfance, complètement différent à ce qu'elle observe aujourd'hui par la fenêtre de sa petite maison du quartier San Juan.

« *La casa allà ahorra se ve bien, pero antes no. No se veia las casas de los vecinos. Habia maiz de todos lados, no se veia nada. [...] Ahorra con el pasto todos se ven, y eso cambia muchas cosas le digo...* ». C'est-à-dire : « On voit bien la maison là bas, mais avant on ne la voyait pas. On ne voyait pas les maisons des voisins. Il y avait du maïs partout, on ne voyait rien. [...] Maintenant avec l'herbe on se voit tous, et ça change beaucoup de choses je vous le dis... »

Sans en être consciente, cette femme révèle l'intérêt d'une approche géographique du sujet. Les habitants de Jerusalén habitués à vivre derrière des « rideaux végétaux » sont aujourd'hui exposés à la vue de leurs voisins. A Jerusalén le manque d'homme, et donc de main d'œuvre agricole modifia le paysage mais aussi les rapports de voisinage.

L'entrée de Jerusalén dans ce que l'on pourrait appeler le « système monde » fut soudaine et brutale pour la société locale. Le cadre de vie des habitants a considérablement été bouleversé ces dernières décennies. Or ces changements paysagers ne sont-ils pas révélateurs de modifications sociales plus profondes ?

²³ *Melloco* : plante native d'Amérique Latine, les tubercules sont comestibles. Plus petit que la pomme de terre, et de couleurs blanches et rose le *melloco* est une importante source de protéines végétales, largement consommée par les populations rurales d'Equateur.

IV. Analyse du phénomène migratoire de l'espace national au territoire local.

Afin de mieux comprendre le rôle du phénomène migratoire dans les modifications socio-spatiales locales nous rappellerons brièvement quand et comment il émergea ? Nous tenterons ensuite d'identifier le(s) profil(s) du migrant équatorien : Qui part ? D'où partent-ils ? Enfin nous insisterons sur l'importance prise par ce phénomène dans les discours politiques puisque la migration apparaît aujourd'hui comme le nouveau « fléau » national à combattre.

1) La Sierra Sud : Une éternelle terre de migrants ?

Bien que la migration soit aujourd'hui essentiellement internationale cela ne fut pas toujours le cas. En Equateur, dès les années 1950 et jusqu'aux années 1980, plusieurs types de migration ont eu lieu: parallèlement au phénomène d'exode rural le pays connu deux vagues migratoires plus originales.

Durant les années 1950/60/70 les ruraux les plus pauvres se sont dirigés vers les villes alors en plein développement économique. Des mouvements de campagnes à campagnes ont ces années là redessinés la carte de répartition de la population nationale. Le « boom bananier » de la Côte, puis le « boom pétrolier » amazonien ont pendant plusieurs décennies attirés les hommes de la *Sierra* vers des régions encore peu peuplées [BORRERO VEGA 1991]. Le développement économique du pays reposait à l'époque sur un secteur agricole en pleine expansion. La Côte devient très vite le berceau de l'agriculture d'exportation [FAROUX 1980]. Les plantations de bananes, mais aussi de cacao, café et cannes à sucre ont réclamé de plus en plus de main d'œuvre, jeune sans qualification.

Lors de nos entretiens, beaucoup d'hommes de Jerusalén ont évoqué leurs voyages à la *Costa*. La majorité d'entre eux travaillaient dans des exploitations de canne à sucre dans la région de Guayas (capitale Guayaquil). Le décalage entre la période de récolte de la canne, et celle du maïs et de la pomme de terre, leurs permettait d'être à la fois employé agricole sur la Côte et agriculteur indépendant sur leurs terres andines. Ils effectuaient des allers et retours entre la *Costa* et la *Sierra*, alors que leurs familles restaient au village. La crise économique qui débuta en 1981 en Equateur, ainsi que la modernisation des techniques agricoles, modifièrent brusquement leurs parcours migratoires et donc rythmes de vie. Ils s'orientèrent alors vers de nouvelles terres d'exil.

Il existe un long passé migratoire dans la région. La *Sierra* serait d'après certains historiens une terre d'éternels mouvements : des *Cañari*²⁴ à leurs descendants actuels la mobilité fait partie d'une histoire régionale et familiale, d'un mode de vie. Les hommes ayant migré aux USA dans les années 1980 étaient déjà partis travailler sur la côte équatorienne.

2) Le « migrant type »²⁵ du niveau national au niveau local.

La migration internationale n'a longtemps concerné que les zones rurales du sud de l'Equateur, principalement les provinces de Loja, du Cañar et de l'Azuay, mais c'est aujourd'hui un phénomène d'ampleur nationale. Cependant la *Sierra* reste la région la plus concernée par le départ de sa population vers l'étranger. D'après le recensement de l'INEC de 2001 les migrants équatoriens proviennent à 60% de la *Sierra*, puis à 35% de la *Costa*, et très peu de l'*Oriente* et des Iles Galápagos.

D'autre part alors que les ruraux furent très longtemps les plus nombreux à quitter le pays, nous savons, grâce aux données de l'INEC et aux nombreux ouvrages publiés sur le sujet, que c'est aujourd'hui l'inverse. Les migrants proviennent à 70% des aires urbaines et à 30% des aires rurales.

La ville, plus récemment touchée par le phénomène migratoire, ne possède pas le même « migrants type » selon l'expression de l'économiste Luciano Martinez Valle [in ACOSTA, LOPEZ, VILLAMAR 2006]. En effet si les migrants provenant de zones rurales sont majoritairement jeunes, de sexe masculin, avec un niveau moyen d'éducation et exerçant une activité autre qu'agricole ; les migrants des villes sont majoritairement des femmes.

Tableau 5 : Répartition par sexe des émigrants des provinces du Cañar , de l'Azuay et Loja ; toutes destinations confondues.

	zones rurales	zones urbaines
Hommes	51,10%	48,90%
Femmes	48,30%	51,70%

Sources : FLACSO (Faculté Latino Américaine de Sciences Sociales), 2002.

²⁴ Peuple pré-incaïque des régions sud de l'Equateur (500 à 1500 ap JC). Les cañaris sont surtout connus pour avoir repoussé l'invasion des Incas au prix d'une résistance acharnée. Beaucoup de leurs descendants sont encore présents au Cañar.

²⁵ Expression reprise de l'œuvre suivante : [HERRERA G., CARRILLO MC., TORRES A., 2005]

Bien que la différence ne soit pas très importante, ce sont tout de même les hommes qui partent plus massivement des campagnes et les femmes des villes. Ces données semblent confirmer l'hypothèse avancée dans la partie démographique de ce travail (page 32). Le déficit d'homme dans les campagnes s'expliquerait bien par le phénomène migratoire. Les sex-ratios des villages andins sont déséquilibrés car les hommes sont plus nombreux que les femmes à migrer.

Les premiers hommes de Jérusalem à migrer vers les Etats-Unis sont partis entre 1982 et 1983. L'apparition des premières maisons à étage incita de plus en plus d'hommes à tenter l'aventure. D'importantes communautés équatoriennes se sont très vite concentrées dans les villes de New York, Chicago et Détroit [BORRERO VEGA 1991].

C'est aujourd'hui la deuxième, voire la troisième génération, qui part du village pour rejoindre illégalement les Etats-Unis. Les hommes du village s'insèrent dans un vaste réseau afin de réussir le voyage dangereux et coûteux. Compte tenu du durcissement des lois migratoires et des contrôles aux frontières les prix ont fortement augmenté. Alors que les premiers hommes à partir du village payaient l'équivalent de 3000 dollars, les jeunes doivent aujourd'hui déboursier entre 12 000 et 15 000 dollars. Les passeurs, ou *coyotes*, sont originaires de Biblian ou d'Azogues. Afin de les payer les migrants doivent aujourd'hui emprunter à ceux que l'on appelle les *chulqueros*. Ce sont soit des riches du village, le plus souvent d'anciens migrants, soit des citadins devenus « professionnels » dans le secteur du prêt aux migrants illégaux. Dans les deux cas les taux d'intérêt sont très élevés (5 à 7% par mois) et obligent souvent les familles à hypothéquer leurs propriétés. Un certain capital social et économique est donc nécessaire au candidat à la migration.

Le phénomène migratoire est donc lui-même en pleine évolution. Bien que la région du Sud de l'Equateur soit depuis longtemps une terre d'émigration, plusieurs étapes se succèdent, influençant différemment les structures socio-spatiales locales.

3) La migration au cœur des enjeux politiques actuels :

Le discours de « diabolisation » de la migration est aujourd'hui largement répandu dans le pays. Les migrants sont perçus comme des « déserteurs », qui abandonnant leur famille et leur terre d'origine, et deviennent les responsables des difficultés économiques et sociales du pays. Il existe un décalage entre le discours politique national et la réalité sociale et économique actuelle. Les politiques déclarent que la migration équatorienne prive le pays d'une jeune main d'œuvre, et en freine le développement. Cependant le gouvernement ne peut oublier que les envois d'argent des USA représentent le second poste de l'économie nationale (2nd constituant du PIB national depuis 1999, après les exportations de pétrole).

Malgré les discours accusant le mauvais usage des *remesas*²⁶, et pointant du doigt les dépenses dites « inutiles » ou « ostentatoires », très peu de projets de développement local sont soutenus. Il n'existe à Jérusalén aucune coopérative, aucune micro entreprise, faute de volonté individuelle certes, mais aussi par manque de soutien institutionnel et politique. Si les migrants voulaient investir leurs dollars dans autre chose que des 4x4 et des téléviseurs le pourraient-ils vraiment ? La seule volonté ne suffit peut-être pas à un paysan des Andes de retour de New York, où pendant des années il a lavé des assiettes dans un sous-sol de restaurant coréen, pour monter une entreprise ou une mini-fabrique de fromage dans son village. Il apparait trop réducteur d'accuser ces familles de « mal dépenser » alors qu'ils n'ont aucune autre perspective au niveau local.

L'actuel gouvernement oscille entre accords avec des pays mettant en place des politiques migratoires répressives, et tentatives d'accompagnement des familles de migrants sur son territoire. La dernière loi anti-migratoire étasunienne²⁷ est au cœur d'un débat politique de plus en plus complexe et délicat. Chaque jour les médias équatoriens relatent les avancés des pourparlers entre les représentants de la communauté hispaniques nord-américaine et les défenseurs de la loi. Les familles équatoriennes très inquiètes attendent beaucoup des politiques de leur pays, et de son engagement dans le soutien des migrants alors en grande insécurité.

Enfin ce type de discours se retrouve à l'échelle locale puisque le plan stratégique de la *parroquia* consacre une partie non négligeable de son étude sociale au phénomène migratoire.

« *los problemas que trae consigo la emigración, como son: La división de la familia, la separación de los hogares, los divorcios, el adulterio; los bienes son embargados por las deudas; muchos familiares fallecen en los viajes; viajes trágicos y luego las deportaciones, trayendo consigo una serie de costumbres, hábitos y lo que es más problemas de la juventud con el alcohol la droga, entre otros problemas.* »²⁸ C'est-à-dire : « les problèmes que cause la migration sont : la division de la famille, la séparation des foyers, les divorces, l'adultère ; alors que les biens familiaux sont perdus à cause du surendettement ; beaucoup de personnes meurent pendant le voyage ; ces exils tragiques, puis les rapatriements, apportent avec eux de nouvelles coutumes et modes de vie, et ce qui cause le plus de problème aux jeunes : l'alcoolisme et la drogue, parmi bien d'autres problématiques ».

²⁶ *Remesas* : terme désignant en Amérique Latine les sommes d'argent envoyé par les migrants à leurs familles restées au pays.

²⁷ Cette nouvelle loi répressive devrait entrer en vigueur le 29 juillet en Arizona, alors que les États d'Oklahoma, de la Caroline du Sud et de l'Utah "pourraient adopter l'année prochaine des lois similaires" à celle votée en Arizona pour lutter contre l'immigration clandestine, rapporte le *Washington Post* [*Courrier International*, 9/7/2010]. Le texte autorise les policiers à interpellier toute personne susceptible d'être un clandestin, très controversé au sein même des USA il a été attaqué en justice par l'Etat fédéral le 6 juillet.

²⁸ Plan stratégique de développement local de la parroquia Jérusalén, 2006, p. 23.

Le mot « problème » apparaît trois fois dans ce court passage alors que l'ensemble des autres termes qualificatifs ont une connotation négative. La migration est aujourd'hui une des thématiques phares de toute campagne électorale. La récente prise de conscience politique et populaire de l'ampleur du phénomène migratoire, et de ses conséquences (toutes supposées néfastes), explique que très peu de mesures concrètes de soutien aux familles n'aient encore été développées en Equateur.

Le seul projet de grande ampleur est celui du SENAMI. Le nouveau président Rafael Correa a créé en 2007 le SENAMI (*Secretaria Nacional del Migrante*) qui a pour mission de coordonner des politiques d'aides aux familles de migrants, d'aider et de faciliter le retour de ceux qui le souhaitent.

Cette entité politique est accréditée par le président, qui nomme personnellement son secrétaire général, poste aux responsabilités aujourd'hui équivalentes à celle d'un ministre. La migration est devenue un enjeu national, un champ d'intervention politique essentiel. Le SENAMI possède des bureaux en Equateur (Quito, Guayaquil, Cuenca, Loja) mais aussi dans les pays aux plus fortes concentrations de communautés équatoriennes (Venezuela, Espagne, Italie et Etats-Unis). Cette institution a très vite développé un important service de communication et utilise beaucoup internet²⁹ pour informer les Equatoriens à l'étranger.

A Jérusalem aucun de nos interlocuteurs ne connaissaient le SENAMI, et encore moins ses actions. Les droits des migrants sont ainsi totalement ignorés des leurs familles. Nous constatons alors un réel manque de communication en défaveur de ces communautés rurales car encore sans connexion à internet alors qu'elles sont fortement affectées par le phénomène migratoire.

Conclusion partielle :

Le slogan de la dernière campagne du SENAMI : « Todos somos migrantes »³⁰ semble résumer le contexte villageois actuel. La structure démographique, l'architecture et le paysage agricole sont en pleine mutation. Tous les secteurs de la vie locale semblent affectés, plus ou moins directement, par le phénomène migratoire. La migration n'est pas le seul facteur de changement de la société locale, mais c'est un phénomène qui, incontestablement, modèle l'espace géographique et social du Jérusalem.

Le départ massif des hommes vers les Etats-Unis, oblige les villageois à réorganiser leur mode de vie, à repenser les activités économiques et les rapports sociaux. Or nous verrons que les mutations sociales et culturelles sont des processus lents et complexes.

²⁹ Site internet très complet pour plus d'information : <http://www.senami.gov.ec>.

³⁰ Traduction : « Nous sommes tous migrants »

Partie 2. Redéfinition du système de valeur : Quand l'« ici-l'ailleurs » guide les nouveaux comportements individuels, et déconstruit le territoire villageois.

Alors que ces dernières années de plus en plus d'Equatoriens migrent vers l'Europe (Espagne, Italie) les hommes de Jerusalén partent encore tous aux Etats-Unis, et plus particulièrement à New York. Les milliers de kilomètres qui les séparent de leur village ne semblent pas les empêcher d'y conserver une certaine influence. Les nouvelles modes vestimentaires, alimentaires, ou musicales sont autant d'éléments culturels rapportés de ces voyages vers le nord du continent. Ce ne sont pourtant que les signes visibles d'un processus bien plus profond. S'opère en effet une réelle redéfinition des valeurs dans la société andine locale. L'expérience d'une vie citadine, dans un des pays le plus développé de la planète, modifie la vision qu'on ces jeunes hommes du monde et de leur société, leurs coutumes et leurs valeurs. Ces changements de perspectives se transmettent aux jeunes générations, qui au village, rêvent de nouveaux modes de vie et rejettent de plus en plus les éléments de leur propre culture.

L'invention du terme « l'ici-ailleurs » permet de rendre compte des rapports spécifiques qu'établissent les villageois entre Jerusalén, le lieu d'origine, et les Etats-Unis, le lieu de l'exil. Ce néologisme illustre la complexité du système de représentation des villageois.

A. Perte des valeurs ancestrales dans « l'ici » : Des traditions locales bouleversées par l'entrée dans le « système monde ».

Les récits de l'expérience migratoire d'amis, de frères ou de cousins, permettent à ceux encore au village de rendre leurs rêves plus concrets et vraisemblables. Or ces rêves sont avant tout nord-américains et citadins. Le travail de la terre, l'agriculture ou l'élevage ne font aujourd'hui plus partie de leurs aspirations. (I) La modification de la structure démographique bouleverse l'organisation socio-spatiale locale. L'absence de jeunes hommes oblige une nouvelle répartition des rôles et des statuts entre les sexes et les générations. (II) La migration équatorienne est avant tout une migration économique. Ces jeunes hommes vont aux Etats-Unis pour travailler, et envoyer de l'argent à leurs proches le plus régulièrement possible. La nouvelle recherche de l'enrichissement et la possession de biens matériels ne correspondent plus aux valeurs locales d'entraide et de partage. Le pouvoir de l'argent semble imposer un nouvel ordre social à Jerusalén (III).

I. Un terroir agricole rejeté par certains et désiré par d'autres.

1) Etre migrants plutôt que paysans : Quand la terre n'intéresse plus les jeunes.

Si depuis des décennies les campagnes andines sont des terres sur lesquelles les paysans exploitent jusqu'aux terrains les plus abrupts pour y planter des pommes de terre et du maïs, les nouvelles générations semblent aspirer à d'autres débouchés professionnels. Le travail de la terre n'est plus valorisé, ni valorisant.

La phrase « *No hay trabajo acá* » traduite par « il n'y a pas de travail ici » a souvent été prononcé lors des entretiens réalisés auprès des familles.

Or la commune de Jerusalén offre très peu de possibilités de travail salarié. Les jeunes rêvent de travailler en ville, ouvrir un commerce, conduire un bus ou un taxi. L'échelle des valeurs liée au monde du travail a été modifiée. Vivre au rythme des saisons et des intempéries n'est plus acceptable aux yeux des nouvelles générations. La soumission à la Nature est considérée comme l'antithèse de la modernité tant rêvée.

L'entretien avec un jeune homme de 22 ans, Eduardo, illustre ce décalage entre les aspirations de la nouvelle génération et la tradition agricole du village. Il est maçon pour une entreprise de construction de Nazon, travail qu'il dit dur, instable et mal payé. Interrogé sur la possibilité de changer d'emploi, de travailler les terres de ses parents il s'exclame, le sourire aux lèvres :

« *Les parece que voy a sembrar papas toda mi vida como lo hizo mi viejo!* » Ce qui correspond à « Vous pensez que je vais passer ma vie à planter des pommes de terre comme l'a fait mon vieux ! ».

Les cultures de maïs, pommes de terre et autres tubercules semblent appartenir à un autre temps dans les nouvelles mentalités. Si l'élevage a remplacé l'activité proprement agricole, il n'attire pas beaucoup plus les jeunes. Les seuls emplois qui se développent aujourd'hui sont ceux liés à la collecte du lait. Ce sont des camions-citernes qui font le tour des hameaux et vont ensuite livrer la marchandise aux entreprises de pasteurisation de Cuenca. Quelques jeunes y trouvent un moyen de ne pas être directement dépendants du travail de la terre. De plus ces allers et retours entre la ville et la campagne leur permettent de sortir du village. Les parents ayant les moyens financiers nécessaires, poussent leurs enfants à faire des études de plus en plus longues, les éloignant ainsi du travail de la terre. Les enfants ou frères de migrants, ayant cette possibilité investissent ensuite en ville mais ne retournent jamais sur les terres de leurs parents. Il n'y a dans la province que très peu de collèges et lycées proposant des filières dites

« agricole », alors que de plus en plus ouvrent des classes et des sections spécialisées en informatique, communication, ou commerce.

La terre n'intéresse plus les jeunes, c'est pourtant elle qui était auparavant au cœur de la vie locale, des traditions et fêtes villageoises. Le *cuy* rôti était le plat de fête en période de récoltes de pommes de terre et de maïs, il est aujourd'hui surtout dégusté lors de la visite d'un membre de la famille vivant aux Etats-Unis. Les traditions sont ainsi détournées, adaptées aux nouvelles réalités. L'attachement à la terre, au terroir d'origine, disparaît peu à peu pour une partie de la population.

2) Jerusalén à la croisée des chemins de l'exil.

Le chômage est souvent accusé d'avoir poussé ces jeunes à l'exil, pourtant des Equatoriens provenant de régions plus pauvres, ainsi que des Péruviens s'installent aujourd'hui à Jerusalén pour y travailler. La situation paraît contradictoire : certains se plaignent du manque de travail disponible au village et d'autres y arrivent et trouvent un emploi.

Les individus les plus démunis en provenance de la Côte ou du Sud équatorien, et des Péruviens poussés sur la route par la faim et le chômage acceptent volontiers des postes de vacher ou d'employé agricole pour des salaires bien moindres à ceux exigés par les équatoriens de la région. De plus en plus de familles péruviennes s'installent à Jerusalén. En effet 3 enfants scolarisés à Ondoturo sont nés au Pérou, ils sont 4 à l'école de La Carmela. Leurs parents sont souvent employés dans les plantations de roses. Les équatoriens provenant de régions plus pauvres sont quant à eux employés comme vacher, ou ouvrier agricole, par les familles dont les fils sont partis aux Etats-Unis. L'entretien du terroir agricole repose aujourd'hui sur le travail de populations récemment arrivées au village.

Il est pourtant difficile pour ces enfants d'appartenir à la communauté locale, d'en intégrer les valeurs et les coutumes parfois très différentes des leurs. Le sentiment d'appartenance à un corps social et à un territoire est un long processus. Ces enfants sont dès leur arrivée baignés dans un univers où l'on idéalise non pas la vie sur place mais la vie à l'étranger.

Jerusalén est à la fois une terre d'exil et une terre d'accueil, terre délaissée et espérée. Ces multiples contradictions mettent en valeur la complexité des phénomènes qui s'opèrent aujourd'hui sur ce territoire. La *parroquia* de Jerusalén, négligée par ces habitants d'origine, sera-t-elle réappropriée par les derniers arrivants ? La naissance d'un nouveau territoire est-elle alors envisageable ? L'avenir du village est incertain, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses et interroger la situation présente.

II. Une remise en cause des rôles sexués ?

Dans la société équatorienne, et d'autant plus à Jerusalén, petite communauté rurale de la *Sierra*, la répartition des statuts sociaux est très marquée par la séparation entre hommes et femmes. Si officiellement l'égalité des sexes est proclamée et doit s'appliquer à la sphère publique et privée, une femme équatorienne n'a pas encore les mêmes possibilités qu'un homme. Cependant les récents changements de la structure démographique obligent les habitants de Jerusalén à réadapter ses coutumes et repenser une nouvelle répartition des rôles.

1) Le rôle économique des femmes.

Habituellement à Jerusalén, une femme s'occupe des enfants, des anciens de la famille, de l'entretien de la maison et des animaux domestiques mais n'accède que très rarement à un emploi salarié extérieur au foyer. Or le manque d'homme au village explique qu'aujourd'hui de plus en plus de femmes entrent dans la vie active. Les femmes ont toujours participé aux travaux des champs mais le font aujourd'hui de façon plus systématique, et organisée.

Nous nous sommes intégrés à un groupe de femme récemment réunies autour d'un objectif commun : planter et entretenir un potager communautaire. Elles s'inscrivent dans le cadre d'un programme du Ministère de l'Agriculture. L'instance étatique va leur permettre d'accéder à des journées de formation et de disposer d'un peu de matériel. Lors d'une de leurs premières réunions, en présence de l'ingénieur mandaté par le Ministère, un tour de table a été décidé. Chacun se présentant et expliquant ce qu'il attendait d'un tel travail :

« *Yo quisiera que con ese trabajo podramos salir mas adelante* », « *Yo quisiera trabajar para nuestro futuro y el de nuestros hijos aca de la comunidad* », « *Yo quiero que mis hijos sepàn lo que son los mellocos !* » (*risas de las otra*).

« Je souhaiterais que ce travail nous permette d'aller de l'avant », « Moi je voudrais travailler pour notre futur, et celui de nos enfants ici dans le village », « Moi je veux que mes enfants sachent ce que sont les *mellocos* (tubercules andins) ! » (Rires dans l'assistance).

Ces femmes ont exprimé ici leurs inquiétudes quant à l'avenir de leur communauté, et leur peur de perdre des produits locaux. Elles regrettent en effet que leurs enfants rêvent de New-York et d'hamburgers sans connaître l'un des plus anciens tubercules andins : le *melioco*. Les rires témoignent de la gêne des ces femmes qui on souvent du mal à exprimer précisément ce quelles ressentent. Si elles ont un rôle de plus en plus prégnant dans la vie locale elles ne sont pas encore habituées à parler en public, pas accoutumées à ce que leur parole soit prise en compte. En présence de l'ingénieur, homme cultivé de la ville, toutes hésitent à affirmer ce qu'elles dénonçaient entre elles. Enfin si ce groupe est composé de 25 femmes et d'un seul homme, arrivé tout récemment, c'est tout de même lui qui a été élu président de l'association. Ces femmes sont donc en train d'investir différentes sphères économiques de leur communauté, mais sont fortement subordonnées aux coutumes machistes.

L'Equateur est le troisième exportateur mondial de roses. Deux propriétés sont implantées sur le territoire de la *parroquia* : « *AltaFlor* » et « *Trebol Roses* ». Le travail salarié au sein d'une de ces deux plantations est une nouvelle opportunité pour les femmes du village. *Trebol Roses* est une entreprise appartenant à une riche famille de Cuenca, ouverte il y a 14 ans elle emploie aujourd'hui 125 personnes dont 60 % de femmes. Ces employés sont jeunes (moyenne d'âge 24 ans) et proviennent majoritairement (75%) des villages de Jerusalén, Nazon et Biblian. Cette entreprise est un moyen pour beaucoup de femmes d'acquérir une indépendance financière et de sortir du cercle familial.

Le travail en ville, dans des boutiques, salons de coiffures ou restaurants ne concerne encore que très peu de femmes à Jerusalén. Cependant c'est un fait nouveau qui s'amplifie peu à peu. Si les hommes se tournent vers la ville américaine, les femmes semblent, à leur échelle, également envier les avantages d'une vie citadine.

2) La lente évolution du rôle politique des femmes de Jerusalén.

Les femmes investissent de plus en plus les différentes sphères économiques mais aussi politiques. La *Junta Parroquial* est actuellement présidée par une femme, et ceci pour la première fois dans l'histoire du village. Madame Julieta élue au suffrage universel en 2007, est à la tête d'un conseil municipal composé de seize hommes et d'une femme. Cette dernière est *vocale*, c'est-à-dire conseillère municipale mais ne représente pas de communauté ou de quartier en particulier. Dolores, fille de Julieta, elle est bibliothécaire. Ce n'est pas un rôle politique mais elle possède tout de même un statut particulier du fait de son niveau d'étude (elle est en formation d'institutrice). De plus la petite bibliothèque municipale étant située dans les locaux de la Junta, elle est consultée par les habitants en l'absence du secrétaire.

Ces femmes accèdent grâce à leur niveau d'étude, leur personnalité, mais aussi grâce au statut de leur famille à des postes jusqu'alors réservés aux hommes. La présidente est fille et femme de grands propriétaires terriens, alors que Dolores est devenue bibliothécaire l'année de l'investiture de sa mère. En occupant de telles charges elles semblent modifier des schémas sociaux mais s'appuient encore sur des traditions villageoises.

Enfin les femmes sont majoritaires au sein du corps enseignant de la commune (16 femmes pour 4 hommes). Cependant aucun maître, ou maitresse, d'école n'habite ni n'est originaire de Jerusalén. Tous résident dans l'une des deux villes les plus proches : Biblian ou Azogues. L'université est encore difficilement accessible pour les habitants du village, seulement deux jeunes filles sont inscrites à l'université d'Azogues.

Les garçons ayant le projet de partir aux USA investissent très peu leurs études. Les filles semblent rechercher dans la poursuite d'études supérieures une possibilité d'émancipation ou tout du moins un moyen de s'extraire du village et de son avenir incertain.

3) Pas de « genre » sans les hommes.

Evoquer les problématiques de genre en abordant la seule condition féminine serait réducteur. Beaucoup de féministes ont dénoncé ces excès de militantisme. Respectons leurs travaux et leurs réflexions : femmes **et** hommes doivent être étudiés dans leurs multiples rapports au corps social. Citons les propos d'Annie Labourie-Racapé qui illustre une nouvelle vision scientifique du genre : « Dans les rapports diagnostiquant les territoires les femmes apparaissent souvent en deuxième partie au même titre que les jeunes, les retraités, les étrangers... En revanche la catégorie homme - au masculin et non dans son sens neutre -, n'est pas nommée comme si elle échappait à toute catégorisation, soit qu'elle est extérieure et hors du champ (ou au-dessus...) »³¹.

Chaque statut social suppose ses privilèges mais aussi ses responsabilités. L'homme est soumis à une forte pression sociale dans les communautés andines. Incarnation de l'être fort et courageux, il doit pouvoir affronter les difficultés de la vie afin de faire vivre sa famille. La possession d'un travail fonde le statut social de l'homme à Jérusalén.

Migrer nécessite un certain capital économique et social que tous les jeunes hommes du village ne possèdent pas. Rester sur place, souvent sans travail, correspond pour un jeune homme à une dévalorisation de son statut social dans la communauté. Certains cherchent des emplois en ville et tentent ainsi de conserver un moyen de subsistance ainsi qu'un motif de fierté. D'autres restent sans travail fixe, enfermés chez eux par honte et par ennui. Ces derniers sont de plus en plus stigmatisés par les anciens qui les accusent de « fainéants » et de « bon-à-rien ». Les confrontations entre générations naissent du manque de définition du statut de l'homme sorti de la sphère professionnelle.

La pression sociale qui s'exerce sur eux, explique sûrement qu'ils ne sont jamais visibles dans l'espace publique. Les rues de Jérusalén sont des « voies de communication » qui permettent aux habitants de se rendre d'un point à un autre. Elles ne sont que très rarement des espaces de déambulation ou de loisir pour les adultes. Les jeunes hommes restent alors chez eux où se rendent en ville, espace neutre, où l'anonymat leur offre un peu de liberté.

³¹ LABOURIE-RACAPE A., 2004, « Genre et Territoire : Quelles questions ? » in *Espace, Populations, Sociétés*, rubrique Espace, genre et sociétés, p. 115.

Enfin l'homme en exil est respecté et admiré des membres de la famille restés au village : il est à leurs yeux « celui qui a réussi ». Or une fois de retour au village le migrant redevient un « simple villageois ». Leur insertion dans la vie professionnelle est souvent compliquée du fait leur âge mais aussi par le manque d'opportunité sur place.

Petite histoire d'un retour difficile :

Luis : Il est revenu des USA il y a 7 ans après y avoir passé 6 ans. Il a vécu à New York, quartier de Queens. C'est là bas qu'il a appris son métier : menuisier. Il continue à exercer son activité à Jérusalem or « il n'y a pas assez de travail » nous dit-il. Les gens ne s'intéressent pas à la qualité de son travail et le payent très peu. Il aurait peut être un peu plus de chance en ville nous dit-il, mais pas ici : « no valoran el arte ». (Ils ne valorisent pas l'art)

Lors de notre entretien Luis évoque la possibilité de repartir à New York. Il ne sait pas, et ne veut pas faire autre chose que de la menuiserie. Or au village, cette activité ne lui permet pas de faire vivre sa famille correctement.

L'absence de travail remet en cause le statut social de l'homme, et définit son occupation de l'espace. A Jérusalem l'homme semble, de fait, contraint à migrer, puisque c'est paradoxalement dans « l'ailleurs » qu'il obtiendrait son statut social de « l'ici ». C'est-à-dire que c'est en se positionnant par rapport au dilemme rester/partir, et travailler/chômer, que les individus se voient attribuer un statut et un rôle dans le groupe. Bien que les statuts sociaux se transforment et s'adaptent au nouveau contexte. La répartition des rôles reste à Jérusalem fortement influencée par le genre de l'individu.

III. Le dollar au cœur du nouveau système de prestige social.

Bien que depuis la dollarisation de l'économie équatorienne, le départ vers les Etats Unis est moins intéressant d'un point de vue financier, la migration reste encore pour les hommes de Jérusalem le moyen le plus sûr de faire vivre leur famille. Les *remesas* constituent encore aujourd'hui le socle de l'économie locale. En effet la majorité des familles du village dépend quasi entièrement de l'envoi de dollars des Etats Unis.

1) Le pouvoir de l'argent sur la société et le territoire : Quand le dollar rend fort ou fort ridicule.

Un des enjeux pour les familles de migrants consiste à redéfinir leur statut dans l'échelle de prestige social local. L'importance d'une famille dépend aujourd'hui de ses possessions et non plus uniquement de son rôle politique local, de son activité ou bien de son réseau d'amitié.

La présence de maisons vides est un des phénomènes marquant le panorama architectural du village. Il y a en effet à Jerusalén beaucoup de maisons inoccupées, à l'abandon. Les migrants de la première génération ont souvent fait construire plusieurs maisons. Or leurs enfants ayant migré à leur tour et ne revenant plus au village, ces bâtisses restent vides la majeure partie de l'année. Le phénomène prend une telle ampleur qu'un nouveau « métier » à vu le jour ces dernières années : gardien de maison vide. Les propriétaires payent des individus afin que n'entrent aucun voleur ou squatteur pendant leur absence.

Un homme d'une cinquantaine d'années, Pedro, ancien migrant, possède ainsi quatre maisons à Jerusalén Centro. Il n'en occupe qu'une seule avec sa femme et ses parents, les trois autres sont vides. Il est pourtant très fier d'avoir pu les construire sur la rue principale avant même la fin de son voyage aux Etats-Unis. Il passe sa journée au volant de son pick-up rouge coiffé d'un chapeau de cow-boy. Cet homme est un véritable personnage dans le village, connu pour son style particulier mais aussi pour sa richesse et son patrimoine immobilier. Il n'a aucun rôle politique, ni économique dans le village, mais tous le connaissent et parlent de lui comme « celui qui a réussi ». Pedro descendant d'une des familles les plus pauvres de Jerusalén a permis à celle-ci d'acquérir un nouveau statut, réalisant parfaitement le rêve du *self-made man* américain.

Les festivités annuelles en l'honneur du Saint local sont les moments privilégiés par les villageois en exil pour exposer richesses et réussite. Les trois jours de fête du mois d'avril sont en effet financés par les migrants depuis les USA. Ils envoient de l'argent à leur famille afin de participer à l'achat du matériel, à la location de la sonorisation et des lumières, ou bien emploient eux même les groupes de musique à New York. C'est ainsi que cette année le groupe équatorien « *Los Tames* » est venu directement des Etats-Unis au frais de plusieurs migrants du village. Les animateurs des soirées sont ensuite à charge de citer et de remercier publiquement ces familles. Les parents encore au village attendent avec impatience le nom de leurs proches. La possession de richesse matérielle et financière remodèle la hiérarchie sociale du village. Les responsabilités politiques auparavant gages de respect dans le village ne sont plus aussi convoitées. L'argent semble être le nouvel élément constitutif du prestige social.

Monsieur Jaime et son tracteur, petite histoire d'un luxe inutile :

Le sourire des habitants de Jerusalén à la vue de Monsieur Jaime et son tracteur bleu démontre que l'ostentation n'est pas toujours gage de prestige social.

Cet homme d'une soixantaine d'années dont le fils est aux Etats-Unis possède le seul tracteur du village. C'est son fils qui lui a permis d'acheter le tracteur de ses rêves. Après plusieurs années son tracteur est toujours en très bon état, comme neuf, et pour cause : il n'a jamais servi. Que faire d'un tracteur sur des terrains agricoles andins, c'est à dire en pente et ne dépassant jamais quelques hectares ? Monsieur Jaime fait donc des « tours de tracteur » dans le village, fièrement assis sur son inutile engin agricole américain.

Enfin parler d'argent n'est pas tabou à Jérusalem. Bien au contraire les habitants sont souvent fiers d'annoncer les sommes envoyés par leurs enfants vivant aux Etats-Unis. L'argent devient source de prestige et élément constitutif d'un nouveau système de valeurs.

2) Santé et éducation : Une même logique de choix.

La nouvelle valeur accordée à l'argent incite les habitants de Jérusalem à considérer que tout ce qui est privé est mieux. C'est à dire que le fait de payer un service, qu'il soit scolaire ou sanitaire, serait une garantie de sa qualité.

Les jeunes hommes candidats à la migration évoquent souvent leur désir d'assurer un meilleur avenir à leur(s) enfant(s). Ils les abandonnent pour leur bien. Ce qui peut paraître paradoxal répond pourtant à une logique sociale et économique tout à fait réfléchie. Ils souhaitent leur assurer un avenir dans une société qu'ils voient évoluer très rapidement.

En Equateur s'ouvrent de plus en plus d'écoles, de collèges et lycées privés dans les régions de forte émigration. L'évaluation de la réelle qualité de l'enseignement privé en Equateur ne nous intéresse pas à proprement dit. Ce sont les représentations des individus qui les poussent à y inscrire massivement leurs enfants qui nous permettent d'interroger la nature du nouveau système de valeurs des habitants.

A Jérusalem il n'y a aucune école privée, les parents qui le souhaitent doivent envoyer leurs enfants dans les établissements urbains de la région. La majorité des enfants du village vont à Biblian ou Azogues. La fréquentation de ces établissements suppose d'importantes dépenses. En plus des frais d'inscription les parents doivent acheter l'uniforme, le matériel scolaire, et s'acquitter des cotisations aux associations de parents d'élèves. Ces écoles développent des services innovants afin de capter les familles de migrants aujourd'hui en attente de nouvelles perspectives d'avenir pour leurs enfants. En effet de plus en plus d'établissements ouvrent des classes d'informatique et enseignent l'anglais à des enfants de plus en plus jeunes, réclamant alors de nouvelles contributions financières. Seules les familles de migrants les plus riches du village peuvent se le permettre.

Toutes les écoles privées de la région ne pratiquent pas les mêmes tarifs. Ils s'échelonnent de 100 à 800 dollars par an et par enfant selon l'établissement et les niveaux d'étude. S'instaure alors une compétition entre familles. Plus l'école est chère mieux elle sera considérée par les familles. L'uniforme porté par les élèves est le signe distinctif permettant à celle-ci de justifier leur niveau de ressources. L'enfant, moteur de l'acte migratoire, devient le symbole des enjeux sociaux locaux, et témoigne de la réussite de sa famille.

Les choix en matière de santé s'inscrivent dans la même logique que les stratégies de choix d'établissements scolaires. La *parroquia* de Jérusalem dispose de deux dispensaires de santé, où les soins généraux et dentaires sont gratuits, or de plus en plus de familles s'en écartent et privilégient le recours à des praticiens privés. Payer le médecin serait un gage de la compétence de celui-ci et donc de la guérison du patient.

Nous avons pu constater au cours de nos « entretiens familiaux » qu'il était prestigieux de nommer son médecin. Nos interlocuteurs se sont souvent vantés des actes chirurgicaux réalisés grâce à l'envoi d'argent des USA ou bien de la possession de tiroirs entiers de médicaments équatoriens ou américains. Bien que les pathologies les plus bénignes soient majoritairement traitées au centre de santé communautaire, les personnes interrogées commençaient systématiquement par évoquer leurs rendez-vous chez des praticiens privés. Fréquenter un établissement de santé d'accès libre et gratuit supposerait, sur la scène publique, que l'individu n'a pas les moyens de faire autrement. Or dans le contexte migratoire actuel le prestige social est basé sur la possession de richesse.

Il est dorénavant important, car valorisant, d'envoyer ses enfants à l'école privée ou de consulter un médecin libéral. L'échelle de valeur se fonde sur le prix des services éducatifs ou médicaux.

3) A Jérusalem les dollars se dépensent mais le temps ne se partage pas (plus).

Le pouvoir et le prestige accordé par l'argent semble remettre en cause l'un des plus anciens *habitus*³² andins : l'entre-aide. En effet la solidarité communautaire basée sur la participation aux *mingas* est peu à peu délaissée.

La *minga* (au pluriel: *mingas*) correspond à un travail volontaire effectué par un groupe de villageois. Aucune rétribution financière n'est attendue, seuls les repas seront assurés par le bénéficiaire. Les *mingas* peuvent se réaliser sur le terrain d'un voisin (semis ou récoltes) mais aussi sur le territoire communal (entretien de routes, de ponts et autres infrastructures publiques). Lors des appels aux *mingas* de moins en moins de personnes se mobilisent. La *Junta* a donc mise en place un système d'impôt spécifique pour répondre à la désertion des citoyens. Les habitants de Jérusalem préfèrent aujourd'hui payer une taxe plutôt que de donner un peu de leur temps pour refaire une route communale.

³² « Habitus » est un terme en France popularisé par les travaux du sociologue Pierre Bourdieu, qu'il définit comme l'ensemble des expériences vécues et des acquis sociaux appris aux cours de l'existence par le biais de la socialisation.

Les nouveaux moyens économiques seraient facteurs de la montée de l'individualisme. Le pouvoir de l'argent isole les habitants dans leurs propres logiques en les coupant du reste de la communauté. Alors qu'aider un voisin à planter sa parcelle de maïs était auparavant un comportement des plus naturels, c'est aujourd'hui considéré comme un acte de charité. L'arrivée de nouveaux moyens financiers semble avoir rapidement remis en cause des valeurs culturelles anciennes jusqu'alors conservées.

A Jérusalén l'argent est souvent associé à la notion de «modernité». Posséder d'importants revenus permet aux familles du village de se libérer d'anciennes contraintes et de s'affranchir d'obligations sociales et culturelles aujourd'hui perçues comme des archaïsmes. C'est le cas des *mingas*, mais aussi du service de «cantine» des écoles primaires.

Les enfants des écoles du village reçoivent durant la matinée un petit-déjeuner et un déjeuner qu'offrent le gouvernement dans le cadre du programme *Alimentate Ecuador* (Alimente-toi Equateur). Les mères de familles se sont toujours organisées pour que, chacune leur tour, elles viennent cuisiner à l'école. Or depuis huit ans à l'école de Jérusalén Centro, et six ans à l'école de La Carmela, les parents ont décidé de payer une employée, qui tous les jours, cuisine et donne à manger à leurs enfants. C'est en raison du trop grand nombre d'absences de mères familles que cette décision a été prise. La confiance ne suffisait plus, il a fallu y ajouter une rétribution financière, nouvelle motivation et sécurité du service rendu. Plusieurs parents rencontrés estiment que ce système est plus «moderne», et ne les obligent plus à venir à l'école et à assister aux innombrables réunions que cela supposait.

Les réseaux de solidarité se restreignent aux seuls cercles familiaux, la communauté villageoise dans sa globalité n'est plus un soutien. L'affaiblissement des liens sociaux unissant les habitants de Jérusalén ne remet-il pas en cause l'existence même d'une «communauté» dans son acception première? Le terme communauté jusqu'alors utilisé comme synonyme de corps social, ou d'ensemble de villageois, suppose un sentiment d'appartenance au groupe, une prise de conscience de son existence. Or si nous avions supposé, a priori, la présence de ce lien au sein du village de Jérusalén, il se révèle de plus en plus tenu et fragile au cours de notre analyse.

B. Le nouvel idéal de vie dans « l'ailleurs ».

Le phénomène migratoire bouleverse le système de références des habitants de Jérusalem. La dévalorisation du local semble s'accompagner d'une valorisation de ce qui est étranger, lointain. L'« ici », le village, s'oppose à « l'ailleurs », les Etats-Unis et ce que représente ce pays pour les habitants de Jérusalem. Les investissements symboliques (rêve individuel et collectif, estime sociale et prestige) mais aussi concrets (financier, immobilier ou matrimonial) dépendent aujourd'hui de ce rapport à « l'ici-l'ailleurs ».

IV. L'urbain et le lointain: Des espace convoités.

Alors que les choix en termes de santé et d'éducation semblaient être guidés par la seule valeur symbolique de l'argent, la distance au village constitue un second facteur déterminant. Deux indicateurs sont pris en compte : l'éloignement et l'urbanité.

1) L'urbain plutôt que le rural.

La séparation ville/campagne est encore très présente dans les paysages et les mentalités équatoriens. Il existe encore deux mondes : le monde des ruraux et celui des urbains. Les coutumes et modes de vies rurales y sont très différents. Ces dernières années le développement des moyens de communication modernes et performants a permis à la population rurale de connaître, et de rejoindre, cette autre partie de leur territoire. L'enclavement de village comme Jérusalem n'est plus insurmontable. Or sortir du village, se rendre en ville reste un luxe que tous les habitants du village ne peuvent se permettre quotidiennement. Ce qui est rare est souvent convoité, c'est ainsi qu'à Jérusalem il est devenu prestigieux de pouvoir sortir du village et se rendre à Biblián ou Azogues.

Bien que Jérusalem dispose d'écoles primaires gratuites et ouvertes aux élèves dès l'âge de 4 ans, de plus en plus de familles envoient leurs enfants en ville. Les parents n'ayant pas les moyens de payer les frais de scolarité des établissements privés préféreront tout de même les inscrire dans les écoles publiques citadines plutôt qu'au village.

C'est ainsi que Melisa, mariée à un employé agricole et mère d'une petite fille de 7 ans, nous confia regretter de ne pas pouvoir payer à sa fille les tickets de bus qui quotidiennement lui permettraient d'aller à l'école en ville.

« *Seria mejor para ellà de ir a Biblián, o al menos a Nazon, pero o puedo agar los pasajes [...] no se porque, pero si me parece que allà le escuela es mejor [...] capaz que porque es en la ciudad los profesores se dedican mas que aca en el campo [...] les interesa mas enseñar a los chicos de la ciudad...* » C'est-à-dire « Cela serait mieux pour elle d'aller à Biblián, ou au moins à Nazon, mais je ne peux pas lui payer les tickets [...] je ne sais pas pourquoi, mais oui je pense que là bas l'école est mieux [...] c'est peut être parce qu'en ville les professeurs sont plus consciencieux qu'ici à la campagne [...] cela les intéresse plus de faire classe à des enfants de la ville... »

Melisa fait une différence entre les enfants de la campagne et les enfants de la ville, et suppose que les professeurs sont plus intéressés par ces derniers. Cette habitante de Jerusalén dénigre elle-même sa condition villageoise.

« *Bajar a la ciudad* » (descendre à la ville) est l'expression couramment employée par les villageois. Ils doivent effectivement « descendre » de plusieurs centaines de mètres pour rejoindre la vallée où sont implantées les villes les plus proches. Toutefois cette caractéristique géographique n'est pas neutre. L'utilisation un tel verbe permet de marquer la séparation entre le monde rural et le monde urbain

La génération qui a été élevé au temps de la télévision et des moyens de communications modernes souffre particulièrement de l'isolement et investit de plus en plus l'espace urbain. Les adolescents ne remontent plus directement au village à la sortie du collège. Ils restent en ville, discutent entre eux dans les parcs, vont manger un *ceviche*³³ dans une échoppe, ou déambulent dans le nouveau centre commercial d'Azogues. Les jeunes ayant la possibilité de terminer leurs études secondaires, et d'accéder à l'université, rêvent de s'installer en ville. Le village n'est plus du tout un espace convoité. De moins en moins d'adolescents envisagent d'y vivre une fois adultes³⁴. La ville est symbole de modernité et d'ouverture sur le monde, alors que le village est considéré comme espace d'ennui et d'archaïsme.

2) La distance au village comme facteur du désir.

³³ *Ceviche* : Soupe froide à base de tomate et d'oignons, servi avec du maïs grillé et du citron vert. Dans ces version plus copieuses il y est ajouté des crevettes, des moules ou du poisson cru. C'est un plat typique de la Côte qui se déguste aujourd'hui dans tout le pays.

³⁴ Résultats des conversations informelles avec les collégiens et lycéens de Jerusalén à leur sortie des bus scolaires revenant de Nazon, Biblian et d'Azogues. Mars, Avril et Mai 2010.

Les individus restant au village ne vivent l'expérience migratoire que par procuration, et sont souvent frustrés de ne pas pouvoir eux aussi découvrir un univers extérieur à Jérusalén. Leur curiosité est renforcée par le prestige qui est associé au voyage, au déplacement.

Les jeunes ou les femmes ne partant pas aux USA revendiquent eux aussi ce droit : sortir du village, aller le plus loin possible. Il semble en effet exister une échelle de prestige en rapport avec l'importance de la distance parcouru. C'est-à-dire que plus le déplacement est long plus il sera désiré car valorisant. Aller en ville ne semble pas être suffisant il faut pouvoir aller loin.

Il n'existe aucun marché au village, les femmes vont alors à Azogues le samedi, ou à Biblián le dimanche matin. La ville Azogues est souvent privilégiée alors que le marché de Biblián est aussi bien achalandé et que le coût de transport est plus élevé pour Azogues que Biblian (0,50\$ au lieu de 0,33).

Il en est de même dans les choix d'établissements scolaires : dès que les familles en ont la possibilité ils préfèrent envoyer leurs enfants dans les collèges des villes les plus éloignées du village sans faire systématiquement référence à la qualité d'enseignement.

Plus la destination est éloignée du village plus elle sera privilégiée. Or la seule distance métrique n'explique pas l'ensemble du phénomène. L'éloignement se calcule d'un point de vue géographique (en kilomètres) mais aussi d'un point de vue « culturel » (la ville plutôt que le village).

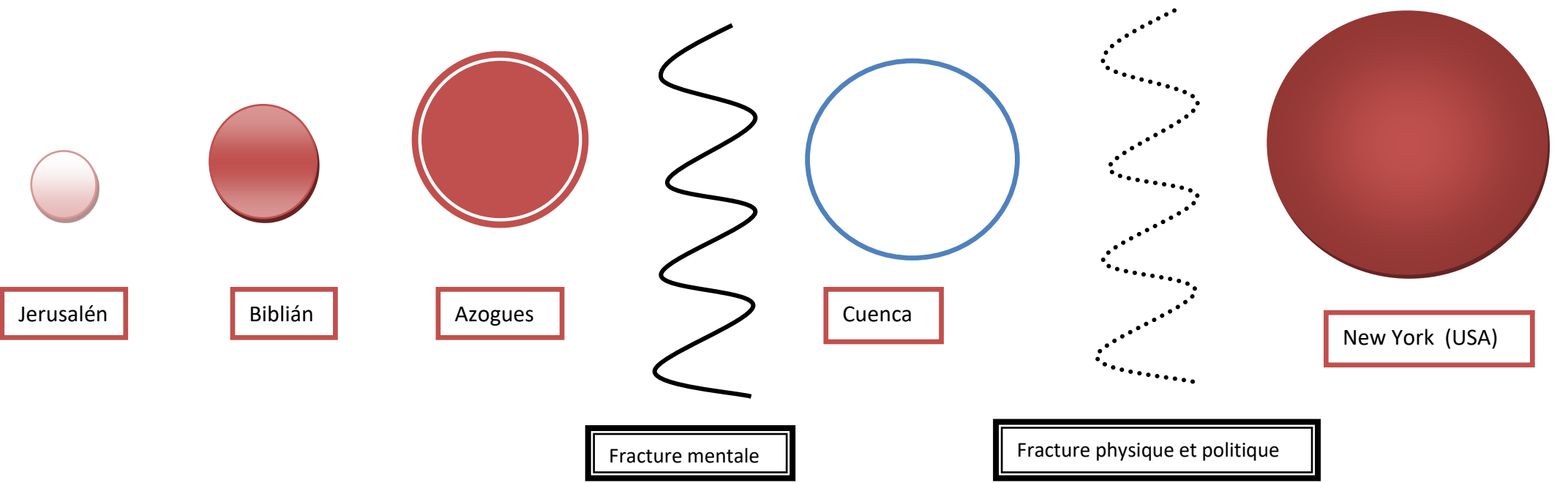
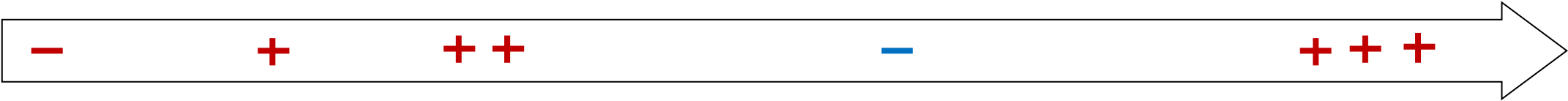
Le schéma de la page suivante ne réclame pas de légende mais nécessite tout de même une explication quand à l'usage des symboles et des couleurs :

-Chaque cercle représente une ville, la taille correspond à l'importance démographique. Il ne s'agit pas de cercles proportionnels à partir de bases de données réelles, mais une approximation permettant seulement un effet visuel.

-Les couleurs ont été choisies en fonction de leurs connotations, soit positive (rouge) soit négative (bleue). Le dégradé de ces couleurs illustre le statut de la ville dans l'échelle de valeur collective. Plus le rouge est foncé plus la ville est convoitée, et fréquentée.

-La flèche représente le désir individuel et l'estime sociale qui augmente proportionnellement à la distance parcourue entre le lieu d'origine (Jérusalén) et le lieu de destination (une des villes de la région).

Représentations et fréquentations de l'espace urbain des habitants de Jérusalén.



Commentaire du schéma :

Plus les cercles sont grands plus le rouge est foncé. C'est-à-dire que plus la ville est de taille importante plus sa valeur augmente aux yeux des habitants du village. Il en est de même pour leur distance kilométrique au village : plus ces villes sont éloignées (donc vers la droite du schéma) plus elles sont convoitées. Néanmoins le cas de Cuenca nuance cette logique. En effet cette ville pourtant plus éloigné de Jérusalem que ne l'est Azogues ne semble pas intéresser les villageois. Dite trop loin et trop grande, Cuenca fait peur. Les habitants de Jérusalem parlent souvent de l'agglomération comme le repère de nombreux voleurs où ils ne connaissent personne. Ces peurs sont surmontées voire complètement niées au cours des discours sur la métropole nord américaine. Le réseau social qui permet la migration à New York n'a pas d'équivalent à Cuenca.

La perception et les pratiques de l'espace des villageois répondent à une logique complexe et multifactorielle. La distance est facteur de désir et de prestige. A l'échelle mondiale comme à l'échelle locale, le lointain est valorisé et valorisant. Or le degré de connaissance de l'espace influence également les choix de déplacements des habitants, et remettent parfois en cause la logique distance/prestige. L'urbain et le lointain restent malgré tout les déterminants primordiaux des mobilités villageoises.

V. Une population brusquement confrontée au « système monde », entre syncrétisme culturel et acculturation.

La valorisation de tout ce qui est lointain et étranger, ainsi que le rejet du local sont les éléments d'un processus multiforme qui affecte autant les représentations de l'espace que la sphère culturelle. Les coutumes et modes de vie sont aujourd'hui fortement influencés par ce qui est communément appelé « l'Occident ».

1) Mutations des us et coutumes locales : Quand la casquette et le R and B chassent les ponchos et les *Sanjuanitos*³⁵.

Le style vestimentaire est un exemple frappant, car des plus visibles, de l'appropriation d'une mode importée. L'apparence est un fort marqueur de différenciation sociale, mais aussi générationnelle.

³⁵ Chansons populaires d'Équateur principalement instrumentales (cordes, percussions et vents). Son nom, dérivé de « *Juanito* » diminutif de *Juan*, l'un des prénoms les plus courants dans le pays, représenterait par son anonymat le peuple tout entier.

A Jérusalem alors que les anciens tentent de conserver les codes vestimentaires andins, les plus jeunes ont déjà abandonné jupes et ponchos de laine.

Illustration 2 : La mode vestimentaire est un marqueur d'appartenance à une génération.



Ces deux photographies mettent en valeur les décalages générationnels en matière d'habillement, au sein du village, mais aussi de la famille.

Sur l'image de gauche, la femme en premier plan, d'une soixantaine d'années, est, comme les autres femmes de son âge, vêtue de la jupe de velours colorée traditionnelle et d'un gilet et de chaussettes en laine. Elle est coiffée d'un chapeau en feutre noir.

La famille de la photographie de droite appartient à la dite « nouvelle génération ». Ils sont habillés de jeans, sweet-shirt de coton. Le jeune homme ne porte pas de chapeau en feutre mais une casquette. L'ensemble porté par la petite fille lui à été envoyé par son oncle vivant à New York.

La fracture est à la fois d'échelle villageoise et familiale car Maria, au premier plan de la photographie de gauche, est la mère de Laura, la jeune femme photographiée à droite.

Les vêtements traditionnels ne sont majoritairement plus utilisés. Seules les femmes au-delà d'une quarantaine d'années portent encore les jupes colorées, blouses, gilets et grandes chaussettes en laine. Leurs filles, et petites filles sont aujourd'hui vêtues de jeans ou des pantalons de survêtement assortis à des sweet-shirt.

Les jeunes hommes encore présents dans les rues de Jérusalem portent des jeans et casquettes identiques à celle des rappeurs américains. Alors que les écoliers délaissent leurs uniformes dès le mercredi pour revêtir leur dernier sweet-shirt « Nike » envoyé par un parent vivant à New York.

Cette mode importée des Etats Unis provient initialement de la migration des hommes qui ont aujourd'hui une soixantaine d'années. Ils marchent dans les rues du village revêtu d'un blouson en cuir arborant dans le dos un aigle et un drapeau étoilé.

Les fêtes villageoises, religieuses ou non, sont les rares occasions durant lesquelles les jeunes filles portent la jupe et la blouse. Elles se « déguisent » le temps d'une journée empruntant aux mères et aux voisines la panoplie complète de la *Chola Cuencana*. C'est lors de la « fête de la famille » fin mai, que nous avons pris part à ce travestissement. Notre représentation de danse traditionnelle eu un franc succès.



Danses traditionnelles dans la cour de l'école du centre de Jerusalén à l'occasion du « jour de la famille ». Nous avons revêtu la tenue traditionnelle andine de la région composée d'une jupe colorée, d'une blouse en coton brodée, et d'un châle rose et bleu.

Un homme nous a ensuite fait remarquer que « *lo mejor es que tiene que venir la suca para que bailen nuestras dansas* » C'est-à-dire : « Le meilleur c'est qu'il faut que *la suca* vienne pour qu'elles (les femmes du village) dansent nos propres chorégraphies ».

Les « propres » danses andines ne sont en effet pratiquées qu'à l'occasion de fêtes spécifiques ou des rares concours de danses folklorique mais ne font plus du tout partie de la vie quotidienne des habitants de Jerusalén.

L'expression *Chola Cuencana* évoquée dans l'encadré précédent correspond à l'archétype de la femme métisse, elle est le symbole de l'identité métisse des régions sud de l'Equateur. Elle représente généralement la femme paysanne et la mère de famille modèle.

C'est à l'occasion des fêtes du *Señor de Jerusalén*, saint local vénéré les 9, 10 et 11 avril qu'à eu lieu un festival de *danzas folklóricas*. L'utilisation de terme folklorique dénote bien de la valeur accordée à ces danses, elles appartiennent aujourd'hui aux coutumes du passé.

La musique traditionnellement écoutée à Jerusalén est le *Sanjuanito*. Ces chansons populaires font l'apologie de la *Pacha Mama* (Terre mère nourricière adorée dans l'Amérique Latine toute entière), des traditions agricoles et paysannes andines et de l'amour sincère et fidèle.

Il existe encore beaucoup de groupes de *Sanjuanito*, mais se vendent aujourd'hui majoritairement deux autres genres musicaux : la *musica nacional* et le R&B. Le second est un style directement importé des Etats-Unis, très proche du rap ou du Hip-hop. Il s'agit d'artistes nord-américains et donc de chansons en anglais, bien souvent incomprises par ses auditeurs. Le développement de la *musica nacional* est un phénomène intéressant. Des instruments anciens tels que la flûte de pan, le tambourin ou de petites guitares à 12 cordes y sont utilisés mais les textes sont toujours présents, et abordent les réalités actuelles de la société équatorienne. C'est ainsi que les chansons du groupe « *Jayac* »³⁶ avertissent des dangers du long chemin vers l'exil, et de la souffrance des enfants confiés à des proches. La musique est le support d'expression des bouleversements sociaux et du mal-être d'un peuple poussé à l'exil.

D'un point de vue musical il ne s'agit pas d'acculturation mais bien d'une modification, d'une adaptation au nouveau contexte sociétal, puisque les *Sanjuanitos* n'ont pas disparu des étalages ni des fêtes villageoises. Les modes vestimentaires américaines n'ont pas non plus fait complètement disparaître jupes et blouses en coton. Cependant le processus est en marche.

2) Les anciens vont à la messe et les jeunes attendent dehors.

Les traditions spirituelles, autant que culturelles, sont aujourd'hui peu à peu délaissées et font place aux nouvelles valeurs dites « occidentales ». La messe du dimanche n'est aujourd'hui écoutée que par des personnes âgées. Les adolescents attendent dehors la sortie de leurs parents, ou grands-parents.

Le prêtre de Jerusalén, dans son sermon du dimanche matin, dénonce très souvent cette désertion de l'église par les jeunes, accusant la perte des valeurs chrétiennes et la « dépravation » de la nouvelle génération.

³⁶ Quelques exemples de chansons aux titres évocateurs : *Tu partida* (ton départ), *No te puedo olvidar* (je ne peux pas t'oublier).

Anecdote religieuse, le combat des titans :

Désirant savoir ce qui se passait en dehors de l'enceinte de l'église ce dimanche matin de messe, nous avons au mois d'avril abordé un groupe d'adolescents adossé au mur d'une maison abandonnée. Nous leur avons demandé pourquoi ils n'allaient pas à l'office et s'ils savaient que le prêtre regrettait leur absence. Entre lucidité et provocation un des jeunes garçons répondit :

« El tio Sam gano a Jesus, por eso se noja »

« L'oncle Sam a vaincu Jésus, c'est pour ça qu'il (le prêtre) est furieux. »

Jérusalem est aujourd'hui soumise à une forme de syncrétisme culturel. La dépossession des valeurs et coutumes locales semble s'expliquer par l'arrivée soudaine d'un nouveau système de référence. C'est en rêvant de « l'ailleurs » que les villageois détruisent peu à peu leur « ici ». Parler de syncrétisme culturel, plutôt que d'acculturation franche, nous permet de révéler les nuances et paradoxes qui sous entendent les échanges, et les influences réciproques qui existent aujourd'hui entre l'Equateur et les Etats-Unis.

VI. L' « American Dream » des habitants de Jérusalén.

Dans le contexte fortement marqué par la migration internationale c'est le « global » qui semble aujourd'hui constituer le référentiel culturel et sociétal. Les habitants du village, par leur pratiques et leurs propos, opposent « l'ici » à « l'ailleurs ».

1) Un nouveau model migratoire : le départ définitif.

Les migrants dits de « première génération » partis de Jérusalén dans les années 1980' et 1990' sont tous revenus au village après avoir travaillé environ 10 ans aux USA. Les lois migratoires, étant à l'époque moins restrictives et les contrôles aux frontières moins fréquents, ces hommes revenaient souvent au village pendant leur séjour. Les migrants désiraient tous la même chose : s'enrichir et revenir le plus tôt possible.

Depuis environ 10 ans les jeunes hommes migrent avec le désir de s'installer aux USA, d'y travailler et d'y fonder leur foyer. La nouvelle, ou seconde, génération de migrants n'envisagent plus comme leurs aînés de rentrer au village une fois maisons et voitures acquises. Le retour n'est majoritairement ni envisagé ni souhaité. Le projet migratoire des villageois passe du temporaire au définitif.

Ce changement de perspective influence leurs stratégies territoriales et familiales en terre d'exil, mais bouleverse aussi l'organisation socio-spatiale de leur village d'origine.

Les conditions de vie des immigrants illégaux aux Etats-Unis sont loin d'être faciles et sécurisantes. Or les équatoriens sont aujourd'hui prêts à les supporter durant les premières années de leur exil, attendant d'y vivre plus confortablement et sereinement plus tard³⁷. Les USA sont considérés comme un pays où tout est possible, comme le seul lieu où le paysan originaire d'un village des plus reculés des Andes peut, du jour au lendemain, devenir riche et obtenir ses papiers de régularisation. L'un des plus anciens mythes fondateurs du nouveau monde, le *self made-man*, semble toujours ancré dans les mentalités.

Les stratégies économiques mais aussi familiales et matrimoniales de ces jeunes hommes s'orientent en fonction de la nouvelle finalité de leur migration.

Les mariages intra-villageois, ou intra-cantonaux, sont inconciliables au départ d'hommes de plus en plus jeunes, et ne retournant plus à Jérusalem. La présence d'une importante communauté équatorienne à Queens permet cependant à ces hommes de s'y marier avec des femmes de leur propre pays. Peu de femmes partent de Jérusalem, ils s'unissent alors avec des personnes originaires de provinces où existe aussi une migration féminine.

Les réseaux de solidarités qui se formaient entre les familles du village grâce aux mariages ne peuvent plus se développer. Les liens se perdent et les familles sont de plus en plus isolées. Ce changement de stratégie familiale affecte donc les mariés mais aussi l'ensemble de leur famille, et l'organisation sociale du village. Les familles sont segmentées, la solidarité est avant tout économique et ne repose plus sur de l'entre-aide matérielle concrètement partagée. Ce passage d'une migration temporaire à une migration permanente oblige les individus à se réadapter, et développer une nouvelle « spatialités familiales ».

Enfin les personnes aujourd'hui âgées d'une soixantaine d'années regrettent que leurs enfants vivant aux USA, ne se fassent pas construire une maison au village. Ils déclarent avoir peur de voir un jour leur famille être rapatriée par les services américains de contrôle de la migration et ne pas pouvoir leur offrir de quoi se loger. La première génération de migrants assurait leur retour au village par la construction de maison, et l'achat de terrains. Or les migrants de la nouvelle génération n'achètent pas de terrains, et ne se font pas non plus construire de maison à Jérusalem.

Ces migrants, bien qu'illégaux, ne semblent pas prévoir l'éventualité de leur retour au village. Alors que leur parent s'attache encore à un schéma où l'avenir se pense et se construit sur place, cela n'est pour eux plus le cas.

³⁷ Pour plus d'information sur les conditions de vie des migrants Equatoriens à New York consulter l'œuvre de Jason Pribilsky référencée dans notre bibliographie [PRIBILSKY J., 2007].

2) Des amitiés par delà les frontières : De l'entretien à la déconstruction du mythe américain:

Les jeunes parents ayant migré en laissant leurs enfants à la charge de tiers promettent qu'un jour ils reviendront auprès d'eux, ou les emmèneront là-bas. Le passage illégal de la frontière est très éprouvant et dangereux mais certains parents réussissent tout de même à les faire venir. Lors de nos entretiens, nous avons constaté que le plus difficile pour ces jeunes est de laisser leurs amis du village, puisque partir pour les Etats Unis signifie souvent de ne pas revenir. Ces jeunes développent une nouvelle forme de relation amicale. Les NTIC (Nouvelles Technologies d'Information et de Communication) récemment démocratisés dans les campagnes équatoriennes leurs permettent de se jouer de la distance et des frontières séparant New York de Jérusalem.

Nous avons pu rencontrer plusieurs adolescentes de Jérusalem nous confiant qu'elles appellent leurs ami(e)s de New York plusieurs fois par semaine. Ces adolescents échangent le plus souvent sur les événements de leurs vies quotidiennes respectives, des différences culturelles qu'ils existent entre les deux pays, et la difficile adaptation de celui ou celle qui vit dans la mégapole américaine. La vie aux Etats Unis n'est en effet pas évidente pour ces jeunes qui arrivent souvent sans parler anglais. Ils se sentent seuls, et se plaignent à leurs amis équatoriens de la discrimination dont ils sont victimes.

Or paradoxalement ces échanges entretiennent les désirs de départ de ceux vivant encore à Jérusalem. En effet la majorité des adolescents rencontrés rêvent d'aller à New York. Ils ne tiennent que très peu compte des avertissements de leurs amis en exil, et se projette déjà dans un « ailleurs » idéalisé. Le village ne leur semblent pas du tout approprié au style de vie qu'il envisage.

« Tengo cinco amigas allà, nos llamamos por celular cada semana [...] Dicen que es feo, que les discriminan en el colegio, extranan al Ecuador. Me da miedo. [...] Pero si igual quiero irme, no hay nada que hacer acá ! Quiero irme para trabajar allà, ver a mis hermanas, es feo acá. Mis padres no me entienden, no quieren que ma valla, pero igual me voy a ir. [...] Cada vez que Maru me llama quiero irme màs... ».

« J'ai cinq amies là-bas, on s'appelle chaque semaine avec nos téléphones portables [...] Elles disent que c'est horrible là-bas, elles sont victime de discrimination au collège, l'Equateur leur manque. Cela me fait peur.[...] Mais oui de tout façon je veux partir, il n'y a rien à faire ici ! Je veux y aller pour travailler, voir mes sœurs, c'est horrible ici. A chaque fois que Maru (une de ses amies vivant dans le quartier de Queens) m'appelle mon envie de partir croit. »

Nube, jeune fille de 17 ans, se contredit elle-même puisqu'elle redoute les conditions de l'exil mais chaque conversation téléphonique avec ses amies renforce son envie d'aller aux USA.

« Las vacas y todo eso no me copa... entendes ? ». « Les vaches et tout ça ce n'est pas mon truc... tu comprends ? » Nous confie-t-elle.

Le téléphone portable est le moyen de communication qui fait partie de la vie quotidienne de ces jeunes. Ces « amitiés transnationales » illustrent l'adaptabilité des relations humaines aux situations sociales des plus difficiles et traumatisantes. Ces moyens de communications ne favorisent pourtant pas une prise en compte de la dureté de la vie d'immigrants. Les jeunes sont souvent partagés entre l'envie de partir et la peur de laisser leur village et leur culture. La dernière phrase citée illustre un sentiment largement partagé par les adolescents de Jérusalem : Ils ne s'imaginent pas exercer un métier dans le secteur agricole, et ne voient en leur village aucune autres perspective de développement. Jérusalem n'est pas l'objet de leur rêve d'avenir.

Conclusion partielle:

Les bouleversements sociaux récents affectent les modes de vie et les coutumes. Le système de valeurs ancestral semble intégrer de nouvelles références. La solidarité qui aurait pu naître de tels troubles a au contraire laissé place à des comportements individualistes. Alors que le « local » perd de son sens et de sa valeur symbolique, le « global », ici incarné par New-York, gagne de plus en plus l'estime des habitants. Le village devient simple espace de vie, un support. Le concept de « territoire » semble de plus en plus difficilement applicable au cas de Jérusalem.

Partie 3. Difficultés relationnelles et enjeux émotionnels de la « distance ».

A. D'anciennes structures familiales malmenées, mais qui résistent.

Le discours équatorien dominant accuse la migration d'être la responsable de ce qu'il nomme : « *destructuración de la familia* », c'est-à-dire destruction du noyau familial. Or si l'équilibre d'une famille est inévitablement affecté par le départ d'un, ou de plusieurs, de ses membres, parler de « destruction » empêche toute réflexion constructive. De plus nous verrons qu'à Jérusalén les valeurs constitutives de cette structure sociale primaire ne sont toutes remises en cause, au contraire, les liens sociaux initiaux sont réadaptés au nouveau contexte, sans être abandonnés.

I. Malgré l'apparent renouveau du contexte migratoire la femme reste soumise aux normes sociales ancestrales.

1) Pression sociale et surveillance des jeunes femmes :

Bien que les moyens de contraception soient disponibles gratuitement au centre de santé du village, les femmes sont très peu nombreuses à y avoir recours. D'après les données du centre de santé du village, 5 femmes utilisent un moyen de contraception en 2010³⁸. Les grossesses précoces³⁹ sont nombreuses à Jérusalén. Afin de ne pas être mal vu par les familles et la société les jeunes se marient donc très tôt, et cachent discrètement le ventre arrondi sous la robe blanche. Si le mariage est un passage quasi obligé dans la communauté catholique cela ne signifie pas pour ces jeunes le début d'une longue vie commune. C'est bien un moyen de s'assurer que le couple est formé et reconnu par la société locale. L'homme peut partir en sachant que sa femme l'attendra.

« L'un part l'autre reste » la première partie du titre de l'œuvre de la sociologue Sylvie Koller résume la situation familiale de la majorité des jeunes couples de Jérusalén [KOLLER S, 2006]. C'est souvent très vite après le mariage, que l'époux part pour les États Unis en laissant sa femme au village. La migration est un projet de vie qui a souvent été pensé et discuté avant même la cérémonie.

³⁸ Liste des « patients chroniques » du centre de santé de Jérusalén, 2010, mise à jour chaque mois.

³⁹ Grossesses précoces : Mères entre 15 et 19 ans, d'après la définition des Nations Unies.

La majorité des couples récemment mariés ne disposent pas de leur propre logement. C'est le séjour à l'étranger du mari qui permettra plus tard d'accéder à cette commodité. Pendant l'absence de leurs maris les femmes vont généralement vivre dans la maison des beaux parents. Cette cohabitation entre générations bien que très fréquente à Jérusalem n'est pas pour autant facile. Les jeunes femmes évoquent souvent la gêne de ne pas être dans leur propre maison, de ne pas pouvoir participer pleinement aux prises de décisions relatives à la vie du foyer.

Les femmes, qui généralement ne travaillent pas, et élèvent leur premier enfant, sont isolées et enfermées dans une sphère familiale restreinte. Cette solitude est d'autant plus mal vécue qu'elle s'accompagne d'un contrôle de la part des beaux parents. En effet une fois leur mari parti, ce sont les parents de celui-ci, ou bien les propres parents de la jeune femme, qui sont chargés de veiller sur elle. Or la nuance entre « protéger », « surveiller » et « contrôler » semble parfois confuse.

« Cuando voy en la ciudad me preguntan donde estuvo, con quien, que he echo [...] y se que los van a contar todo a Marco mañana. [...] Cuando hablo con Marco por telefono es lo mismo, siempre me pregunta lo que he echo. Me gusta asi el sabe que no hago nada mal, pero lo feo es que a veces el duda, no me cree ». C'est-à-dire « Quand je vais en ville ils me demandent (les beaux parents) où je suis allée, avec qui, ce que j'ai fait [...] et je sais qu'ils vont tout raconter à Marco le lendemain [...] Quand je parle avec Marco au téléphone c'est la même chose, il me demande toujours ce que j'ai fait. Cela me plaît car au moins il sait que je ne fait rien de mal, mais ce qui est horrible c'est que parfois il doute de moi, il ne me croit pas. » Passage de l'entretiens d'Eliana, femme de 23 ans, mariée à Marco depuis 4 ans, et mère de Jocely, 5 ans. Marco est aux USA depuis 3 ans.

« Es verdad que falta la escuela pero prefiero llevarla asi mis suegros no me molestan. Saben que no voy estar con nadie... » Nous traduirons par : « C'est vrai que je lui fais manquer l'école mais je préfère l'emmener avec moi comme ça mes beaux-parents ne m'embêtent pas. Ils savent que je ne vais fréquenter personne ». Maria, est une femme de 25 ans, mère de Valeria (6 ans) rencontrée le 11 Mars à l'arrêt de bus en direction d'Azogues. Elle qui a pourtant de bonnes relations avec ses beaux parents ne se sent pas libre de toutes ses actions. Lorsqu'elle se rend en ville elle préfère emmener sa fille avec elle.

Ces deux témoignages illustrent la pression sociale et familiale qui s'exerce sur ces jeunes femmes. Les téléphones portables permettent aux habitants de Jérusalem de parler quotidiennement avec leurs proches vivants aux Etats Unis.

D'après une étude menée en 2009 par l'INEC 73,7% des foyers équatoriens posséderait un téléphone portable⁴⁰. Or ce soutien affectif s'avère également source de tensions, voire de conflits, au sein de la famille ou du couple.

Les propos d'Eliana mettent en valeur cette ambiguïté. D'une part elle est heureuse de pouvoir parler à son mari quotidiennement, lui raconter sa journée et garder le contact avec celui qu'elle aime mais ne voit plus, d'autre part les communications sont aussi des moments durant lesquels elle « rend des compte » à son mari. Elle doit justifier ses déplacements, et parfois démentir des accusations faites par ses beaux-parents.

Le départ de leurs maris semble paradoxalement enfermer ces femmes dans un espace social et géographique restreint. Leurs relations et leurs déplacements sont contrôlés, commentés, et parfois rapportés aux maris vivant aux USA. Leur statut social est encore marqué par des coutumes, malgré quelques évolutions, sexistes et misogynes.

2) Thème ouverture/fermeture au sein du couple.

D'après les données de l'INEC issu du VI Recensement⁴¹ il y avait parmi les migrants Équatoriens 56,62% d'hommes pour 43,38% de femmes en 2001, alors qu'ils sont 54,68% d'hommes et 45,32% de femmes en 2007⁴². Cette féminisation de la migration au niveau national ne concerne pas (encore) le village de Jerusalén.

Le migrant « type » du village est un homme, jeune, sans emploi fixe, partant pour les États Unis, et quasi exclusivement à New York, dans le quartier de Queens. Les femmes sont très peu à migrer, où bien le font des années après leur mari, après que celui-ci a obtenu des papiers. La répartition des rôles et statuts au sein du projet migratoire sont régis par une nette dissociation entre les genres. L'homme part gagner de l'argent à l'étranger, la femme reste pour élever le ou les enfants, et s'occuper des anciens au village.

Alors que les maris partent et accèdent à de nouvelles perspectives, les femmes se retrouvent seules et isolées au village. L'opposition ouverture/fermeture résume cette situation familiale.

⁴⁰ « El 73,7% de los hogares ecuatorianos posee telefonía móvil versus al 35,6% de la telefonía fija », résultat de la dernière étude menée par le service de Technologie de l'information et de la communication de l'INEC (Instituto Nacional de Estadística y Censos).

⁴¹ INEC, VI Censo de Poblacion y V de vivienda, 2001.

⁴² Base de données en population, site internet de l'INEC, accès libre, <http://www.inec.gov.ec>

L'homme **découvre** un autre pays, une autre culture, et de nouveaux modes de vie. La femme quant à elle **reste** au village, demeure seule et souvent d'autant moins libre. Le traditionnel schéma qui associe l'homme à l'extérieur et aux travaux de force, et la femme à la sphère intérieure du foyer et aux tâches ménagères fait encore partie de la réalité villageoise. Il n'est pas remis en cause par le phénomène migratoire, mais au contraire renforcé.

Beaucoup de femmes de migrants ne savent pas où se situe les Etats-Unis sur un planisphère, et ne se rendent pas compte à quel point les modes de vie et les coutumes y sont différents. L'accès à la connaissance par l'expérience et l'ouverture sur le monde extérieur est réservé aux hommes. Les jeunes femmes n'imaginent la réalité étasunienne qu'à travers la télévision.

Cette relative « ignorance » est renforcée par le silence de leurs maris qui censurent une grande partie de leurs récits. En effet les migrants ne racontent que très peu les moments difficiles à leurs épouses. Les Etats-Unis sont associés à la modernité et l'opulence de l'Occident. Les femmes rêvent en d'un monde qui n'existe pas, que ni la télévision ni leur mari ne conteste. Il semble que la connaissance du monde soit source de pouvoir, et outils de domination de l'homme sur la femme.

Petite histoire de pouvoir ou les sushis de Don Francisco :

Don Francisco ayant travaillé 7 ans dans un restaurant japonais à New York se vante à chaque repas de savoir faire les sushis, met d'après lui exquis et sain incomparable avec la nourriture servie quotidiennement par sa femme. Fier notre hôte nous a souvent raconté comment se prépare ce plat. Lorsque nous lui avons demandé pourquoi il n'avait jamais essayé d'en faire pour sa famille ici, ou de s'en procurer une illustration, il nous a répondu :

« Porque cuando sabran no van querer escuchar màs mi historia »

« Parce que lorsqu'ils sauront, ils ne voudront plus écouter mon histoire »

Le vieil homme souhaitait garder son secret et continuer à tenir en haleine toute sa famille grâce à la désormais fameuse histoire des sushis.

A l'image de cette anecdote, une parmi tant d'autres, les migrants de Jérusalem semblent tirer profit d'être les seuls à connaître les mystères de l'Amérique. Le pouvoir que leur confère la connaissance leur permet en effet de s'assurer un statut social lors de leur retour au village.

Nous avons précédemment évoqué (partie 2) les bouleversements des systèmes de valeurs et modes d'organisation socio-spatiales qui aujourd'hui font évoluer les coutumes villageoises. Cependant si la migration est un phénomène relativement brutal, la modification des mœurs nécessite d'avantage de temps.

La société équatorienne reste fondée sur un modèle sexiste de répartition des rôles au sein du couple. Bien que nous ayons identifié quelques évolutions dans l'organisation économique ou politique du village, l'émancipation des femmes ne semblent pas encore y être acquise ni clairement revendiquée.

II. Les multiples facettes du concept de « distance » au cœur de la relation filiale.

L'homme, le père, incarne traditionnellement dans la société équatorienne la force et l'autorité. Cette position de force n'est pas seulement un pouvoir, un moyen de pression et de domination, de l'homme sur la femme, c'est aussi une lourde responsabilité pour ce dernier. Les migrants semblent avoir bien du mal à conserver leur image d'homme viril et de père autoritaire. Les milliers de kilomètres qui les séparent de leurs familles sont un défi émotionnel et social de premier ordre.

1) La difficile gestion de la séparation entre pères et enfants.

La distance est avant tout « la longueur qui sépare une chose d'une autre »⁴³ mais cette notion s'applique à de multiples champs disciplinaires, et devient alors plus subtile. On parle en géographie de la santé de distance physique mais aussi sociale, culturelle ou économique [VIGNERON E, 2001]. Le concept de distance définit alors des conditions de l'action humaine. L'individu en société est à la fois conditionné par l'espace physique qui l'entoure mais aussi l'espace social et culturel dont il fait partie.

Entre un père qui vit à New York et son fils, ou sa fille, élevé à Jérusalem la distance est bien évidemment physique mais pas seulement. Les pères, partis très peu de temps après la naissance de leurs enfants, ne les connaissent généralement que par l'intermédiaire du téléphone portable et l'envoi de photos et films.

Les questionnaires que nous avons fait réaliser par les enfants des écoles primaires de Jérusalem nous apprennent que 82,7% d'entre eux communiquent avec leurs parents vivants à l'étranger, dont près de 80% grâce au téléphone (portable ou fixe)⁴⁴.

La nature de leurs liens affectifs est conditionnée par les moyens de communications modernes et soumis à des aléas économiques et temporels. Le décalage horaire n'est que d'une heure entre New-York et

⁴³ Première définition du Dictionnaire culturel en langue française, Le Robert, sous la direction d'Alain Rey, Paris, 2005, Tome 2, p. 113.

⁴⁴ Les résultats complets sont consultables en annexe numéro 3 et 4.

l'Équateur mais le rythme de vie du travailleur migrant illégal dans la mégapole américaine n'est pas toujours en accord avec celui des habitants de Jérusalem. Beaucoup d'homme y travaillent de nuit, dorment le jour, et disposent de très peu de jours de repos.⁴⁵ La contrainte économique est également à prendre en compte. Si des tarifs préférentiels existent entre les deux pays chez de nombreux opérateurs, c'est tout de même un poste de dépense très important pour les migrants.

Il est difficile de connaître réellement son enfant par le seul biais du téléphone. L'autorité du père est mise à mal et dépend de chantages affectifs des plus divers.

2) Naissance d'un nouveau rôle, le « père moderne » ?

Lors de nos entretiens familiaux nous avons constaté que l'image du père est en pleine mutation. Le vocabulaire pour le désigner n'est plus le même. Les jeunes pères, des hommes de 20 à 30 ans, revendiquent une nouvelle forme de relation avec leurs enfants. L'autorité ou la peur, qui ont été à la base de l'image paternelle de leur enfance, sont rejetées au profit de la confiance et d'une démonstration plus franche de l'amour filial.

« Irse para ser mejor padre » (« Partir pour être un meilleur père » Eduardo, 22 ans).

Au-delà du désir de faire vivre correctement sa famille, Eduardo évoque son rêve de devenir quelqu'un de plus respectable aux yeux des habitants du village, de ses amis mais surtout de son fils. Il dit vouloir être un exemple pour lui, réussir là bas puisqu'il ne peut le faire ici. Ce jeune homme, lui-même fils de migrants n'a jamais eu besoin de travailler pour vivre. Toute sa famille vivant à New York, il a été élevé par sa grand-mère, et a vécu des *remesas*. L'honneur plus que le besoin le pousse à chercher un emploi à la suite de son mariage il y a 3 ans, il en est de même pour son désir de migration. Il lui est difficile de définir ce qu'est un « père modèle », mais se dit persuadé que c'est en partant qu'il le deviendra.

En vue de la dépréciation du local et de la vie villageoise les pères se sentiraient presque « obligés » de partir pour rester digne et fier. Ces jeunes hommes n'ont pas d'emploi stable au village, et donc pas de statut social ni familial assuré. Ils voient en la migration un moyen de réaffirmer leur rôle, leur masculinité.

L'auteur nord-américain Jason Pribilsky a évoqué et analysé ce fait social particulier. Il retranscrit dans un de ses articles une conversation avec un père qui de retour en Équateur définit sa nouvelle vision de

⁴⁵ La vie des migrants dans leur pays d'exil ne fait pas partie de notre analyse mais une ample littérature existe sur ce sujet, notamment au sein de notre bibliographie des auteurs comme A.ARAGON, A.CARRASCO VINTIMILLA, A.MENACA, L.OSA CASAS, J.PRIBILSKY.

la relation père/enfants : «The fathers today are *más modernos y progresivos* [more modern and up-to-date]. They know what their kids want. They know better how to meet their needs »⁴⁶. L'expérience vécue aux Etats-Unis ferait de lui un père plus moderne et compréhensif.

D'après l'auteur ces pères équatoriens chercheraient à compenser leur absence par une nouvelle forme de relation, basée sur le dialogue, non sur la menace et la peur. Il analyse dans son œuvre intitulée *La Chulla Vida* ce qu'il appelle le modèle du « nouveau père »⁴⁷. L'auteur considère que ces hommes, confrontés aux difficultés relationnelles imposées par la distance, mettent en place de nouveaux codes et modes de communication. Tout en reconnaissant la multiplicité des situations, et des individualités, il tente d'identifier une tendance propre à cette nouvelle vague migratoire.

Les premiers migrants ne restaient que quelques années aux USA, ils effectuaient plusieurs allers et retours leur permettant de voir leurs enfants. Les nouvelles générations envisageant un exil bien plus long, voire définitif, seraient alors plus enclins à innover et rechercher des alternatives durables à leur absence.

Or nos observations de terrain à Jérusalem semblent quelque peu remettre en cause cette théorie, l'absence du père reste très mal vécue et majoritairement compensée par des biens matériels visant à faire oublier souffrances et rancœur.

3) Quand le père absent devient Père Noël : l'ambiguïté du rôle de l'argent dans les relations filiales.

Le questionnaire réalisé dans les écoles de Jérusalem disposait de questions relatives à l'envoi de cadeaux par les parents vivant à l'étranger. Nous avons pu constater que 79,9% des enfants déclaraient recevoir des cadeaux.⁴⁸ Mise à part les 14% qui ne sont pas concernés par la migration, pratiquement tous régulièrement des cadeaux des Etats Unis. Il s'agit principalement de jouets (poupées, peluches, jeux vidéos,..), et de vêtements, mais aussi d'argent liquide ou de photographies.

Les enfants de Jérusalem sont habillés à la mode américaine : caquettes et jeans proviennent directement des boutiques de New York, le drapeau nord américain est brodé sur leurs pull-overs et les sacs à dos

⁴⁶ Jason PRIBILSKY, 2001, « NERVIOS AND 'MODERN CHILDHOOD' Migration and shifting contexts of child life in the Ecuadorian Andes », p. 256.

⁴⁷ Jason PRIBILSKY, 2007, *La Chulla vida gender, Migration and the family in Andean Ecuador and New York City*, pp 268 - 272.

⁴⁸ Le tableau de fréquence de ces résultats est consultable en annexe n° 5.

Spiderman et Dora font aujourd'hui partie de ustensiles basiques de tout écolier. Ils sont toujours fiers de montrer leur dernier « I-Pod » ou « Game Boy » envoyé des Etats Unis.

Illustration 3 : Des cadeaux mais pas de père.



Cette photo à été prise dans une salle de classe de l'école primaire de Jérusalem Centro.

Un des enfants tient entre ses mains un jeu électronique (cercle rouge). Le jeune garçon nous confiera avoir le mois dernier reçu ce jeu en cadeau d'anniversaire par son père, vivant depuis 10 ans à New York.

Son camarade porte quant à lui un couvre chef (cercle vert) envoyé par son frère dès son arrivée aux USA il y a 1 an.

La valorisation des biens matériels est de plus en plus prégnante dans la vie quotidienne de ces enfants. L'acte migratoire est, depuis leur plus jeune âge, présenté comme le moyen de rapporter de l'argent à la famille et d'acheter de nouveaux biens de consommation courante. En Equateur est apparu récemment un nouveau mot pour désigner ces enfants : « *aniñados* ». Ce terme issu du mot « niño » (enfant), désigne à la fois l'enfant gâté et surprotégé, et celui pour qui l'amour de parents vivant à l'étranger, ne s'exprime plus que par des cadeaux.

A l'occasion de la fête de la famille une fresque à été réalisé avec les enfants de l'école du centre sur le thème : Famille et Migration. Chaque élève a réalisé un dessin, et écrit une phrase que cette thématique lui évoquait. Cinq ont été sélectionnés pour être reproduit sur le mur de la cours de l'école.

Illustration 4 : « Famille et Migration » vu par un petit garçon de 9 ans.



«Grâce à mon travail nous aurons plus d'argent ».

Voici la traduction de la phrase qui d'après ce jeune garçon illustre le phénomène migratoire. Il expliqua lors de la réalisation de la fresque que c'est ce que lui a dit son père en partant pour les USA, il y a cinq ans.

Ce jeune garçon justifie le départ de son père par un besoin financier. L'argent est le motif de son absence, ce qui explique qu'il lui envoie des cadeaux mais qu'il ne rentre pas au village. Son rôle est clairement défini dans l'esprit de l'enfant, qui tente de moins souffrir. Son père est parti pour leur bien, il est alors plus difficile de lui en vouloir.

Si les jeunes pères tentent aujourd'hui d'asseoir leurs relations filiales sur de nouvelles valeurs, il semble tout de même que la compensation matérielle du manque affectif en soit l'outil principal. Les 5000 kilomètres, et 10 ans d'absence, les séparent malgré tout de leurs enfants.

III. Les familles restent à la base des réseaux de solidarité nécessaire à la réussite de l'acte migratoire.

Alors que sous l'effet de la migration les structures familiales se disloquent et perdent de leur rôle de soutien affectif et moral, elles restent paradoxalement l'élément permettant l'exil. A Jérusalem c'est la famille qui, à la fois souffre, profite et permet la migration de ses membres. Le projet migratoire est une décision prise au sein de la famille élargie. C'est une stratégie familiale car celui qui part devra assurer la survie, ou l'ascension sociale et économique, de l'ensemble du foyer. De nombreux travaux de sociologues, spécialistes de ce phénomène, ont souligné l'importance de la mise en commun d'une telle prise de risque⁴⁹.

⁴⁹ Dans notre bibliographie : [HILLY, BERTHONIERE, MIHAYLOVA 2004] et [OSO CASAS 2007].

Les réseaux sociaux sont les facteurs de réussite primordiaux d'une migration économique. A Jérusalem les réseaux sont avant tout familiaux et non villageois. La migration vers les Etats-Unis est totalement illégale donc risquée. Les candidats au départ utilisent des réseaux de passeurs, appelés *coyotes*⁵⁰ en Equateur. Or la mise en relation avec ces hommes, l'accueil une fois sur place, la recherche d'un emploi et d'un logement, passe par l'intermédiaire de membres de la famille ayant déjà réussi le voyage.

La concurrence qui existe entre les familles de Jérusalem ne permet pas de relation de confiance, seule la famille est consultée lors de telle prises de décision. Alors que certains jeunes partent aujourd'hui avec des amis du village, afin de ne pas faire le voyage tout seul, ils possèdent systématiquement chacun leur contacts sur place et se séparent une fois arrivés à destination.

La distance qui sépare les différents membres d'une famille semble avant tout synonyme de souffrance et de solitude pour les individus. Pourtant la solidarité nécessaire à la réussite du voyage vers les Etats-Unis est familiale, et non villageoise. Le phénomène migratoire ne résorbe pas les conflits et fractures au sein du village, bien au contraire.

⁵⁰ *Coyote*, au pluriel *coyotes* : littéralement « coyote » en espagnol, mot utilisé dans toute l'Amérique latine pour désigner les passeurs.

B. Un corps social de plus en plus fragmenté, ou comment la communauté devient simple groupe.

L'unité villageoise semble remise en cause par des tensions et fractures intracommunautaires. Nous chercherons alors à répondre aux questions suivantes : assiste-t-on à la création d'un nouveau territoire vécu ? Ou bien, au contraire, au délitement des liens unissant les villageois à leur terre, leur territoire ?

IV. Relations intergénérationnelles.

1) Les tensions intracommunautaires dans la vie politique et les discours populaires.

A Jérusalén l'organisation politique et la vie publique sont régies par des tensions intergénérationnelles. Les anciens reprochent aux jeunes de ne pas s'intéresser aux affaires du village, de ne pas s'impliquer dans la vie politique, alors que les jeunes se plaignent d'une gestion trop « à l'ancienne » sans grands soucis des désirs et besoins des nouvelles générations.

Le plan stratégique de développement local de la *parroquia* de Jérusalén, édité en 2006 dresse le constat suivant : « *De esta forma en la comunidad, la mayoría de la población son personas de edad avanzada, participan en las reuniones y los jóvenes no tienen el interés de involucrar en asuntos organizativos y de progreso en bien de la parroquia.* » (C'est ainsi que dans la communauté, la majorité des personnes sont âgées, et participent aux réunions politiques, alors que les jeunes ne manifestent aucun intérêt à s'impliquer dans la gestion et le développement de la commune).

L'opposition jeunes/anciens est dès lors ouvertement affichée au sein même des documents officiels de la commune. La *parroquia* de Jérusalén dépend du canton de Biblian mais possède son propre représentant politique et une certaine liberté de gestion. L'équivalent de notre conseil municipal est appelé la *Junta Parroquial*. La *Junta* est actuellement dirigée par Madame Julieta, cette femme d'une quarantaine d'années est la plus jeune de l'équipe politique. Seul le secrétaire, Santiago, a moins de 30 ans, mais il ne vit pas à Jérusalén. Les jeunes ne font partie d'aucun conseil communal, alors que les anciens dirigent la vie politique et économique locale. Il s'agit de groupes qui ne font plus rien ensemble, se méconnaissent. Peu à peu s'installe la méfiance, voire la peur.

Les anciens, et les femmes plus particulièrement, ont peur des jeunes, des « *Pandillas* ». Tous à Jérusalén parlent de ces fameux groupes de jeunes sans jamais en avoir une définition identique.

Les « *Pandillas* » sont d'après les plus radicaux des bandes de jeunes délinquants. Elles seraient essentiellement composées de garçons entre 12 et 25 ans, bien que certaines filles en face également partie. Ces bandes seraient organisées autour de quelques « personnalités » fortes. Les leaders, les jeunes *deportados*⁵¹, ne travaillant pas, passeraient leurs journées à boire, fumer, et faire des tours en voiture. Ils n'auraient pas besoin de travailler car recevraient tout ce dont ils ont besoin des Etats-Unis. On nous a souvent rapporté les évènements tragiques du mois de janvier 2010. Deux bandes se sont affrontées lors d'une fête. Des armes à feu étaient présentes dans les deux camps. Deux jeunes de Jerusalén Centro ont été touchés aux jambes, et un autre de la communauté de Cachi à la colonne vertébrale.

Certains habitants plus modérés définissent ces groupes comme des jeunes qui, livrés à eux même et sans travail, s'ennuient au village. Ils seraient très peu nombreux à réellement commettre des actes de délinquance. Ces personnes regrettent l'incompréhension entre les différentes classes d'âges, et le manque d'entraide intracommunautaire.

Enfin la vision des jeunes de Jerusalén à propos de tels groupes est différente. Ils reconnaissent généralement qu'il y a des groupes de jeunes qui sortent en voiture le soir, boivent de la bière et jouent au volley et au foot. Jamais pourtant ils n'évoquent une organisation criminelle.

2) L'espace des « jeunes » et l'espace des « vieux » à Jerusalén Centro.

Nous utiliserons les termes de « jeunes » et de « vieux » pour différencier les deux catégories. Ce sont les mots utilisés par les habitants pour les définir, nous ne ferons que les traduire et les reprendre⁵². Notons que « jeunes » renvoie à des individus de 14 à 20 ans, alors que les « vieux » à des personnes de 50 ans et plus. Enfin précisons que cette analyse se concentre sur la situation du quartier de Jerusalén Centro.

Les rivalités et conflits d'intérêt, entre classes d'âge, marquent le territoire du quartier du Centro. Le fait d'avoir 20 ou 50 ans conditionne les individus dans leurs pratiques et représentation de l'espace.

La peur, qui s'installe peu à peu entre les groupes d'âge, mène à des stratégies d'évitement et à une répartition des lieux publics, et de leurs temps d'occupation. C'est-à-dire que les rues, la place, le parvis de l'église ou le terrain de foot, ne sont pas occupés par les mêmes groupes aux mêmes moments.

⁵¹ Les *deportados*, littéralement « les déportés », sont des jeunes qui ont été rapatriés en Equateur depuis les Etats-Unis après avoir commis des actes de délinquance. Afin de leur éviter la prison ou bien la récidive, ce sont parfois les parents qui les renvoient au village.

⁵² Respectivement : « *los jovenes* » et « *los viejos* ».

Les jeunes se réunissent plutôt les soirs et week-ends au terrain de volley et de foot. Ils font du sport, discutent et consomment de l'alcool entre amis. Ils boivent principalement de la bière et du *Zhumir*⁵³. Un autre groupe va à la salle de billard du village, c'est une petite pièce située au dessus d'une boutique, ouverte seulement les week-ends. Enfin le parvis de l'église est occupé par les groupes des plus jeunes d'entre eux. Les préadolescents s'y retrouvent dans l'après midi.

Ce ne sont quasiment que des garçons. Les jeunes filles restent chez elles, ou se retrouvent dans une de leur maison pour répéter des chorégraphies de danse, discuter ou écouter de la musique. Quelques jeunes filles sont parfois parmi les plus jeunes, devant l'église, mais cela reste exceptionnel. Se superpose, à la répartition des lieux selon les âges, une répartition selon les genres.

La fréquentation des commerces est également soumise à cette logique socio-spatiale. La boutique de Monica, en dessous du billard, ainsi que celle située en face de l'église sont des points de ventes fréquentés par des jeunes. Ils y achètent de l'alcool, mais aussi des cigarettes à l'unité, des bonbons, Chewing-gums, chips et paquets de gâteaux. Ils ne vont par contre jamais à la boutique de Maria pourtant également située dans la rue principale.

Il y a une répartition de l'espace public entre les différents groupes de jeunes, mais une plus grande coupure existe entre l'espace des « jeunes » et l'espaces des « vieux ». En effet si tous les jeunes se retrouvent parfois dans une fête d'anniversaire, ou bien pour un tournoi de football, il n'en est pas de même avec les plus anciens.

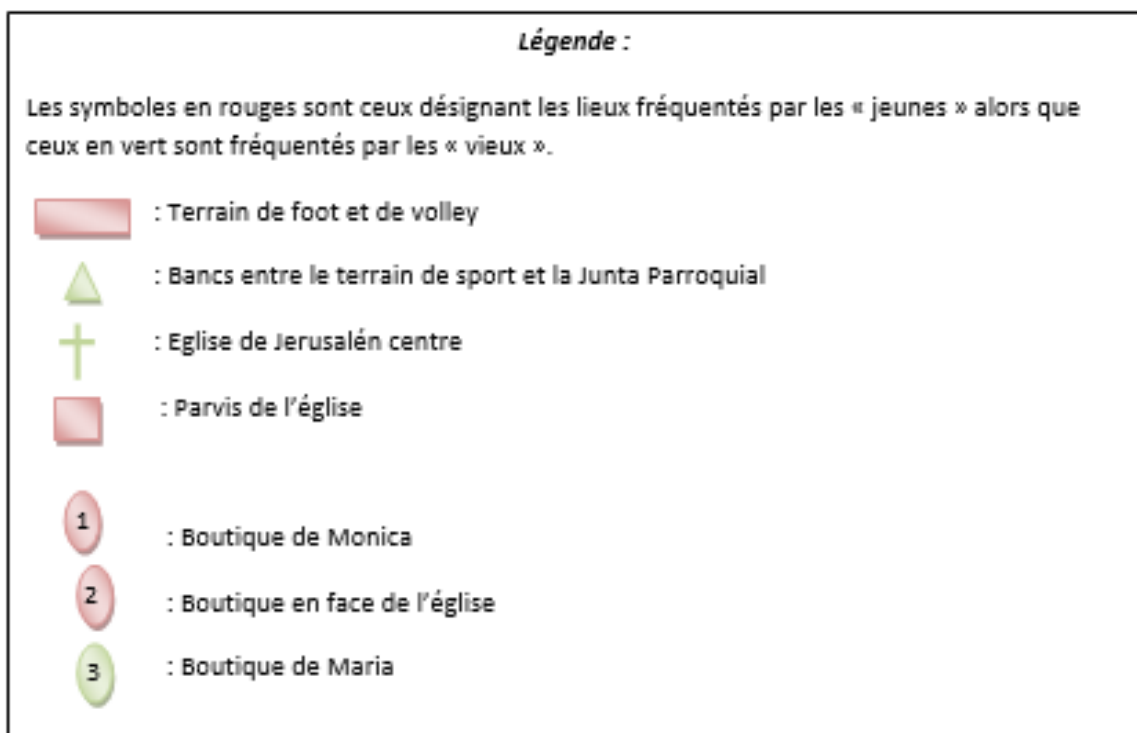
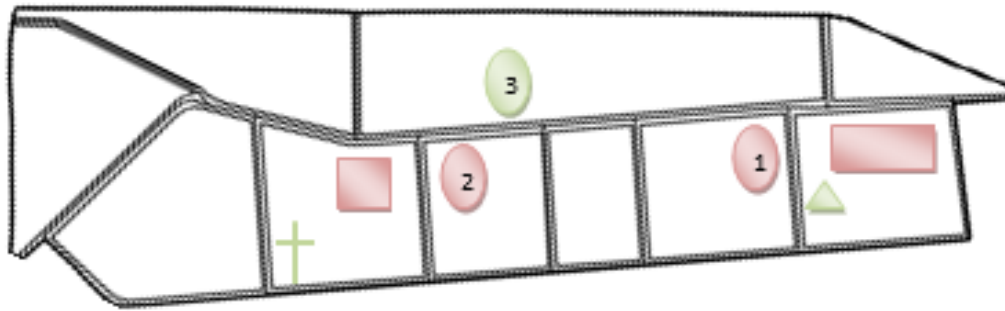
Les anciens sortent entre amis durant l'après-midi. Les « jeunes » ne sont pas les seuls à consommer de l'alcool en grande quantité. Les hommes sont, eux aussi, souvent saoul les samedis et dimanches soirs. A Jérusalén les femmes ne boivent pas, ou bien jamais en public. C'est au contraire elles, qui les soirs de fêtes vont chercher leurs maris, trop saouls pour rentrer seuls à leur domicile.

A Jérusalén les anciens se retrouvent dans la rue principale, s'assoient sur les bancs du petit parc en face de la *Junta Parroquial*. En occupant cet espace ils semblent rappeler que se sont eux qui détiennent le pouvoir politique. Ils vont acheter du *Zhumir*, et non pas de la bière, à l'épicerie de Maria. Ils restent généralement à boire devant sa boutique, ou font des aller/retour dans la grande rue.

Un plan du quartier centre de Jérusalén qui met en valeur cette répartition de l'espace selon les groupes générationnels est présenté à la page suivante (schéma 2).

⁵³ Alcool de canne à 55° massivement consommé dans la *Sierra*.

Schéma 2 : Un espace segmenté.



A Jerusalén la répartition de l'espace est donc régit par des règles sociales implicites liées à l'âge et au genre des individus. L'espace est un enjeu social, car, lieu de représentation des tensions sociales de la communauté.

Le phénomène migratoire est révélateur de dissociations fortes entre hommes et femmes, mais les fractures générationnelles semblent également se renforcer et se cristalliser autour de nouveaux enjeux socio-spatiaux. En effet les différents groupes d'âges présents au sein de la communauté villageoise se disputent la gestion du pouvoir politique et de l'espace public. Nous verrons que l'incompréhension semble parfois mener à des conflits d'intérêt remettant en cause l'unité d'un village de plus en plus abstraite et théorique.

V. Rapports entre les hameaux : Vers la disparition de l'unité villageoise ?

Les conflits identifiés au sein de la communauté de Jerusalén Centro sont également présents à plus petite échelle. C'est au niveau du village tout entier que des antagonismes affectent la vie politique locale. Plusieurs représentants de hameaux réclament la scission et le démantèlement de l'unité administrative jugée historiquement infondée et inefficace. Ces revendications naissent principalement de différents concernant les politiques d'aménagement du territoire. Un des actuels enjeux est l'accès aux services de santé⁵⁴, ainsi que l'attribution des tronçons dits « prioritaires » dans le vaste projet de réfection des voies de communication.

1) La naissance de Jerusalén, entre références biblique et décisions politiques.

Jerusalén est un village créé par la volonté politique de l'Etat, désirant mieux gérer et administrer les zones rurales de son territoire. Les limites administratives de ces espaces ont été redéfinies alors que de nouvelles prérogatives politiques leurs ont été attribuées.

La connotation religieuse de la dénomination *parroquia* est explicite. D'après la définition de la 9ème édition du Dictionnaire de l'Académie Française⁵⁵, paroisse est un nom féminin « datant du XII^e siècle. Emprunté du latin chrétien « *parochia* », désignant tout territoire ecclésiastique, en particulier un diocèse. Circonscription territoriale ecclésiastique où s'exerce le ministère d'un curé ». Bien que l'Eglise et l'Etat soient en Equateur officiellement séparés, le lien entre ces deux institutions de pouvoir reste présent dans le champ sémantique et toponymique, mais aussi, dans l'organisation sociale locale.

La *parroquia* de Jerusalén telle quelle est aujourd'hui délimitée, et administrée, date de mars 1990. Plusieurs entités rurales ont été rassemblées pour n'en former qu'une seule. Son centre actuel était auparavant nommé *Patacorral*⁵⁶, le plus souvent précédé du qualificatif *loma*, colline. Or ce n'est plus aujourd'hui l'activité agricole qui donne son nom à l'espace mais la pratique spirituelle de ses habitants. Le nom de Jerusalén a été choisi en référence au saint local, le *Señor de Jerusalén*, vénéré chaque année par les habitants de cette zone rurale. Choisir un tel nom devait permettre de rassembler les habitants de différentes zones, supposant que le catholicisme et l'adoration de ce saint les uniraient.

⁵⁴ Nous développeront cette thématique lors de notre étude précise de l'organisation du système de soins du village (Partie 4, page 98).

⁵⁵ Issue du CNRTL, Centre national des Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/>

⁵⁶ Le terme *Patacorral* provient du toponyme Quechua « *pata* » qui signifie pied, et de l'espagnol « *corral* » désignant à la fois la cour de ferme, et l'exploitation en elle-même.

Illustration 5 : Unis pour les trois jours du *Señor de Jerusalén*.



Procession du premier jour de la fête en l'honneur du saint local, le *Señor de Jerusalén*, le 9 avril 2010. Les habitants de Jerusalén vont chercher l'Hôtel déposé la veille dans l'église de la *comunidad* de Cebadaloma. Ils le rapportent à celle de Jerusalén Centro, où il sera exposé durant les trois jours de festivité, puis gardé jusqu'à l'année suivante.

Des hommes de Cebadaloma ont précédé le cortège à cheval, alors que les femmes de Jerusalén Centro le suivent en dansant le long des 15 kilomètres.

L'adoration du Saint local uni pendant trois jours les différentes *comunidades*. Leur foi et leur dévouement à l'Eglise semble faire oublier aux habitants les différends politiques.

Or la *parroquia* de Jerusalén est un espace très diversifié où le centre politique n'est ni le centre historique, ni le centre démographique. En 2001 la *parroquia* comprenait un total de 1717 habitants, alors que seul 244 d'entre eux logent dans la *comunidad* du Centro, c'est-à-dire 14,2%⁵⁷.

La *Junta parroquial*, et sa présidence, sont élues au suffrage universel direct depuis 1990. Les enjeux électoraux sont importants dans un village où, ces postes apportent à ses détenteurs un prestige social, et une rente économique non négligeable. C'est ainsi que le déséquilibre entre le nombre d'habitants du centre et des autres hameaux est un moyen de pression des représentants des différentes *comunidades*. Ils menacent de s'unir contre la *comunidad Centro* pour réclamer leurs indépendances.

⁵⁷ Données de l'INEC issu du recensement national de 2001.

Au-delà des logiques politiques et gestionnaires c'est dans la pratique de l'espace des habitants, que les fractures apparaissent. L'espace politique ne semble pas en si parfaite adéquation avec le territoire, ou plutôt les territoires, des résidents.

2) Des pratiques qui déjouent les cartes.

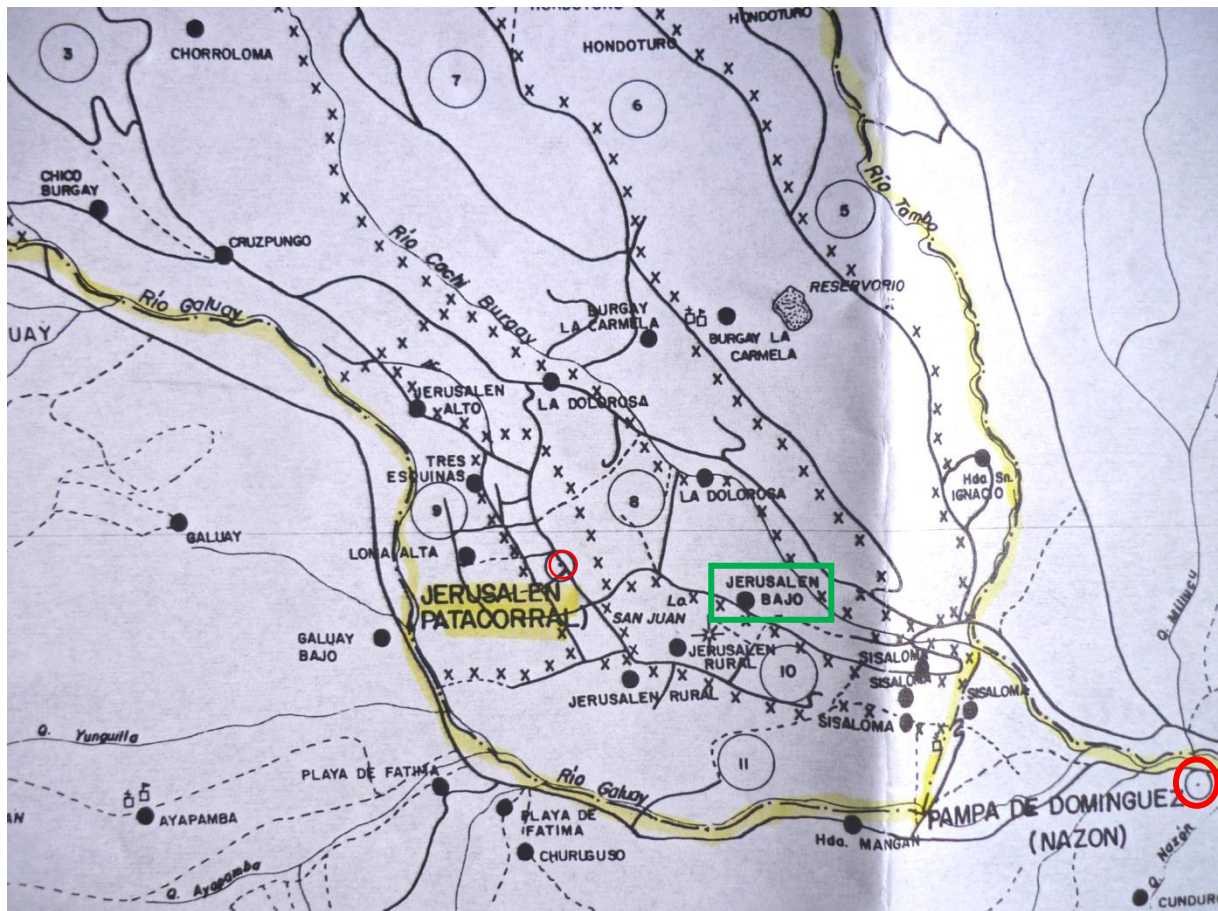
C'est sans doute un peu aveuglé par les cartes, que nous avons initialement décidé de réaliser notre recherche sur le territoire entier de la commune de Jerusalén. Une pratique quotidienne de l'espace, et l'analyse des enjeux socio-spatiaux locaux, ont très vite déconstruit notre a priori concernant l'unité de la *parroquia*. Le géographe qui s'inspire initialement des délimitations et des contextes politiques dont il est témoin doit aussi savoir les critiquer et décrypter. Notre intérêt se concentra ensuite sur ce qui, selon l'expression d'Armand Frémont, constitue « l'espace vécu » [FREMONT A., 1999], le territoire du peuple et non des cartes.

Les usages de l'espace par les habitants semblent peu à peu confirmer les incohérences des délimitations officielles. Les résidents du quartier de Jerusalén Bajo se rendent beaucoup plus souvent à Nazon qu'au centre de leur *parroquia*. Ils s'y rendent pour faire des achats ou aller à l'église. Or l'assistance à la messe est un fort marqueur d'appartenance au territoire dans la société andine équatorienne catholique.

Les résidents de ce quartier de Jerusalén ne tiennent donc pas du tout compte des limites administratives dans leur pratique de l'espace. La distance et le dénivelé entre le centre de la *parroquia* et leurs habitations sont, à leurs yeux, plus importants que leur appartenance territoriale supposée par les cartes politiques.

Comme son nom l'indique, Jerusalén Bajo, («bas» en espagnol) est situé à flanc de montagne. Pour les habitants de ce quartier il est alors plus facile de descendre à Nazon que de monter à pied au centre de la *parroquia*. Nazon disposant d'une coopérative de taxi, il leur est aisé de retourner à leur domicile. La carte suivante permet une visualisation de cet exemple.

Illustration 6 : La distance plutôt que le politique comme facteur de choix dans les déplacements.



Cette illustration est la photographie de la seule carte de Jerusalén obtenue auprès de l'INEC, Cuenca. L'échelle n'apparaissant pas sur cette illustration spécifions qu'il y a 1,5 kilomètres entre Jerusalén Bajo et Nazon par le chemin, mais seulement 500 mètres entre Jerusalén Bajo et Jerusalén Centro.

Légende explicative de la carte :

- : Quartier de Jerusalén Bajo.
- : Centre politique de la parroquia, dit Jerusalén Centro.
- : Nazon, centre de la parroquia voisine.

C'est bien les représentations de l'espace qui ici guident les choix des habitants. L'impression de proximité prime sur la rationalité. En effet les habitants interrogés considèrent tous que Nazon est plus près que Jerusalén Centro, mathématiquement c'est le contraire.

3) Les particularismes culturels et religieux divisent l'espace communal.

Cachi : Quand la foi fait rupture.

Alors que la fête du Señor de Jerusalén semblait être le parfait moyen de rassembler toutes les *comunidades*, de créer un acte fondateur et de l'entretenir par les festivités annuelles, le particularisme religieux de Cachi en contredit la logique.

Cachi est une *comunidad* où les habitants sont très majoritairement évangélistes, et non pas catholiques. Ils ne participent donc pas aux festivités du *Señor de Jerusalén*. Ils ont leurs propres fêtes et rassemblements. Leur spécificité religieuse influence l'ensemble de leurs rapports avec les autres habitants de la *parroquia*. Les habitants de Cachi sont souvent décrits comme des subversifs. Leur pratique religieuse libérée de l'autorité ecclésiastique est interprétée comme une forme de rébellion par les catholiques de la *parroquia*. On les accuse souvent de ne pas respecter l'autorité politique locale au nom de l'effronterie qu'ils auraient acquise dans leur culte. Ces a priori sont relayés par l'Eglise catholique qui chaque dimanche leur rappelle le bien fondé de la parole du prêtre. Les évangélistes constituent une communauté solidaire et unie. Leurs organisations sont nombreuses et diverses. Cachi possède un temple où les habitants se rassemblent pour prier, mais aussi pour assister à des cours d'alphabétisation, d'éducation au respect de l'environnement, de couture, de tissage, et de dessin. Un groupe de jeunes se réunit chaque semaine pour parler entre eux de leurs difficultés quotidiennes. Cette solidarité est sans doute regrettée, et enviée, par le reste des habitants de la *parroquia*.

Les représentants politiques de Cachi sont les plus virulents partisans d'une dislocation de la *parroquia*. Ils n'hésitent pas dans leurs discours à revendiquer leur appartenance religieuse spécifique, qui d'après eux, est un témoin de leur droit d'indépendance.

Paradoxalement la religion qui désolidarise la société au niveau local crée du lien au niveau transnational. Alors que les habitants de Cachi ne participent pas aux festivités du *Señor de Jerusalén*, beaucoup de migrants vivant aux USA reviennent au village pour cet évènement. Nombreuses sont les familles qui photographient et filment les processions, messes et bals afin de les envoyer à ceux, qui faute d'avoir obtenus la régularisation, ne peuvent y assister.

Au cours des semaines précédant les festivités l'ambiance de Jerusalén se transforme complètement. Tout le village prépare la venue des membres de la famille résidant aux Etats-Unis. Les *cuyes* engraisés toute l'année, vont être grillés et dégustés, alors que les maisons vides sont nettoyées et meublées en vue d'y accueillir les visiteurs.

Illustration 7 : L' «ici-l'ailleurs » au cœur même des manifestations religieuses.



Ce cliché a été réalisé le 9 avril 2010 lors du passage de la procession venue de La Carmela. Le nombre de cameras et d'appareils photos numériques étonne et interpelle. Alors que le village n'a ni internet ni le tout-à-l'égout, cette soudaine manifestation de modernité rappelle à l'observateur que Jérusalem est au cœur du « système monde », que les moyens de communication sont de plus en plus accessibles et diversifiés.

La fête du Señor de Jerusalén est aussi bien attendue par les habitants du village que les migrants en exil. Les films et photos leurs seront envoyés afin de témoigner de la réussite des événements.

La fête du *Señor de Jerusalén* est donc à la fois révélateur des fractures territoriales locales, et créatrices de liens transnationaux. Les migrants désirent recevoir les films et photos témoignent de leur intérêt pour la vie communautaire. Ils sont alors les spectateurs de l'un des derniers moments de solidarité villageoise, déjà partiellement tronquée par l'absence des habitants de Cachi.

Cette fête est un lien fort entre les migrants et leur culture d'origine. Ils visionnent les cassettes et photos envoyées par leurs familles, mais organisent également leur propre fête, à New York. En effet chaque année, une à deux semaines après Jérusalem, la communauté équatorienne de Queens célèbre à son tour le saint local. Le *Señor de Jerusalén* devenant ainsi un culte international et fédérateur des habitants du village.

Chica Despenza : Un passé précolonial encore très présent.

Alors que la religion semble être à la base des différents entre Cachi et le reste de la *parroquia*, c'est la spécificité culturelle qui, à Chica Despenza, est mise en avant par les représentants politiques. Chica Despenza est la communauté la plus reculée du territoire, et conserve encore un très fort attachement aux

héritages de la culture andine précoloniale. L'usage de la langue quechua y est majoritaire. L'espagnol n'est parlé qu'en présence d'individus extérieurs à la communauté, ou lors de réunions formelles.

Au nom de ce particularisme linguistique, et en l'honneur de la conservation du patrimoine culturel local, les habitants ont réussi à imposer l'enseignement du quechua dans leur école. Le professeur, constatant à chaque rentrée que la moitié de ses élèves ne parlaient que le quechua, a aidé la population à mener à bien cette lutte politique et administrative. Il s'agissait de réclamer une reconnaissance officielle d'un enseignement de fait déjà bilingue.

Illustration 8 : « Jose Benigno Balo », la seule école bilingue de la *parroquia*.



Le bilinguisme de l'école est clairement affiché sur le fronton du bâtiment. Les habitants, fiers de cette particularité culturelle, ont dû mener un long combat politique et institutionnel pour en obtenir la reconnaissance.

La seconde photographie illustre l'appartenance ethnique spécifique des habitants de Chica Dispensa. La population y est beaucoup moins métissée que dans le reste de la *parroquia*. Son isolement géographique, et longtemps politique, explique probablement les particularités culturelles, linguistiques et « raciales » de cette *comunidad*.

L'article 2 de la Constitution de 2008 proclame que «le castillan est la langue officielle de l'Équateur», que «le castillan, le quechua et le shuar sont des langues officielles dans les relations interculturelles» et que «les autres langues ancestrales sont d'usage officiel pour les peuples indigènes dans les zones où ils habitent ». Il existe donc une hiérarchie dans le statut d'officialité de ces langues. Cette disposition constitutionnelle ne signifie pas que les «langues indigènes» sont co-officielles avec l'espagnol au Parlement, dans l'Administration publique, les écoles ou les médias. L'espagnol accapare presque toutes

les fonctions publiques, sauf pour quelques exceptions à la radio et dans les écoles primaires où est dispensé, comme à Chica Dispensa, un enseignement bilingue espagnol/quechua.

Bien que dans le cas de Chica Despenza il n'y ait pas de lutte politique sécessionniste, les représentants de cette *comunidad*, insistent, lors des réunions à la *Junta*, qu'il est pour eux essentiel de conserver leur langue et leurs traditions. Les habitants de Chica Despenza semblent encore vivre dans une plus grande autarcie. On ne les rencontre jamais à Jerusalén Centro ni dans aucune fête de village.

Conclusion partielle :

Si Jerusalén est officiellement une *parroquia* possédant un pouvoir politique central, et une gestion concertée des ses aménagements, son unité sociale parait de plus en plus fragilisée. Un simple espace villageois ne va-t-il pas remplacer le territoire communautaire ? Le phénomène migratoire semble révélateur de fractures et conflits très anciens. La communauté, soumise à des pressions extérieures, et des conflits internes, se disloque peu à peu, laissant place à un paysage rural habité de groupes familiaux désintéressés du développement local et communautaire. Cette vision quelque peu alarmiste rappelle cependant que le principe de communauté ne va pas de soi, que tout village ne fait pas nécessairement corps. Sa capacité de résilience est remise en cause par un phénomène migratoire accélérateur, et non pas déclencheur, d'un processus de « déterritorialisation ».

Jerusalén traverse aujourd'hui une période cruciale de son histoire. Le village saura-t-il résister à la dévalorisation de son identité, et des attributs qui en font un village avant tout andin et agricole ?

Partie 4. La santé : révélatrice des tensions et fractures dans le village de Jérusalén.

A Jérusalén, la présence de différentes structures de soins devrait permettre une gestion des risques et des besoins de santé de la population, pourtant la qualité de l'offre de soins ne résulte pas d'un simple calcul du type « X individus donc Y médecins ». A un état de santé correspond un environnement naturel, social et sanitaire particulier.

Rappelons que l'objectif initial de cette étude, en respect des attentes de nos collaborateurs, consistait, entre autres, à répondre à la question suivante : la migration est-elle en Equateur facteur de mauvaise santé et de mal être social ? Or suite à notre travail d'investigation et d'analyse il nous semble qu'au même titre que le lien santé/territoire, le lien santé/migration n'est ni unique ni direct. Nous nous efforcerons alors de démontrer la complexité de tels processus par une analyse des systèmes de soins et de santé, des habitants de Jérusalén.

A. Conflits d'acteurs et adaptations innovantes d'une offre de soins multiforme.

Les conflits entre les acteurs, ainsi que la multiplicité des possibilités de recours, ne semblent pas concourir au bon fonctionnement du système de soins de Jérusalén. L'accessibilité des structures de soins est un des objets d'étude essentiels d'une démarche de géographie de la santé. Concept riche car hautement polysémique, l'accessibilité peut être physique, économique, sociale ou culturelle.

De la composition et l'organisation de l'offre de soins dans le village dépend l'état de santé de ses habitants. Nous verrons que le degré d'adaptabilité au territoire et à la population, ainsi que les conditions d'accès et de disponibilité modulent l'efficacité des structures. Enfin la présence d'une médecine dite « traditionnelle » est un élément primordial dans la compréhension de l'état de santé de la population villageoise. Les termes couramment utilisés peuvent être trompeurs puisque nous verrons que l'offre de soins « traditionnelle » est ici tout à fait adaptée à la « modernité » d'une société en pleine mutation.

I. L'offre de soins « conventionnelle »: Entre incompréhension et rivalité.

En géographie de la santé le triptyque besoin/offre/demande est essentiel, en comprendre les interactions nous permettra d'identifier plus précisément les mécanismes socio-spatiaux qui, à Jérusalén, concourent à la création d'un état de santé spécifique.

Bien que Jérusalén soit un village de petite taille, et relativement isolé, plusieurs structures de soins y sont implantées. Nous savons pourtant que « l'offre ne fait ni la santé, ni la demande ». Nous tenterons dès lors de rendre compte des rapports entre la population et l'offre de soins disponible.

1) Présentation générale de l'offre de soins « moderne » à Jérusalén :

Deux centres santé pour un seul village :

Le centre de santé, appelé *Sub-centro de salud*, est géré par le Ministère de Santé Publique. Trois professionnels y travaillent du lundi au vendredi de 8h00 à 16h00. Un médecin généraliste, un dentiste, et un infirmier. Les consultations et les médicaments délivrés sont totalement gratuits. Ce centre de santé se compose d'une salle d'attente avec le guichet de l'accueil où travaille l'infirmier, de deux cabinets, d'une pharmacie, d'une salle de pesée et de vaccination, de toilettes et d'une cuisine. La salle d'attente, ouverte sur la rue, est un lieu convivial. Les patients s'y installent sur les banquettes le long du mur, et s'informent mutuellement des derniers événements locaux.

La deuxième structure de soins de Jérusalén se situe à 250 mètre du premier, il s'agit du *Seguro Campesino* (littéralement Sécurité Paysanne). C'est un centre de santé administré par une caisse de sécurité sociale, mi publique mi privée. Le *Seguro Campesino* fait partie d'un organisme national appelé l'IESS (*Instituto Ecuatoriano de Seguridad Social*, Institut Equatorien de Sécurité Sociale) qui regroupe plusieurs caisses de cotisation. En plus de celle des « paysans » existent celles des professeurs, médecins, ou employés du secteur public. L'IESS est à la fois financée par les cotisations et l'aide que l'Etat verse chaque année. Est considéré comme « paysan », donc ayant droit à l'affiliation, toute personne vivant en zone rurale⁵⁸ et travaillant la terre. Chaque famille doit payer 1,35\$ par an pour bénéficier de cette structure de soins, ainsi que de son système de retraite. Y travaillent également un médecin, une infirmière et un dentiste. Les horaires d'ouvertures sont plus restreints qu'au *Sub-centro de salud*. Le bâtiment a été rénové récemment, la salle d'attente est claire et propre, équipée d'un poste de télévision et décorée par un petit hôtel dédié à la Vierge Marie.

⁵⁸ La définition de « zone rurale » retenue dans ce travail est précisée dans le glossaire, page 118.

Ce sont les deux seules structures de soins à Jerusalén puisqu'il n'y a aucun cabinet privé de médecin généraliste, ni de spécialiste, dans la commune.

Les deux structures tiennent des registres, nous en présentons ci-dessous les données pour les années 2006 à 2009. Rappelons que d'après le recensement de l'INEC réalisé en novembre 2001 Jerusalén est une commune de 1717 habitants.⁵⁹

Tableau 3 : Nombre total de patients reçus chaque année dans les deux centres de santé de Jerusalén.

centre de santé	2006	2007	2008	2009
"Sub-centro de salud" Ministère de la Santé Publique	1853	1874	1896	1920
"Seguro Campesino" caisse de l'IESS	854	735	666	768

Sources : registres d'attention médicale des deux centres.

Ce tableau présente le nombre cumulé de patients reçus chaque année, par chacun des centres de santé, sachant qu'une même personne peut être comptée plusieurs fois. Il s'agit en effet du nombre de consultations réalisées. On mesure l'activité du centre, et non pas le niveau d'utilisation des structures par habitant. Enfin précisons qu'à Jerusalén 146 chefs de famille sont affiliés au Seguro Campesino, ce qui correspond à environ 584 personnes (146 x 4) ayant droit à cette attention médicale⁶⁰.

Nous remarquons que le *Sub-centro* donne beaucoup plus de consultations que le *Seguro Campesino*, et que se ne sont pas les mêmes personnes qui se rendent à l'un ou l'autre des deux centres de santé. Enfin Jerusalén étant officiellement considéré comme une « zone rurale », tous les habitants pourraient prétendre à l'affiliation au *Seguro Campesino*, et profiter d'une allocation de retraite, service inexistant un niveau national en Equateur. Or en 2010 ils ne sont que 146 inscrits. Tout en sachant qu'il s'agit d'un facteur pris en compte par les patients nous n'avons pas la capacité d'évaluer objectivement la qualité des soins réalisés dans ces centres de santé. Nous analyserons plutôt la perception qu'ont les individus du niveau d'attention.

⁵⁹ INEC (Institut National de Statistique), VI *Censo de Poblacion y V de vivienda* (VI Recensement de population et d'habitat), 2001.

⁶⁰ Nous avons sous les conseils du docteur Diego S. considéré qu'un chef de famille faisant bénéficier du service médical du Seguro à en moyenne 3 personnes, d'où le calcul 146 x 4 = 584.

Des relations conflictuelles entre les deux structures :

A la fin des années 1990 l'Etat investissait environ 12% du PIB dans la santé, puis le pays touché par une grave crise économique a considérablement réduit son budget santé. Il y a 3 ans, l'Etat n'investissait plus que 2% de son PIB dans le secteur sanitaire. Des grèves, et des soulèvements populaires de grande ampleur ont forcé le gouvernement à réinvestir dans le champ de la santé. Aujourd'hui 4% du PIB y sont consacrés.

La santé est un élément stratégique de communication du gouvernement équatorien. L'objectif affiché par le nouveau président est de permettre à tous d'accéder à un service de santé gratuit. Or la répartition de telles sommes d'argent est souvent source de nombreux conflits d'intérêt. L'Etat qui verse des subventions à l'IESS est accusé de favoriser une structure pourtant indépendante. Alors que d'autre part les professionnels de l'IESS réclament plus de reconnaissance et d'avantage de moyens.

Ces mêmes arguments sont utilisés par les deux médecins de Jerusalén pour justifier leur mésentente. Bien qu'ils ne soient situés qu'à 250 mètres de distance, les deux centres de santé ne coopèrent absolument pas. Les médecins ne se parlent jamais, n'échangent aucunes informations. Les conflits à l'échelle nationale semblent avoir des conséquences à l'échelle locale. Les rivalités entre structures, entre médecins auraient-elles des répercussions sur l'utilisation du système de soins au niveau local ?

Critères de choix et méconnaissance du système de soins :

Les habitants accusent parfois l'autre centre de soins de ne pas « bien soigner », mais ces affirmations ne sont généralement fondées que sur des rumeurs et non de l'expérience vécue. Beaucoup de patients rencontrés dans la salle d'attente du *Sub-centro* s'y disent mieux soigné, tout en précisant que le *Seguro* est plus loin de chez eux. Les deux centres de santé ne sont pourtant qu'à 250 mètres l'un de l'autre. Il faut, à partir du centre, passer une petite colline pour y accéder, mais la frontière est sûrement plus psychologique que géographique.

Le centre du *Seguro* fait officiellement partie du quartier San Juan et non pas celui du Centro. Il semblerait que les habitants de Jerusalén se soient profondément appropriés cette limite administrative. En effet alors que la limite entre le quartier Centro et Tres Esquinas n'est jamais évoquée, celle entre Centro et San Juan l'est souvent. Une très ancienne rivalité existerait entre ces deux quartiers. Plus personne ne se souvient des raisons mais les a priori mutuels persistent. Le sentiment d'appartenance à un quartier est donc un facteur déterminant les parcours thérapeutiques des patients. La segmentation de l'espace nuit au libre recours des patients.

Un autre élément semble expliquer la sous utilisation du *Seguro* par les habitants de Jerusalén : l'obligation d'affiliation. Les habitants de Jerusalén sont souvent réticents à l'idée d'engager des

requêtes administratives. Pour les personnes âgées, c'est la peur de devoir écrire ou signer qui souvent les restreint dans leurs démarches. En effet si la quasi-totalité des habitants de Jerusalén parlent l'espagnol couramment, l'écrit est loin d'être pour tous très évident. Beaucoup ne se sentent pas à l'aise, et ont honte de ne pas savoir écrire. La méconnaissance des critères même d'affiliation peuvent aussi expliquer la sous-utilisations du *Seguro Campesino*.

Ces deux structures de soins sont donc inégalement fréquentées par la population. Cette analyse s'est concentrée sur les patients qui effectivement se rendent chez le médecin et qui pour la grande majorité habite le Centro de Jerusalén. Des barrières psychologiques semblent guider leurs choix, mais ces critères sont-ils valables pour tous les habitants de Jerusalén ? Quel type de recours les villageois vivant dans les *comunidades* plus isolées utilisent-ils ?

II. L'accessibilité aux structures de soins : jeux de(s) distance(s).

Le centre administratif et politique de la *parroquia* n'est pas un centre du point de vue géométrique, géographique ou encore démographique ; pourtant les deux dispensaires s'y concentrent. Le positionnement de ces structures de santé semble correspondre à une logique administrative et non pas sanitaire. De plus comme nous le rappel le géographe Emmanuel Vigneron la distance en matière de santé n'est pas seulement physique elle est aussi économique, psychologique, sociale ou culturelle [VIGNERON E, 2001].

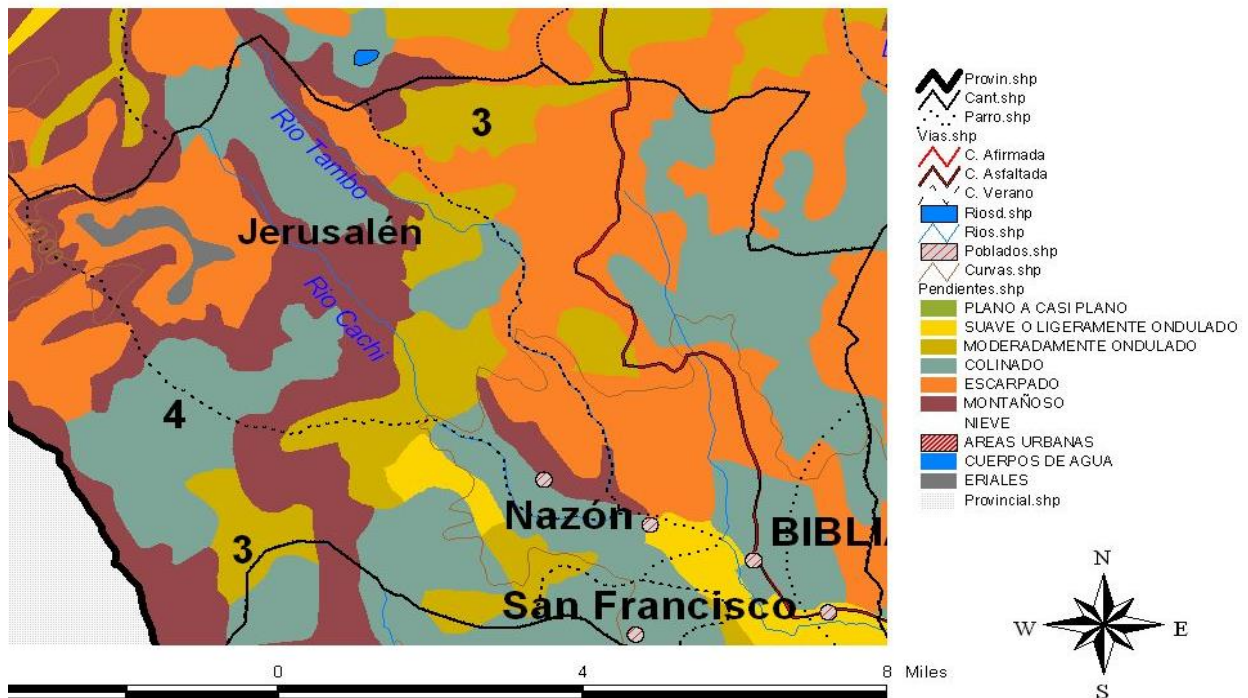
1) Distance physique :

Alors que les politiques de santé publique ont pour objectif de s'adresser à l'ensemble du peuple nous pouvons nous interroger sur leurs mises en application sur le terrain. Comment une personne malade vivant dans le hameau de Chica Dispenza, situé à plus de quatre heures de marche du centre de santé, fait-elle pour consulter un médecin en cas d'urgence ? En a-t-elle réellement la possibilité ?

Les structures de santé de Jerusalén sont toutes deux situées dans le centre administratif de la commune. Or la *parroquia* de Jerusalén est composé de 6 hameaux répartis sur environ 63,9 km². Cela correspond à une densité de 3,7 habitants au kilomètre carré. En guise de comparaison la Lozère, département le moins densément peuplé de France, possède en moyenne 15 habitants au kilomètre carré. Un document permettant de rendre compte de l'inégale répartition des structures de soins sur le territoire communal est consultable en annexe numéro 6.

Il y a 12 kilomètres entre le Nord et le Sud du territoire or les distances calculées « à vol d’oiseaux » ne sont pas suffisantes. Une analyse plus fine du terrain est nécessaire. Jerusalén est un village situé au cœur de la chaîne des Andes, les déplacements sont difficiles car le dénivelé est important.

Carte 4: Carte des pentes de la parroquia Jerusalén.



Traduction des figurés apparents sur le territoire du village :

- : «escarpado» : escarpé
- : «colinado» : paysage de colline
- : «moderadamente ondulado » : modérément ondulé
- : « montanoso » : montagneux

1 Mile = 1,609 kilomètres

Sources : *Plan stratégique de développement de la commune de Jerusalén pour 2012*⁶¹, réalisé par les services de l’IGM (*Instituto Geografico Militar, Institut Géographique Militaire*).

⁶¹ Mapa Geomorfológico, del IGM. 2006, in “Plano estrategico de desarrollo local de Jerusalen”, Jerusalen, Ecuador. L’IGN est l’équivalent équatorien de notre IGN quant à lui toujours rattaché à l’armée.

Les quatre couleurs apparaissant dans l'espace de Jérusalem sur la carte 4 sont l'ocre (modérément ondulé) et le gris-bleu (présence de collines) mais surtout l'orange (escarpement) et le bordeaux (montagneux). Le territoire de Jérusalem est donc très escarpé.

Si de plus en plus de familles disposent d'une camionnette, ce n'est pas encore le cas de la majorité des villageois. Il n'y a aucun transport en commun interne au village. Les déplacements entre hameaux se font à pied, à cheval, ou en voiture particulière. Il existe une coopérative de taxi dans le village de Nazon qui permet de revenir du marché ou de la ville, mais aucun taxi ne stationne à Jérusalem même. Enfin bien que le « stop » soit courant, il faut souvent beaucoup de temps aux habitants pour relier différents points de la *parroquia*.

Ce sont les vieilles personnes, ou les mères accompagnées de jeunes enfants, qui souffrent le plus de l'isolement, devant parfois marcher des heures durant pour se rendre chez le médecin. C'est ainsi que la majorité des patients du *Sub-centro de salud* habitent les quartiers du centre de Jérusalem. Très peu proviennent des autres hameaux. La distance habitat/centre de santé joue sur le recours au soin. L'automédication est plus souvent pratiquée dans les hameaux les plus reculés. D'autre part si aucune structure de soins « officielle » n'est implanté en dehors du centre nous savons très bien que la médecine « traditionnelle » y est quant à elle fortement pratiquée.

A Jérusalem l'accessibilité au service de santé est au centre de conflits politiques bien plus vastes et anciens. Les différents hameaux revendiquant leur indépendance utilisent la santé comme argument. Les représentants de chaque *comunidad* estiment injuste que les centres de santé soit tous deux situés dans le centre, et qu'aucune mesure ne vise à étendre leur champ d'intervention dans le reste de la *parroquia*. Le personnel du *Sub-centro* ne se rend qu'une fois par an dans les écoles primaires pour effectuer le contrôle médical scolaire. Les adultes sont quant à eux totalement exclus de toute médecine de proximité.

En réponse aux revendications des différents chefs de hameaux, la présidente de la *Junta* a décidé, au mois de mai 2010, d'instaurer un service de médecine itinérante au sein de la *parroquia*. L'équipe du *Sub-centro* devra passer une fois par mois dans les différentes *comunidades*.

Nous avons pu participer au premier départ de l'équipe pour le hameau de La Carmela, fin mai. Ce fut une journée test.

Installée dans le salon communautaire l'équipe de soin a reçu des patients toute la journée. L'affluence confirma le besoin en soin de proximité de la population. Beaucoup n'avaient pas consulté de médecin depuis des années, alors que d'autres étaient auscultés pour la première fois de leur vie.

Les mères de jeunes enfants de ce hameau descendent en ville en cas d'urgence, et doivent alors payer un médecin privé. Elles ne consultent jamais pour elles car « trop loin » et « trop cher » déclarent-elles. L'absence de centre de santé de proximité a jusqu'alors privé de soins une large partie de la population. Les adultes consultent une médecine « traditionnelle » sur place jusqu'à ce que leur état de santé trop dégradé les oblige à se rendre à l'hôpital public.

Ce parcours thérapeutique est confirmé par les médecins de l'hôpital l'Azogues. En effet beaucoup de patients provenant de zones rurales consultent à des stades de maladies très avancés. Ils reprochent ensuite aux médecins de ne pas les soigner rapidement, et de les faire se déplacer plusieurs fois. Ces patients ruraux mécontents considèrent dès lors que l'attention y est mauvaise, et aux prochaines douleurs, repoussent d'autant plus le moment de se rendre à l'hôpital. Un cercle vicieux semble s'installer, aggravant les situations sanitaires des espaces ruraux.

2) La distance économique, un faux problème ?

La notion de distance en géographie de la santé fait également référence à la distance dite économique. C'est-à-dire que les patients seraient plus ou moins « loin » de pouvoir consulter un médecin selon leur niveau de ressource.

Rappelons que les consultations et les médicaments prescrits au *Sub Centro* et au *Seguro Campesino* sont gratuits. De plus si le médecin du *Sub Centro* estime que la pathologie ne pourra pas être prise en charge sur place, le patient est orienté vers l'hôpital de secteur, situé à Azogues où les soins sont également gratuits. Cependant se rendre en ville est source de beaucoup de dépenses, que tous les habitants de Jerusalén ne peuvent pas se permettre. Le patient se rendant à Azogues devra payer les tickets de bus aller/retour, et bien souvent, le repas du midi. Si des efforts ont été faits depuis quelques années, les temps d'attente sont encore très longs. Le patient doit venir prendre rendez vous, puis revenir à l'hôpital quelques jours plus tard pour être reçu par le médecin.

Bien que le service de santé soit officiellement gratuit en Equateur la « distance économique » n'est donc pas inexistante. Les frais annexes aux seuls soins sont nombreux pour un habitant de zone rurale qui doit souvent se rendre en ville pour se faire soigner. Le *Sub-centro* de Jerusalén n'est équipé d'aucun matériel très sophistiqué, seul des soins de santé simples et basiques peuvent y être effectués.

3) Distance culturelle ou sociale:

Le rapport au soin et à la médecine n'est pas identique dans toutes les cultures ni à toutes les échelles d'une même société. Notre approche de la santé à Jérusalén est à la fois spécifique à l'Equateur, à une région andine du Sud du pays marquée par le phénomène migratoire, enfin à une zone rurale relativement reculée de la province de Canar. Les connaissances mobilisées dans un raisonnement scientifique doivent être « communicables, reproductibles, vérifiables et généralisables »⁶². Le particularisme d'un contexte, n'interdit pas la généralisation, ni la reproductibilité, de la démarche et des méthodes.

Il n'y a pas, à Jérusalén, de réticence à aller chez le médecin, que celui-ci soit de sexe féminin ou masculin. Le statut de docteur, d'homme de science, citadin et cultivé, semble dépasser tout clivage sexué. Cependant cela n'est vrai que parce que la pratique de la médecine y est respectueuse des tabous envers l'image du corps et de la nudité. Les patients du *Sub-centro* ne se dévêtissent pas pour être pesé (ni les adultes ni les enfants). L'infirmier leur fait seulement enlever chapeau et paire de bottes, puis selon l'habillement ôte 2 ou 3 livres au poids indiqué par l'appareil. Bien que le froid justifie à leurs yeux une telle habitude, les a priori culturels, voire religieux, ont sûrement un rôle dans cette censure. Le corps n'est que très peu montré dans la société andine, malgré des après-midi parfois chauds et ensoleillés, les habitants de Jérusalén ne sont jamais jambes ou bras nus.

Jérusalén ne disposant pas de cabinet gynécologique, le médecin du *Sub-centro* suit personnellement l'ensemble des grossesses. Seuls les accouchements ont lieu à l'hôpital, ou bien, pour de nombreuses femmes, à leur domicile. Les femmes préfèrent encore majoritairement mettre au monde leurs enfants chez elles, ou chez les accoucheuses du village. Le sexe du médecin est peut être pris en compte lorsqu'il s'agit d'un acte aussi intime. La jeune femme qui choisit de ne pas accoucher à l'hôpital revient systématiquement au domicile de ses parents. Elle y accouche, et y séjourne ensuite quelques jours, voire quelques semaines. Le jour de la délivrance en plus de l'accoucheuse sont présentes la mère, les tantes, sœurs et voisines, mais aucun homme n'est alors admis dans la maison. Le passage du statut de femme à celui de mère se fait donc au domicile parental. Malgré l'insistance du médecin, les femmes du village sont encore très réticentes à l'idée d'aller accoucher à l'hôpital, le symbolisme du lieu de délivrance étant encore très présent dans la culture locale.

⁶² Hervé GUMUCHIAN, Claude MAROIS, 2000, *Initiation à la recherche en géographie, Aménagement, développement territorial, environnement*. pp 63-64.

Afin de comprendre les conditions, et mécanismes de la création de l'état de santé de la population, nous ne pouvons pas, à Jérusalén, nous limiter à l'analyse du système de soins « moderne ». La médecine dite « traditionnelle » fait aussi partie des parcours thérapeutiques des habitants du village, de façon alternative ou complémentaire.

III. La médecine « traditionnelle » : Quand le savoir ancestral s'allie à la médecine « moderne » pour le bien être des patients.

La « médecine traditionnelle » consiste en l'utilisation de plantes par les guérisseuses du village, le savoir faire issu d'un héritage populaire et familial ; alors que la « médecine moderne » correspond au travail des médecins sortant d'une formation académique reconnue au niveau national. Cela ne correspond à aucun jugement de valeur, ni a priori de qualité ou d'efficacité. Il s'agit de faciliter la lecture, et d'insister sur la distinction entre les deux pratiques. Séparations qui nous le verrons, peut malgré tout être discutée. A Jérusalén il s'agit bien plus d'une complémentarité que d'une opposition nette.

La connaissance des plantes médicinales est un savoir qui se transmet de mères en filles à Jérusalén. Aujourd'hui deux femmes pratiquent la médecine « traditionnelle » dans le centre du village. Nous n'avons pas réussi à obtenir d'informations précises concernant les autres *comunidades*. Nos observations et analyses résultent des rencontres de deux d'entre elles, résidant dans le quartier du Centro.

1) Deux guérisseuses parfaitement intégrées au réseau social local.

Il n'a pas été difficile d'identifier, et de rencontrer, ces deux guérisseuses. Tous les habitants les connaissent et nous ont indiqué leur adresse sans aucune retenue. Aucun caractère secret, magique ou religieux n'y est associé à Jérusalén. Cette médecine semble plus largement reconnue, pratiquée et utilisée par les femmes que par les hommes. Il n'y a aucun homme qui la pratique, et très peu qui y ont recourt. Cela pourrait s'expliquer par le fait que ces femmes sont avant tout les accoucheuses du village. Elles sont répertoriées auprès du centre de santé régional en tant que « *Comadrona voluntaria rural* », littéralement « sage femme volontaire rurale ». Cette appellation leur confère un statut particulier au sein de la sphère médicale locale, puisque le terme « volontaire » sous-entend un service presque humanitaire, sans obligation de rémunération fixe. Elles ne sont rattachées à aucune structure, pratiquent les prix qu'elles souhaitent et ne sont soumises à aucun contrôle. Elles ne pratiquent pas de prix fixe,

voire n'exigent aucune contribution financière aux personnes qui n'en n'ont pas les moyens. Certaines de leurs patientes les remercient en leur offrant un poulet, un *cuy* ou une bouteille de cola.

Ces femmes officiellement accoucheuses pratiquent également une réelle médecine curative. Leurs patients les consultent pour toutes sortes de pathologies : maux de tête, infections urinaires, douleurs musculaires, coliques, infections intestinales,... Les guérisseuses utilisent les plantes médicinales principalement sous forme d'infusions et de cataplasmes. Elles cultivent des plantes dans leurs jardins, mais vont aussi en ramasser dans la montagne ou bien en acheter dans les marchés locaux. Elles remettent à leurs patients des bouteilles de 3 à 5 litres de leurs remèdes, en y associant le plus souvent un régime alimentaire spécifique.

2) Une « médecine traditionnelle » en dialogue avec le système de soins officiel.

Malgré son caractère ancestral, la pratique de cette médecine n'est pas totalement coupée du système de soins « moderne ». En effet les deux *comadrona* de Jerusalén Centro achètent des médicaments dans des pharmacies, pour les revendre à leurs patients, en les ajoutant aux remèdes à base de plantes.

La pharmacie S, à la fois présente à Biblian et à Azogues, leur délivre les médicaments qu'elles souhaitent sans demander les ordonnances. En Equateur, comme en France, certains médicaments sont en vente libre, mais la plupart nécessite une ordonnance du médecin. Or il semble qu'il soit possible de contourner cette réglementation. Si les deux guérisseuses ont ouvertement parlé de cette possibilité, il n'en fut pas de même pour les pharmacies.

Nous nous sommes rendus dans deux locaux de la pharmacie S afin d'obtenir des informations sur ces pratiques, leurs fréquences et leurs conditions. L'employée de la pharmacie d'Azogues n'a pas voulu en parler, prétextant n'avoir jamais entendu parler de femmes pratiquant la médecine « traditionnelle » venant acheter des médicaments dans son local. Le statut d'employé joua sûrement un rôle dans l'attitude de cette femme, cependant aucun patron ou pharmacien n'était présent sur les lieux au moment de notre passage. Notre visite à la pharmacie de Biblian nous a permis de recueillir quelques informations. Une employée nous a confirmé la venue de femmes guérisseuses de tous les villages alentours à qui en effet ils délivrent des médicaments sans ordonnance.

« *Pero jamàs damos las pastillas las màs fuertes, solo las para el dolor de cabeza o las cosas asi...* »
C'est-à-dire « Mais jamais nous ne donnons les médicaments les plus fort, juste ceux pour le mal de tête » nous a-t-elle dit.

Cette information est fautive puisque ces spécialités sont partout en vente libre. Les *comadrona* viennent justement dans cette pharmacie pour se procurer ce qui requière habituellement des ordonnances. Alors qu'il existe des accords entre guérisseuses et pharmaciens ces derniers le nient complètement. Il s'agit en effet d'une pratique illégale dont ils ne souhaitent pas se vanter.

Enfin une des deux guérisseuses rencontrées déclare ne pas pouvoir soigner toutes les pathologies. Elle envoie alors ces patients chez un médecin de ville avec qui elle est en contact. En retour celui-ci oriente ces patients vers elle lorsque la maladie peut le justifier. Les guérisseuses reçoivent alors chez elles des femmes de différentes origines géographiques ou sociales.

Elle nous confie en souriant « *a veces vienen esas señoras con tacones de aguja aca en mi casa, es gracioso* » (« parfois des femmes en talons aiguilles viennent ici dans ma maison, c'est amusant »).

Certains médecins travaillent donc en complémentarité avec ces femmes, leurs reconnaissant un champ de compétence. Il existe une complémentarité intéressante entre la médecine « traditionnelle » et la médecine « moderne » à Jérusalem. Nous pourrions parler de syncrétisme, non pas culturel mais médical, puisqu'en plus de cette utilisation de médicaments issue de la médecine moderne, les guérisseuses ont de réels échanges avec certains médecins de la région. Les guérisseuses de Jérusalem se rendent chaque mois au centre de santé de Biblian pour des réunions avec des confrères et médecins. On leur apprend de nouvelles pratiques, les informe sur des pathologies et des symptômes récemment découverts.

S'il existe un dialogue entre pratique « traditionnelle » et « moderne » de la médecine cela n'est pas le cas à toutes les échelles. Les guérisseuses de Jérusalem se rendent à des réunions avec des professionnels de santé des villes des alentours mais elles n'ont aucun contact avec les médecins intervenant dans le village. Bien que cela soit puisse être lié à la personnalité du médecin, d'autres facteurs doivent rentrer en jeu. La proximité n'est pas toujours un avantage dans le domaine de la santé et de l'organisation du système de soins. Etre trop proche suppose parfois compétition et méfiance plus que complémentarité. Le médecin du *Sub-centro* n'ignore pas la présence de ces femmes mais n'envisage pas de travailler avec elles, et ne possède que très peu d'information à leur sujet.

3) Des pratiques qui traversent le monde.

Cette complémentarité, ce « syncrétisme médical » semble s'exporter au delà des frontières. Nous avons pu constater qu'à Jérusalem les jeunes hommes ne sont pas les seuls à migrer vers les Etats-Unis, la médecine également.

Une des guérisseuses du village (Monica) était à New York lors de notre passage chez elle. Elle a tout appris à sa fille (Claudia), et ne pratique plus que par intermittence dans son village natal.

Deux faits sont particulièrement intéressants : Claudia utilise des moyens de communications modernes pour continuer à apprendre la médecine de sa mère, alors que Monica une fois à New York continue à y pratiquer sa médecine.

Claudia a beaucoup appris auprès de sa mère mais ne se sent pas encore capable de répondre à toutes les attentes de ses patients. Les deux femmes sont en contact constant grâce au téléphone portable qui fait alors partie intégrante de leur pratique de la médecine.

Inversement les moyens de communications modernes permettent à Monica de poursuivre son activité à New York. Sa fille lui envoie régulièrement des colis de fleurs et autres plantes médicinales achetées aux marchés de Bilingual ou Azogues, toutes celles qu'elle ne peut trouver à Queens. Monica passe environ 7 mois de l'année dans ce quartier. Une très forte communauté d'Équatorien vit dans ce secteur de New York⁶³. Monica semble avoir une bonne réputation dans toute la région de Bilingual, réputation qui se transmet aux migrants vivants aux États-Unis. Elle possède là-bas une vaste clientèle prête à payer cher pour consulter la guérisseuse que connaissent leurs parents en Équateur.

La pratique de cette médecine à New York, par une guérisseuse de Jérusalem, prouve bien que la culture s'exporte également vers le Nord. Les jeans et les casquettes américaines trônent aujourd'hui fièrement sur toutes les têtes des écoliers du village, mais leurs grands frères, à New York, boivent des tisanes à base de plantes des montagnes andines. La médecine paraît ignorer les frontières étatiques. Cependant il n'a pas encore été constaté que les populations américaines d'autres origines avaient recours à ce type de soins. N'étant pas allé à Queens, nous n'émettons aucune conclusion en rapport avec la vie des migrants une fois là-bas. Tout phénomène migratoire comprend à la fois le lieu de départ et le lieu d'arrivée. Ces deux espaces sont en constante interaction. Les échanges économiques et culturels sont les plus renseignés, mais d'autres champs d'étude, tel que la santé, gagneraient sûrement à être explorés.

⁶³ Selon l'institut démographique de la ville de New York plus de 46% des résidents de Queens sont nés à l'étranger, dont une large majorité de population dite "hispanique". L'immigration étant principalement illégale il est encore difficile d'obtenir des données statistiques plus précises concernant la communauté équatorienne installée dans ce quartier newyorkais.

B. Jérusalén : un grand corps malade ?

C'est en regard du phénomène migratoire, et des discours politiques et populaires qui lui attribuent l'unique responsabilité des maux de la société équatorienne, que nous analyserons l'état de santé des villageois. En tant que géographe nous cherchons à mettre en perspective état de santé et territoire de vie. Etablir une liste de toutes les pathologies affectant la population, serait une tâche à la fois laborieuse et hors de notre propos, nous nous concentrerons sur quelques exemples révélateurs des liens entre santé/territoire et migration/santé.

IV. L'état de santé d'une population en pleine mutation.

1) L'expression du mal-être des adultes, le genre serait-il déterminant ?

Un état de santé comprend à la fois les douleurs physiques et le mal être psychique d'une personne. Ce dernier est plus difficilement identifiable, car souvent peu exprimé, en tant que tel, par les individus. Chaque personne possède un rapport au corps qui lui est propre, il en est de même pour le rapport au mal-être et à la médecine. Enfin si l'état de santé est une donnée personnelle, individuelle, elle est aussi culturelle. C'est-à-dire que l'état de santé n'est pas perçu de manière identique dans toutes les cultures et sociétés du monde.

Au cours de nos observations au centre de santé nous avons constaté que les patients étaient majoritairement des femmes. Il y a statistiquement plus de femmes que d'hommes à Jérusalén, cependant cela ne semble pas être le seul facteur explicatif. La différence est bien trop importante. Soit les hommes possèdent d'autres parcours thérapeutiques n'incluant pas le centre de santé du village, soit ils consultent moins souvent que les femmes, quelque soit le type et le lieu de recours au soin.

Il n'existe, en Equateur, aucun moyen de comptabiliser le recours au soin chez les praticiens libéraux, et le registre informatisé de l'hôpital régional n'est pas en libre accès. Cependant les médecins de centres urbains de santé, et de l'hôpital d'Azogues, ne constatent aucune différence de ce type.

Le déséquilibre homme/femme ne se vérifie alors qu'à l'échelle locale. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette situation. Chaque mois les femmes sont « obligées » d'accompagner leurs enfants, ou petits-enfants, pour le « *control* » : acte de surveillance poids/taille des enfants jusqu'à 12 ans. De plus la majorité des femmes ne travaillant pas en dehors du village elles auraient un peu plus de temps pour se rendre chez le médecin, qui ne consulte pas au-delà de 16h00.

Aucune statistique ne permet de confirmer, ou d'infirmer, l'existence d'un déséquilibre dans le recours aux soins selon les genres⁶⁴. Nous nous intéresserons alors à la perception du mal et de la maladie, qui selon les sexes, est apparue très différente au cours de nos entretiens et observations quotidiennes.

Les femmes ont un rapport spécifique à la santé et à la médecine. Les vieilles femmes en particulier, se plaignent de douleurs musculaires à longueur de journée. Nous pouvons supposer que ces douleurs physiques sont à la fois liées à leur âge, et à un mal-être psychique qu'elles ne peuvent exprimer. Ces femmes sont inquiètes à propos du devenir de leurs fils ou frères vivant aux Etats-Unis. Elles sont soumises au stress d'une vie affective entravée par la distance, dans laquelle les non-dits sont nombreux. Le médecin du *Sub-centro* évoque l'importance de la demande de ces femmes, qui prétextant une douleur physique, viennent finalement lui parler de leurs soucis et inquiétudes. La présence d'un psychiatre a été plusieurs fois réclamée, mais c'est une spécialité encore sous-représentée dans le pays, donc rare dans le service public et absent des zones rurales.

D'autre part, l'alcoolisme, souvent révélateur d'un mal-être, ne touche à Jérusalén que les hommes. Ce sont souvent les migrants de retour des USA qui boivent le plus. Ils se regroupent le soir pour acheter du *Zhumir* et boire entre amis dans la rue principale. Or il ne s'agit pas seulement de boire quelques verres mais bien de se saouler, au point, parfois, de ne pas pouvoir rentrer chez soi. Il n'est pas rare de retrouver au petit matin un homme écroulé dans le fossé, endormi. Cette manifestation publique et violente, d'un état de souffrance semble leur être « réservée ». Aucune femme ne boit en public à Jérusalén, ni dans la rue ni même lors des fêtes du village. Cette pathologie est intégrée aux normes locales, et devient d'autant plus difficile à combattre. Le médecin du centre de santé s'avoue impuissant. Il a lors de conversations avec des femmes d'alcooliques entendu le type de discours suivant : « *Pero es un hombre, que puedo hacer !* » (« mais c'est un homme, que puis-je faire ! »).

La souffrance psychique ne se manifeste donc pas de la même façon selon les genres. Or dans les deux cas le mal-être semble intégré à la norme. En effet plus personne n'écoute les plaintes des vieilles femmes, ni les altercations des hommes saouls le soir dans les rues du village. Pour être supportable le mal deviendrait-il normal ?

⁶⁴ Les centres de santé ne réalisent pas de statistique concernant le genre de leurs patients. Nous n'avons pas pu les calculer nous même car les 2456 fiches ne sont ni informatisées, ni actualisées (rappelons qu'il y a 1751 habitants à Jérusalén).

2) La souffrance psychique chez les enfants.

Les enfants de migrants sont considérés comme les grandes victimes du phénomène migratoire en Equateur. Ces dernières années de vastes campagnes d'informations ont été mises en place par le SENAMI (Secretario National Del Migrante⁶⁵). L'identification, puis le « traitement » de leurs souffrances psychiques, et physiques, devient un enjeu sociétal et politique à l'échelle nationale. Les innombrables publications démontrent l'intérêt porté au devenir d'une génération entière, qui, abandonnée par ses parents, serait aujourd'hui encline à la violence.

A Jérusalem la structure familiale, socle fondateur de l'équilibre psychique d'un enfant est en pleine mutation. S'opère une redéfinition du concept, et de la composition de la famille. La présence des deux parents n'est plus du tout une réalité partagée. Les médias et les discours continuent pourtant à valoriser le modèle familial traditionnel, qui veut que père et mère élèvent conjointement leurs enfants.

Notre mémoire a été réalisé en coopération avec des médecins rattachés à l'université de Cuenca. Les Professeurs Hugo Canar et Arturo Quizhpe souhaitaient disposer d'un diagnostic de santé établissant les liens entre la santé des enfants et la migration de leurs parents. C'est ainsi que nous avons initialement orienté notre étude sur l'état de santé des enfants scolarisés dans la *parroquia* de Jérusalem.

Le dessin, outil dédramatisant et accessible aux plus jeunes, nous a permis de mieux comprendre ce que ressentent les enfants vivant à Jérusalem. Malgré l'extrême diversité des résultats, et le caractère quelque peu subjectif d'un tel support de travail, il nous semble tout de même intéressant de communiquer ici quelques résultats.

Des enfants âgées de 6 à 13 ans ont dû réaliser un dessin en répondant à la consigne suivante : « Dessinez votre famille. Ceux, qui d'après, vous composent votre famille ». Quelques exemples de ces dessins sont présentés en annexe numéro 8.

Sur un total de 139 enfants, 118 ont au moins un de leurs parents à l'étranger. Parmi ces 118 enfants 38% ont dessiné la famille entière, et 59,5% n'ont pas dessiné la personne vivant aux Etats-Unis. Enfin dans 2,5% des cas aucun membre de la famille n'apparaît sur le dessin, soit l'enfant s'est dessiné seul, soit, plus radicalement, aucun n'être humain n'est représenté⁶⁶.

Un peu plus de la moitié des enfants de migrant (59,5%) ne tient pas compte, dans leur définition de la famille, des liens du sang, mais du critère de cohabitation. Leur famille se compose des personnes avec qui ils vivent concrètement, et non de qui ils sont les enfants.

⁶⁵ Secrétariat National du Migrant. Le lecteur pourra se reporter à la page 46 pour un bref rappel sur le statut et le rôle de cette institution.

⁶⁶ Les données ayant servi au calcul de ces statistiques sont consultables en annexe numéro 7.

Carlos, seul face à lui-même :

Lors de notre entretien avec l'une des institutrices de l'école de Jerusalén Centro nous avons appris que l'un de ces élèves, Carlos, venait de faire sa quatrième tentative de suicide. Ce petit garçon de 7 ans avait la nuit dernière tenté d'avaler une boîte de « mort aux rat ». Carlos vit seul avec sa grand-mère, puisque ces deux parents ont migré clandestinement aux USA alors qu'il avait 6 mois. Sa grand-mère, souffrante, semble avoir du mal à élever et aider ce petit garçon turbulent et violent.

Son dessin présenté en annexe témoigne de sa souffrance et de son sentiment de solitude. Il apparaît seul en haut de la feuille. (Annexe numéro 8, dessin 4).

Lors de sa réalisation nous lui avons demandé pourquoi il ne dessinait personne d'autre, il nous a répondu : « pero si yo estoy solo, simple estuvo solo » (mais je suis seul, moi, j'ai toujours été seul).

Le cas extrême de ce jeune garçon illustre pourtant la détresse d'une partie non négligeable de la population. Beaucoup d'histoires familiales du village sont aussi dramatiques que celle de Carlos. L'état de santé des enfants de migrants équatoriens a été étudié par le sociologue américain Jason Pribilsky. Le « nervios » est d'après lui une pathologie caractéristique des enfants abandonnés très tôt par leurs parents, et souffrants de « négligence familiale »⁶⁷. L'auteur définit ce mal-être par les termes suivants : « symptoms as varied as melancholy and anger, *nervios* is said to strike when children are separated from their parents, specifically fathers, who commonly migrate to the US. »⁶⁸ Il précise que ce mal-être particulier affecte principalement les individus de sexe masculin [PRIBILSKY J., 2001]. D'après nos observations, les enfants de Jerusalén pourraient correspondre à cette description. Bien qu'ils aient souvent du mal à l'exprimer, ces enfants souffrent de l'absence de leur père.

V. De nouvelles habitudes alimentaires pour de nouvelles problématiques de santé.

1) Modification du régime alimentaire.

Le changement de régime alimentaire est un phénomène multi-causal possédant des répercussions directes sur l'état de santé de la population. C'est en matière d'alimentation que sont actuellement constatés les plus grands bouleversements. Les enfants mangent souvent une barquette de frites et boivent une bouteille de Coca à sortie de l'école, ou pendant l'après-midi. Les jeunes sont en effet les premiers affectés par les changements de régimes alimentaires. Dans le centre de Jérusalem une femme

⁶⁷ Jason PRIBILSKY, 2001, « NERVIOS AND 'MODERN CHILDHOOD' Migration and shifting contexts of child life in the Ecuadorian Andes », p. 252.

⁶⁸ Jason PRIBILSKY – *ibid.* – p. 251.

vend des frites, avec saucisse ou poulet. Les chips, sodas et bonbons sont les produits qui se vendent le mieux dans les autres boutiques. Ces produits sont accessibles, car peu chers.

Illustration 7 : Les jeunes et la *comida chatada*⁶⁹



Ces deux adolescentes ont acheté une barquette de frites servie avec des saucisses, ainsi qu'une glace au sirop, dans l'une des boutiques du centre de Jérusalem. Il est 14h00, elles viennent donc de déjeuner chez elles, et s'apprêtent à prendre le bus pour se rendre à leur cours de catéchisme. Elles achèteront un paquet de gâteaux et des sucettes à la sortie avant de remonter au village.

La consommation de ce type d'aliments, trop riche en graisses et en sucre, est de plus en plus fréquente chez les jeunes du village.

Les conséquences pour leur santé seront à long terme dramatiques si aucune politique de prévention et d'éducation à la santé n'est mise en place. Le besoin en santé primaire est urgent dans le domaine de l'alimentation.

Les produits traditionnellement consommés par les populations andines du Sud de l'Équateur (pommes de terre, *melloco*, maïs) étant de moins en moins cultivés sur les terres de la *parroquia*, les habitants adoptent un nouveau régime alimentaire. Les produits sont achetés à l'extérieur du village, sur les marchés ou bien dans les centres commerciaux qui s'implantent dans la région.

Les femmes se retrouvant souvent seules pour élever leurs enfants, entretenir la maison, s'occuper des vaches, poules, *cuyes* et autres animaux, ne disposent plus d'autant de temps pour cuisiner. Or les aliments traditionnels nécessitent une longue préparation et cuisson. Il faut par exemple consacrer une journée entière à la fabrication des *humitas*, de la cueillette du maïs, à la cuisson de ces petits chaussons fourrés au fromage. La cuisine tend à se simplifier, bien souvent au détriment de la qualité nutritionnelle. La matière grasse est omniprésente, les sucres rapides sont beaucoup plus consommés que les féculents. Le pain est aujourd'hui acheté en ville. Ce produit auparavant inexistant dans l'alimentation andine, tend à s'ajouter au maïs et aux fèves, et non pas à les remplacer, accroissant sans justification l'apport calorique de chaque repas.

⁶⁹ *Comida chatada* : En Équateur expression désignant la « mal bouffe ».

Illustration 8: Les changements de régime alimentaire en images.



La photo de gauche est l'exemple d'un déjeuner, ou dîner, typique de la *Sierra* (riz, petits pois, poulet et banane plantain) alors que celle de droite illustre l'actuelle surconsommation de chips et divers gâteaux salés et sucrés. Les quelques épicerie de Jérusalem ne vendent que ce type de produits.

2) Les effets sur la santé : Etude ciblée des enfants scolarisés à Jérusalem.

L'augmentation du risque d'asthme, de diabète, d'hypertension ainsi qu'une diminution de l'espérance de vie sont des conséquences du surpoids ou du déséquilibre alimentaire aujourd'hui bien connues des professionnels de santé. La surconsommation de matières grasses ou de sucres rapides représentent un réel risque de santé publique dans bien des pays du monde.

En Equateur si des habitants de la Côte et de l'*Oriente* souffrent encore de la faim, les villes et la Sierra semblent aujourd'hui à l'écart de ce fléau, et tendent à se rapprocher des modes alimentaires « occidentales ». L'obésité n'est pas (encore) un problème d'ampleur nationale, pourtant les professionnels de santé tentent de mettre en garde les autorités et la population contre les dérives d'une alimentation déséquilibrée et excessive.

Le diagnostic de l'obésité repose, en pratique clinique courante, sur le calcul de l'indice de masse corporelle (IMC) et le report de celui-ci sur les courbes de corpulence⁷⁰. L'obésité de degré 1 correspond

⁷⁰ Les courbes de corpulence utilisées dans le cadre de cette étude sont consultables en annexe numéro 10.

à des IMC égaux ou supérieurs au 97^e percentile des courbes d'IMC. L'obésité de degré 2 comprend les IMC égaux ou supérieurs à la courbe qui rejoint l'IMC de 30 kg/m² à 18 ans [NIESTEN L, BRUWIE G, 2007].

Notre coopération avec le *Sub-centro de Salud* de Jérusalem nous a permis d'obtenir les tailles et poids des enfants scolarisés dans les écoles primaires. Rappelons que les données poids/tailles de l'école de Hondoturo ne sont pas incluses dans cette étude et que 5 autres élèves n'ont pas été auscultés par le centre de santé cette année. Nous avons donc établi les IMC de 117 enfants⁷¹. Une typologie de ces indices a été établie en fonction de diagrammes spécifiques au traitement de données concernant des enfants. Le type 0 correspond à une insuffisance pondérale, le type 1 à un poids normal, le type 2 à une obésité de degré 1 et le type 3 à une obésité de degré 2.

Le graphique 2 de la page suivante illustre la répartition de ces types d'IMC parmi le panel d'enfants sondés.

Graphique 2 : Typologie des IMC d'enfant scolarisé à Jérusalem.

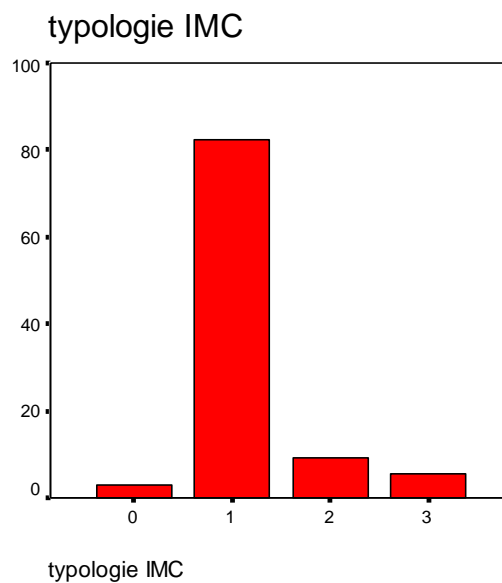


Diagramme à barre réalisé à l'aide du programme SPSS 11.5.1. (*Porcentaje* signifie pourcentage)

⁷¹ Rappelons la formule de calcul de l'IMC: poids (en kg)/taille² (en mètre).

Les données présentées concernent des enfants de 6 à 13 ans scolarisés dans la *parroquia* de Jérusalén. La majorité (64%) des enfants appartient au type 1, ils possèdent un poids normal par rapport à leur taille et leur âge. Cependant **11,5%** de ces jeunes sont considérés obèses (7,2% de degré 1 et 4,3% de degrés 2). Bien qu'il s'agisse de petits effectifs cette proportion n'est pas négligeable. Cependant les habitudes alimentaires de ces jeunes sont bien en train de changer, les conséquences seront peu être visibles dans quelques années. Enfin l'insuffisance pondérale (2,2%) ne semble pas un problème majeur dans la *parroquia*. Le tableau présenté en annexe numéro 9 permet une appréciation plus détaillée des résultats de notre étude.

En Equateur le taux d'obésité des adolescents avait été estimé à 14% en 2005 par le Ministère de la Santé Publique. Or ce chiffre issu d'une étude à l'échelle nationale, masque l'importante inégalité qu'existe entre le milieu rural et urbain. En effet le taux d'obésité des zones rurales pour cette même année n'était seulement que de 9%.

Jérusalén n'est pas encore dans une situation des plus dramatiques en vue des données à l'échelle mondiale. Cependant si le niveau d'obésité diagnostiqué chez les jeunes du village (11,5%) se place en dessous du niveau national (14%), il est au dessus lorsque l'on restreint les données aux seules zones rurales (9%).

Le surpoids, voire l'obésité qui semblent apparaître en Equateur, et dans une moindre mesure à Jérusalén, sont des phénomènes multi-causals que ne nous pouvons pas seulement imputer à la migration. Bien que des politiques, et certains professionnels de santé, tiennent aujourd'hui ce type de discours, ni nos observations de terrain, ni nos conclusions scientifiques ne nous permettent de le confirmer.

VI. Changement de perspective : La migration comme facteur protecteur.

« *Ojo con el tema de la salud* » c'est-à-dire « Attention au sujet de la santé » nous avait prévenu la coordinatrice du Secrétariat National du Migrant rencontré en février à Cuenca. Cet avertissement nous avait alors semblé étrange, et vide de sens. C'est après quatre mois de terrain que nous en comprenons l'intérêt et la pertinence.

1) Redéfinition de la violence, un concept culturellement déterminé ?

Nous nous sommes interrogés sur ce qui est considéré comme « normal », ou au contraire « grave » par les habitants de Jérusalem. Alors que certaines situations nous paraissaient insupportables, elles semblaient acceptées, ou tout du moins supportées, par les habitants du village.

La définition du mot « norme » doit être rappelée. Il est pourtant difficile de s'entendre sur le sens exact de ce terme d'usage très large, et sujet à bien des ambiguïtés. D'après le Dictionnaire Culturel de la Langue Française⁷² le mot « norme » vient du latin « norma » équerre, puis au figuré « règle, loi ». Cette notion a un sens géométrique associé à la rectitude et au respect du modèle, mais aussi un sens moral et social. A la suite des travaux de sociologie de la fin du XIX^e siècle, notamment ceux de Emile Durkheim, le concept de norme s'apparente à « une manière de faire de se comporter ou de penser, souvent majoritaire, socialement définie et sanctionnée, selon un système de références implicite ou explicite. »⁷³ C'est-à-dire que ce qui est considéré comme normal dépend de la société qui crée, consciemment ou pas, la norme de référence. Enfin la présence du mot « majoritaire » dans la définition précédente, signifie que la déviance est possible. La norme, dans son acception morale, est une règle de vie en société, mais n'est pas non plus une loi mathématique, automatique et rédhibitoire.

C'est ainsi que le système de représentation de la maladie appartient à une histoire et une culture locale. La géographie de la santé trouve ici tout son sens : la perception de la santé dépend des hommes, et donc des lieux. La définition de la souffrance, et la caractérisation de ce qui est supportable ou non, sont dépendantes d'un environnement social, culturel voire historique.

A Jérusalem l'absence du père est devenue tellement commune qu'afin de rendre la violence de cette situation plus acceptable, des mécanismes sociaux, inconscients, l'ont intégrée à la normalité. Les habitants de Jérusalem parlent de la migration de parents sans aucun a priori ni jugement, cela fait partie de la vie locale. Pour les adultes, comme pour les enfants, le départ du père va de soit, car permet à la famille de survivre. La souffrance semble être oubliée, ou cachée, pour être mieux supportée. La gravité d'une situation, ou d'un mal, est bien un produit culturel et territorial puisque l'absence du père est perçue de manière totalement différente par les professionnels de la santé ou de l'éducation, que par certaines familles de migrants.

L'apparente normalité de la situation migratoire, de ses conséquences sur la structure familiale, et sur la santé de ses membres, n'est pas acceptée par tous. Citons de nouveau le cas d'Eduardo qui affirme publiquement vouloir partir aux USA, mais lors de notre entretien il nous confie ne pas en être si sûr. Il est fils de migrants et à été élevé par sa grand-mère. Lui et sa femme, également fille de migrants élevée

⁷² Dictionnaire culture de la langue française, sous la direction d'Alain Rey, Paris, 2005.

⁷³ Alain Rey - Ibid. p 1002, vol. 3.

par une tante, redoutent les conséquences d'un tel départ pour le bien être et la santé de leur fils âgé de 3 ans.

Ils déclarent « *saber lo que es ser abandonado, es feo, no queremos lo mismo para él* » (« savoir ce que c'est d'être abandonné, c'est horrible, nous ne voulons pas la même chose pour lui »).

La gravité de la situation est donc bien connue des personnes qui ont vécu cette séparation. Or en public ce mal-être se tait, se dissimule. Ce sacrifice serait-il compensé par les apports financiers ou le prestige social ?

2) La migration ne serait-elle pas aussi facteur de « développement » ?

Le discours dominant qui accuse le phénomène migratoire d'être à l'origine de la délinquance, de la baisse du niveau scolaire des élèves, des problèmes comportementaux des enfants,... en nie complètement les aspects positifs. Cette vision manichéenne jugeant un tel fait social est bien trop réductrice. Une analyse des répercussions socio-spatiales de la migration sur la communauté de Jérusalem nous permet d'affirmer que les aspects positifs ne doivent pas être oubliés.

Beaucoup d'études⁷⁴ ont été menées sur l'utilisation des *remesas* et leur capacité à développer le pays récepteur. D'après nos entretiens les habitants de Jérusalem reçoivent entre 50 et 400 dollars par mois de leurs divers parents vivant aux Etats-Unis. L'écart est grand entre ces deux chiffres, et les envois souvent irréguliers cependant, sachant que le salaire moyen national est de 170 dollars, cet apport financier permet de soutenir toute une famille.

Si les habitants de Jérusalem mangent aujourd'hui d'avantage de sucres et de graisses, l'apport financier de la migration leur permet également d'acheter plus de fruits et légumes et de viandes. Ces produits sont chers et n'étaient auparavant pas accessibles à tous. Les *remesas* permettent donc aux familles de Jérusalem d'accéder à une alimentation plus diversifiée. Alors que la consommation de produits variés est reconnue essentielle à la conservation d'une bonne santé.

Les dollars envoyés des Etats-Unis sont également utilisés pour payer un médecin spécialiste, se rendre à son cabinet en ville, et acheter d'éventuels médicaments qui ne sont pas fournis gratuitement au centre de santé. Si de *Sub-centro de salud* de Jérusalem est une offre de soins gratuite elle ne peut tout de même pas solutionner toute les pathologies. Une consultation chez un médecin en ville coûte entre 30 et 40 dollars, un luxe inaccessible sans apport financier extérieur.

⁷⁴ Dans notre bibliographie : [ACOSTA, LOPEZ, VILLAMAR, 2006], [CANALES 2007], [SOLFRINI, 2005] [VILLAMAR, ACOSTA 2002].

Conclusion partielle:

L'état de santé de la population du village dépend à la fois de l'environnement socio-spatial et des structures de soins présentes. C'est une donnée complexe qu'un seul déterminant ne peut expliquer. Le régime alimentaire, et la santé perçue, ont été nos thèmes d'étude majeurs, or bien d'autres thématiques auraient pu être choisies. Ces deux exemples nous ont pourtant semblés en adéquation avec les discours que nous tentions de questionner.

Notre objectif n'était pas de dresser un diagnostic de santé complet des habitants de Jérusalem. Nous cherchions plutôt à démontrer, que si la migration a effectivement un (grave) impact sur la santé, elle n'est pas le seul facteur. C'est en réponse aux discours dominants accusateurs, et selon nous trop réducteurs, que nous avons tenté de montrer que les répercussions sanitaires et sociales négatives du phénomène migratoire ne doivent pas occulter les quelques aspects positifs.

Conclusion générale

L'étude du phénomène migratoire et ses répercussions socio-spatiales et sanitaires nous a permis d'identifier de profonds bouleversements dans les structures organisationnelles du village.

L'analyse de l'état de santé a révélé la souffrance des villageois. Les enfants, comme les adultes, vivent dans un environnement émotionnel et social violent. Or pour être supportable, la violence semble être peu à peu intégrée à la norme. A Jérusalén la souffrance est omniprésente mais se tait, ou se dissimule derrière des pratiques insérées aux nouveaux modes de vie. Nous avons pu constater que le phénomène migratoire a effectivement une influence sur l'état de santé de la population villageoise. De nouvelles « pathologies » affectent les habitants restés au village. Le mal-être psychique de la population altère leurs modes de vie et pratiques, ainsi que leur état de santé physique. D'autre part les parcours thérapeutiques se modifient sous l'influence de l'amélioration du niveau économique des villageois. Les habitants de Jérusalén ont d'avantage recours à des praticiens privés de la ville, sans pourtant délaisser la médecine traditionnelle. Les deux types de pratiques coexistent, et se complètent. Nous avons pu remarquer que la multiplicité des recours n'est pas toujours gage d'amélioration de l'état de santé des patients. Enfin cette analyse a permis de rappeler que le phénomène migratoire n'engendre pas uniquement mal-être et violence sociale. La complexité des processus résultant de la migration des jeunes hommes de Jérusalén démontre qu'il s'agit d'une situation sociale multi-causale et qu'un jugement radical n'a pas lieu d'être.

Les habitants de Jérusalén sont aujourd'hui tiraillés entre l'enracinement et l'attrait du « lointain ». La dévalorisation des us et coutumes locales, s'oppose à l'appropriation de certains modes de vie attribués au monde occidental. Le concept de « syncrétisme culturel » paraît pourtant plus approprié que la notion d'acculturation, qui suppose une disparation totale de la culture d'origine. L'adoption d'un nouveau système de valeurs modifie les rapports sociaux au sein des familles et du village. Au sein des ménages, la commune répartition des rôles entre hommes et femmes, maris et épouses, pères et enfants est remise en cause. Les liens affectifs s'adaptent à une réalité marquée par les effets de la distance. A l'échelle villageoise les conflits intergénérationnels sont exacerbés par ce que l'on pourrait qualifier de « délocalisation des enjeux de pouvoir ». Les intérêts des différents groupes ne se matérialisent plus sur les mêmes espaces. La terre, le terroir agricole, enfin le territoire, ne sont plus des enjeux de pouvoir. Le village est désinvesti par la nouvelle génération, pour qui un avenir n'est possible que dans « l'ailleurs », les USA, et non plus dans « l'ici », Jérusalén. Cette projection dans le lointain annihile la valeur symbolique du local. Jérusalén n'est plus un espace convoité, valorisant ni valorisé. L'espace villageois n'est alors ni support, ni enjeu de rapports sociaux.

Enfin l'importance des bouleversements sociaux et sanitaires vécu par cette population est révélatrice de la fragilité initiale du territoire villageois. Sa capacité de résilience s'avère très faible. La disparition progressive du territoire est cause et conséquence de la disparition de la communauté, au sens corps social, conscient de son unité. Nous avons en début d'exposé supposé l'existence d'une communauté villageoise. Cependant la solidarité, essentielle à son existence, disparaît peu à peu.

L'ensemble de ce travail permet alors de confirmer notre hypothèse générale : A Jérusalem certains phénomènes socio-spatiaux engendrés par la migration internationale sont facteurs d'un processus de déterritorialisation.

Vide de sens et d'habitants, que sera Jérusalem dans dix ou quinze ans ? Où, et comment, vivront ces enfants de migrants ? L'avenir de ce village paraît incertain. Le développement économique est entravé par l'absence d'une population active, les *remesas* font survivre les anciens mais ne sont pas investis dans des projets durables. Or paradoxalement le durcissement actuel des lois anti-migratoires dans certains états des USA sauvera peut-être le village. Les migrants rapatriés à Jérusalem devront alors y trouver des solutions de survie. Le local serait de nouveau investi et convoité. Cela n'est pourtant qu'une hypothèse que seule une future visite sur place pourra confirmer, ou infirmer.

Glossaire

Ce glossaire possède une double fonction. D'une part il nous permet de préciser les significations et connotations d'ordre culturel des mots apparaissant en espagnol dans le texte. En effet bien que leurs traductions paraissent systématiquement dans le corps de ce travail il nous a semblé pertinent d'en affiner l'analyse. D'autre part seront ici spécifiés les définitions de termes polysémiques utilisés sous plusieurs acceptions dans ce mémoire.

Comunidad : (d'après le dictionnaire culturel de la langue française, dir. REY A, 2005, Paris, tome 2, page 1701) c'est un « groupe social dont les membres vivent ensemble, possèdent des biens communs, ont des intérêts, un but commun. » synonyme de corps, société. On considère qu'une communauté est formée d'individus ayant conscience de faire partie d'un même ensemble, d'un même corps social, ce qui le différencie du simple groupe.

Comunidad : Il s'agirait en Equateur d'un dénominateur géographique, et non pas social. Le terme comunidad, ne sous entendrait pas forcément un sentiment d'appartenance à un groupe, ni le partage de valeurs ou coutumes communes. A Jerusalén se sont les différents hameaux qui sont nommés ainsi. Or c'est au sein de ces entités qu'existe une réelle communauté, au sens français du terme. Ce concept est donc tout aussi polysémique en espagnol que dans notre langue.

Cuy(es) : cochon d'inde. Une fois rôti au feu de bois, c'est le plat typique de la région Sud de l'Equateur, mais aussi du Pérou. A Jerusalén l'animal est élevé dans de petites cabanes en bois à l'arrière des maisons. Certaines familles en possèdent plus de 50, c'est alors une grande fierté pour le foyer. Ils sont nourris de foin, d'où l'importance de posséder des champs herbeux.

Hacienda(s) : Propriété foncière, exploitation agricole. Symbole d'un système agraire auparavant au main d'une oligarchie puissante et dominatrice. Les paysans devaient, jusqu'à la réforme agraire de 1964 en Equateur, travailler au service d'un des *haciendas* de la région, car ne possédaient quasiment aucune terre propre.

Junta Parroquial : Equivalent de notre conseil municipal. Il est composé des représentants de *comunidades*, et de quartier, puis de conseillers spécifiquement chargés des questions économiques, de l'organisation des festivités,... Ce conseil est composé des 16 personnes à Jerusalén.

Melloco : Plante native d'Amérique Latine, qui se cultive à plus de 2800 mètres d'altitude. Les tubercules, semblables à de petites pommes de terre, sont consommés cuits à l'eau ou en salade. C'est un aliment traditionnellement consommé par les populations rurales d'Equateur, de Bolivie, de Colombie et du Pérou, mais qui se perd peu à peu des habitudes alimentaires. Les feuilles sont utilisées dans la médecine traditionnelle.

Minga(s) : Travaux en groupe effectués sur la parcelle d'un voisin, ou bien sur des terres communales. La terre n'est pas mise en commun, mais c'est la force de travail qui est partagée. Les villageois apportent chacun leur outil (pèle, pioche, marteau,...) le jour convenu. A Jerusalén l'appel aux *mingas* de la *parroquia* se fait par l'intermédiaire d'un haut-parleur, tout le monde est au courant, où qu'il soit.

Remesa(s) : Dénomination commune des sommes d'argent envoyées par les migrants à leur famille restée au pays. C'est en Equateur le second poste du PIB, après les exportations de pétrole.

Zones rurales et zones urbaines : Selon la définition de l'INEC (Institut National de statistique). En Equateur sont considérés comme rurales les zones peuplées dont le centre regroupe moins de 5000 habitants, et se caractérise par un habitat dispersé. Les zones urbaines ont quant à elles un centre de 5000 habitants et plus. Il n'y a pour ces deux catégories aucun pré-requis administratif ni politique.

Bibliographie :

ACOSTA A., LOPEZ S., VILLAMAR D., 2006, *La migracion en el Ecuador : Oportunidades y amenazas*, édi Universidad Andina Simon Bolivar, Serie Estudios Internacionales, n° 6, Quito, Ecuador, 269 p.

ARAGON A., 2008, *Le lien migratoire : Migration clandestines de paysans guatémaltèques vers les USA*, éd. de l'IHEAL, Paris, Collection : Chrysalides, 162 p.

BARTEN F., ROVERE M., ESPINOZA E. (dir), 2009, *Salud para todos una meta posible, Pueblos movilizados y gobiernos comrometidos en un nuevocontexto global*, Movimiento para la salud de los pueblos, Buenos Aires, Argentine, édition IIED America Latina, 318 p.

BORGOGNO V., 1999, « Migration solitaire » et « migration d'installation » : une commune face cachée ? in Mots, année 1999, volume 60, numéro 1, pp 143-154.

BORRERO VEGA AL ., 1991, « Las migraciones internas e internacionales en Cuenca y en la provincia del Azuay », in *El libro de Cuenca*, Cuenca, Equateur.

BORIS J-P., 2007, *Fuir l'Equateur une histoire de clandestins*, Paris, éd. Hachette Littératures, Collection: Les Docs, 232 p.

BOURDIEU P., CHAMBOREDON JC., PASSERON JC., 1967, *Le métier de sociologue*, éd. Mouton, Bordas, Collection Les textes sociologiques, Paris, 432p.

BOURDIEU P. (dir), 2007, *La misère du monde*, Paris, Seuil, Collection Points, 1460 p.

BRAD D. JOKISCH, *From Labor Circulation to International Migration: The Case of South-Central Ecuador*, Graduate School of Geography, Clark University, Worcester, MA 01610-1477.

BREILH PAZ y MINO J., TILLERIA MUNOZ Y., avril 2009, *Aceleracion Global y Despojo en Ecuador: El retroceso del derecho a la salud en la era neoliberal*, Universidad Andina Simon Bolivar, Quito, Equateur, 199 p.

BROCKERHOFF M., 1994, *The impact of rural-urban migration on child survival* , New York, Health Transition Review, 4, pp 127-149.

CALLE P M G., PENA M M C., 2000, *El problema Comunicacional en el contexto Migratorio del Canton de Biblian, Provincia del Canaren los anos 1999-2000*, Tesis previa a la obtencion del titulo de Licenciada en Ciencias de la comunicacion social, Universidad de Cuenca, Equateur, 327 p.

CANALES A I., « Les transferts d'argent des migrants. Nouveau paradigme du développement en Amérique Latine » in *Migrations latino-américaines, Hommes et Migrations*, n 1270, nov-déc 2007.

CAPRON G., CORTES G., GUETAT-BERNARD H., 2005, *Liens et lieux de la mobilité. Ces autres territoires*, Paris, Mappemonde, Belin, 343 p.

CARRASCO VINTIMILLA A., 1998, « De este lado de la frontera : Las otras caras de la migracion. » pp 64-71 in *Cuenca de los Andes, Quito, Equateur*.

CARRILLO CRISTINA ME., « El espejo distante. Contruccionnes de la migracion en los jovenes hijos e hijas de emigrantes ecuatoriano » in Herrera G, Carrillo MC, Torres A, 2005, *La migracion ecuatoriana : Transnaconalismo, redes e identidades*, FLACSO, Sede Ecuador, Quito, Equateur, 512p.

CLAVAL P., 2003, *Géographie culturelle. Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Armand Colin, 287 p.

DE SINGLY F., 2005 (seconde édition), *L'enquête et ses méthodes, le questionnaire*, Paris, Armand Colin, première édition 1992, 127 p.

Direccion Municipal Desarrollo Social, 2006, *Migrar es un derecho no una obligacion*, Municipio de Cuenca, Equateur, 80 p.

ESCOBAR GRACIAS A., (collaboration de) VELASCO ABAD M., 2008, *Ninez y migracion en el canton Canar*, édi Observatorio de la Ninez y la Adolescencia, novembre 2008, Quito Equateur, 148p.

FAROUX E., 1980, « Equateur : Les lendemains d'une réforme agraire », in *Problèmes d'Amérique Latine*, numéro 45-67, 45-68, avril 1980, Paris, pp 103-134.

FLEURET S., SECHET R. (dir), 2002, *La santé, les soins, les territoires. Penser le bien-être*. Rennes, Collection « Espaces et territoires », éd Presse Universitaire de Rennes. 236 p.

FOURNAND A., *Images d'une cité Cartes mentales et représentations spatiales des adolescents de Garges-lès-Gonesse or Images of a suburb. Mental maps and spatial representations of Garges-lès-Gonesse (France) teenagers*. Université de Genève.

FREMONT A., 1999 (nouvelle édition), *La région, espace vécu*. Paris, Flammarion, 288 p. Premières édition 1976.

GASTAMBIDE A., 2000, « Equateur : de la crise bancaire de 1998 à la crise politique de 2000 » in *Problèmes d'Amérique Latine*, janvier-mars 2000, numéro 36, pp 60-76.

GRATELL A.C., ELLIOTT J.J., 2005: « People on the Move: migration and health » in *Geographies of health: an introduction*, éd. Wiley-Blackwell, second edition, 282 p.

GATWARD. R., MELTZER. H., 2000, « Using the Strengths and Difficulties Questionnaire (SDQ) to screen for child psychiatric disorders in a community sample » ROBERT GOODMAN, PhD, TAMSIN FORD, MRCPsych and HELEN SIMMONS, MRCPsych, in *The British Journal of Psychiatry* n° 177, pp534-539, Department of Child and Adolescent Psychiatry, Institute of Psychiatry, King's College London.

GUMUCHIAN H, MAROIS C, 2000, Initiation à la recherche en géographie. Aménagement, développement territorial, environnement. Montréal, Canada, Ed. Economica, coll. Anthropos, Presse Universitaire de Montréal, 425 p.

HERRERA G., CARRILLO MC., TORRES A., 2005, *La migracion ecuatoriana : Transnacionalismo, redes e indentidades*, Quito, Equateur, Ed. FLACSO (Facultad Latinoamerica de Ciencias Sociales), sede Ecuador, 512 p.

HILLY A., BERTHONIERE W., MIHAYLOVA D., 2004, « Notion de réseaux sociaux en migration » in *Hommes et migrations : Réseaux sociaux en migration*, juillet-aout 2004, numéro 1250, pp 6-12.

INEC (Institut National de Statistique), *VI Censo de Poblacion y V de vivienda* (VI Recensement de population et d'habitat), 2001.

KOLLER S., 2006, *L'un part, l'autre reste. Jeunes Équatoriens sur la scène migratoire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 174 p.

KLAUFUS C., 2004, *Migrant architecture in Ecuadorian Andes : local profesional discourses, cultural dynamics and social prestig.* Paper prepared for delivery at the 2004 meeting of the Latin American Studies Association, Las Vegas, Nevada, October 7-9, 2004. 22 p.

LABOURIE-RACAPE A., 2004, « Genre et Territoire : Quelles questions ? » in *Espace, Populations, Sociétés*, rubrique Espace, genre et sociétés, numéro 2004/1, pp 113-119.

MARTIN P., 2008, « De Barcelonnette au Mexique et retour (pour certain) Histoire d'une émigration réussie » in *Le Globe*, tome 148. Revue internationale de géographie fondée en 1860. Il est édité conjointement par la Société de Géographie de Genève et le Département de Géographie de l'Université de Genève., pp 173-197.

MENACA A., « Ecuatorianas que « viajaron » : Las mujeres migrantes en la familia transnacional » in Herrera G, Carrillo MC, Torres A, 2005 , *La migracion ecuatoriana : Transnaconalismo, redes e*

identidades, FLACSO(Facultad Latinoamerica de Ciencias Sociales), Quito, Equateur, sede Ecuador, 512 p.

MESSAN A., *Le placement des enfants confiés dans un contexte de crise au Togo*, URD, Lomé in Enfants d'aujourd'hui. Diversités des contextes. Pluralités des parcours. Colloque International de Dakar, Sénégal, 10-13 décembre 2002. 9 p.

MONNET J., 1998, « La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Politique, Culture, Représentations, 56, mis en ligne le 07 avril 1998. URL : <http://www.cybergeo.eu/index5316.html>.

MORA M., junio 2006, « *Los impactos sociales de las remesas* », Cartilla sobre la Migracion (publication officielle), Plan de Migracion , Comunicacion y Desarrollo, 16 p.

NIESTEN L, BRUWIE G, 2007, *L'obésité chez les enfants, Recommandations de Bonne Pratique*, Edition Société Scientifique de Médecine Générale (SSMG), Paris, 44 p.

ORTIZ MOYA .R, GUERRA PAEZ. V, janvier 2008, « Caracterizacion sociodemografica y economica de les y los emigrantes ecuatorianos. », publication de l'INEC, Quito, Equateur.

OSO CASAS L., 2007 « L'insertion des migrants latino-américains sur la marché du travail en Espagne » in *Migrations latino-américaines, Hommes et Migrations*, n 1270, nov-déc 2007.

PAREDES P., BRAVO L., CALLE A., 2004 : « Impacto de la migración en la salud infantil » in *BOLETÍN DE LA SOCIEDAD DE PEDIATRÍA DE ASTURIAS, CANTABRIA, CASTILLA Y LEÓN*. Vol. 44, número 189, pp 137-149.

Plan Estrategico de Desarrollo Local de Jerusalén, 2012, (plan stratégique de développement local de la parroquia de Jerusalén 2012), 2006, éditée par la Junta Parroquia, Jerusalén, Equateur, 72 p.

Préambule à la Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé, OMS, tel qu'adopté par la Conférence internationale sur la Santé, New York, 19-22 juin 1946.

PRIBILSKY J., 2001, « NERVIOS AND 'MODERN CHILDHOOD' Migration and shifting contexts of child life in the Ecuadorian Andes », Syracuse University Press, USA, SAGE Publications. London, Thousand Oaks and New Delhi, Vol. 8, pp 251–273.

PRIBILSKY J., 2007, *La Chulla vida gender, Migration and the family in Andean Ecuador end New York City*, New York, USA, Syracuse University Press, 336 p.

QUIZHPE P.A., FLORES P.G., QUIZHPE R.MI, 2009, *Television y desarrollo infantil*, Cuenca , Equateur, Ed. Movimiento para la salud de los pueblos, Facultad de ciencias medicas, Universidad de Cuenca, 156 p.

RAMOS CURY C., HERCULES GOLFETO. J., 2003, « Strengths and difficulties questionnaire (SDQ): a study of school children in Ribeirão Preto. Questionário de capacidades e dificuldades (SDQ): um estudo em escolares de Ribeirão Preto », in *Revue Braisiliene de Psychatri. Ed.Clinical Hospital of the Medical School of Ribeirão Preto of the University of São Paulo*. Vol.25, n°3, sept 2003.

SALEM G., 1998, *La santé dans la ville. Géographie d'un petit espace dense : Pikine (Sénégal)*, Paris, Ed. KARTHALA et ORSTOM, coll. « Hommes et Sociétés », 360 p.

SAUTTER G., 1973, « Recherches en cours sur les villes d'Afrique noire : thèmes et problèmes. Point de vue d'un géographe », in *Cahiers d'études africaines*, Paris, n°51, pp 405-416.

SOLFRINI G., 2005, *Tendencias y efectos de la migracion en el Ecuador*, vol 1, Quito, Equateur, Ed. ALISEI, 193 p.

TARRIUS A., HILY M-A., COSTA-LASCOUX J., 2001, « Au-delà des États-nations : des sociétés de migrants » in *Revue européenne de migrations internationales*, Année 2001, Volume 17, Numéro 2, pp37-61.

TORRES-PEREZ F., 2004, «Les immigrés, le processus d'insertion et les réseaux sociaux à Valence » in *Hommes et migrations : Réseaux sociaux en migration*, juillet-aout 2004, numéro 1250, pp24-37.

VAILLANT Z., 1999-2000, *Belleville mental, des territoires multiples : usages et représentations de l'espace chez les jeunes (12-16 ans) du Belleville des XIème et XXème arrondissements de Paris*, mémoire de maîtrise de géographie, Université de Paris X Nanterre. (Memoire)

VAILLANT Z., 2006, *La Réunion, koman i lé? Les constructions socio-territoriales de santé à l'île de la Réunion*, Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en géographie humaine, Université Paris X Nanterre, UFR Sciences sociales et administratives, Ecole doctorale Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent, laboratoire Espace, santé et territoire. Thèse soutenue le 4 avril 2006.

VIGNERON E., 2000, *Santé et territoires*, la documentation française, La documentation photographique, Paris, 64 p.

VIGNERON E., 2001, *Distance et santé*, PUF, Paris, 128 p.

VILLAMAR D., ACOSTA A., 2002, *Las remesas de los emigrants y sus efectos en la economia ecuatoriana*, Cartilla sobre la Migracion, Plan de Migracion , Comunicacion y Desarrollo, Num 1, mayo 2002, 14 p.

WEISMANTEL M.J. 1988, *Food, Gender, and Poverty in the Ecuadorian Andes*. Philadelphia, USA, University of Pennsylvania Press.

Sites internet :

Centre national des recherches textuelles et lexicales, l'UMR ATILF (CNRS – Nancy Université) CNRS, <http://www.cnrtl.fr/definition>

Ville de Barcelonnette, http://www.barcelonnette.com/fr/il4-3_p50-barcelonnette-et-le-mexique.aspx

SENAMI (Secrétariat National du Migrant), <http://www.senami.gov.ec>

Sommaire des annexes

Annexe numéro 1 : Questionnaire des écoliers, version originale.	II
Annexe numéro 2 : Traduction du questionnaire des écoliers.	V
Annexe numéro 3 : Contact entre les enfants et leurs parents vivants aux USA.....	VIII
Annexe numéro 4 : Moyens de communication utilisés par les enfants.	VIII
Annexe numéro 5 : Types de cadeau reçu par les enfants depuis l'étranger.	IX
Annexe 6 : Montage pour une vision approximative des distance entre les centres de santé.	X
Annexe numéro 7 : Tableau croisé dynamique, relation entre la migration et les dessins	XI
Annexe numéro 8 : Dessins d'enfants.....	XII
Annexe numéro 9 : Fréquences et données absolue de la réparation des types d'IMC au sein de notre panel d'enfants.....	XVII
Annexe 10 : Courbes de corpulence utilisées pour le calcul des IMC.	XVIII

Annexe numéro 1 : Questionnaire des écoliers, version originale.

Voici le questionnaire qui à été distribué au 139 élèves âgés de 6 à 13 ans scolarisés dans les 6 écoles de la *Parroquia*.

MIGRACION, SALUD Y FAMILIA EN LA PAROQUIA DE JERUSALEN

Formulario n°

Fecha :.....

1. Nombres y apellidos :.....

2. Comunidad donde vives:.....

3. Nombre de la escuela :.....

Datos generales del niño :

4. Edad en años :

5. Grado : 1B 2B 3B 4B 5B 6B 7B

6. Genero : F M

7. Peso en kilos :

8. Tailla en cm :

9. Rendimiento escolar : Insuficiente Regular Buena Muy buena
Sobresaliente

La migracion en tu familia :

10. Tienes algun miembro de tu familia que ha migrado ?

Si

No (vaya directamente à la pregunta 18)

11. Quien es, o quienes son, los que se han ido afuera ?

- Tu papà Desde cuanto tiempo :.....
- Tu mamá Desde cuanto tiempo :.....
- Tus hermanos cuantos Desde cuanto tiempo :.....
- Tus tíos cuantos..... Desde cuanto tiempo :.....
- Otros..... Desde cuanto tiempo :.....

12. Donde se fueron ?

- Estados Unidos
- Que ciudad.....
- España
- Que ciudad.....
- Otro país

13. Te comunicas con ello(s) ?

- Si
- No (Vaya a la pregunta 16)

14. Con que medio de comunicacion ?

- Telefono
- Celular
- Internet
- Cartas

15. Con que frecuencia estas en contacto con ello(s) ?

- Cada semana.
- Algunas veces al mes
- Algunas veces al año

16. Que te envian màs tus parientes desde allà ?

Fotos

Regalos

Puedes contarnos que :.....

Dinero Cuanto (por mes).....

17. Con quien estas viviendo ahorra ?

Solo tu mamà

Abuelos

Tios

Hermanos

Otras personas que no son tu familia

18. Que haces en tus tiempos libres ?

Juegas afuera

Miras TV

Juegas con el playstation o gameboy

Otras cosas.....

19. Tienes que ayudar a tu familia en el campo, o para los ganados ?

Si

No

20. Que quierias hacer cuando sera màs grande ?

Estudiar

Trabajar

Irte afuera del pais

Annexe numéro 2 : Traduction du questionnaire des écoliers.

MIGRATION, SANTE ET FAMILLE DANS LE VILLAGE DE JERUSALEN

Formulaire n°

Date :.....

1. Noms et Prénoms :

2. Hameau de résidence:.....

3. Nom de l'école :.....

Données générales sur l'enfant :

4. Age, en années :

5. Niveau : 1B 2B 3B 4B 5B 6B 7B

6. Genre : F M

7. Poids en kilos :

8. Taille en cm :

9. Résultats scolaire : Insuffisant Moyen Bon Très Bon Excellent

La migration dans ta famille :

10. As-tu un membre de ta famille qui a migré ?

Oui

Non (aller directement à la question 18)

11. Qui est, ou qui sont, ceu(x) qui vivent à l'étranger ?

Ton père Depuis combien de temps :.....

Ta mère Depuis combien de temps :.....

Tes frères Combien :..... Depuis combien de temps :.....

Tes oncles Combien : Depuis combien de temps :.....

Autres :..... Depuis combien de temps :.....

12. Où sont-ils allés ?

Aux Etats-Unis

Dans quelle ville :.....

En Espagne

Dans quelle ville :

Autre pays :

13. Es tu en contacte avec eux ?

Oui

Non

14. Grace à quel moyen de communication ?

Téléphone fixe

Téléphone portable

Courrier

15. A quelle fréquence es tu en contact avec eux ?

Chaque semaine

Quelques fois par mois

Quelques fois par an

16. Qu'est ce que t'envois le plus ta famille de là-bas ?

Potos

Cadeaux

Quoi :

Argent

Combien par mois :

17. Avec qui vis-tu ?

Seulement ta mère

Grands-parents

Oncles

Frères

Des personnes qui ne sont pas de ta famille

18. Que fais-tu pendant ton temps libre ?

Tu joues dehors

Tu regardes la TV

Tu joues à des jeux vidéo

Tu fais autre chose.....

19. Dois-tu aider ta famille pour le travail des champs, ou pour l'élevage ?

Oui

Non

20. Que souhaiterais-tu faire quand tu seras plus grand ?

Etudier

Travailler

Aller à l'étranger

Annexe numéro 3 : Contact entre les enfants et leurs parents vivants aux USA

	Fréquence	Pourcentage
si	115	82,7
no	4	2,9
Non migrant	20	14,4
Total	139	100,0

Source : Résultats des la question 13 du questionnaire effectué par les écoliers de Jérusalem. Traitement statistique sur SPSS.

Annexe numéro 4 : Moyens de communication utilisés par les enfants.

	Fréquence	Pourcentage
Téléphone	40	28,8
Portable	70	50,4
Lettres	1	,7
Portable et lettres	4	2,9
Non migrant	20	14,4
Total	135	97,1
Réponses non valides	4	2,9
Total	139	100,0

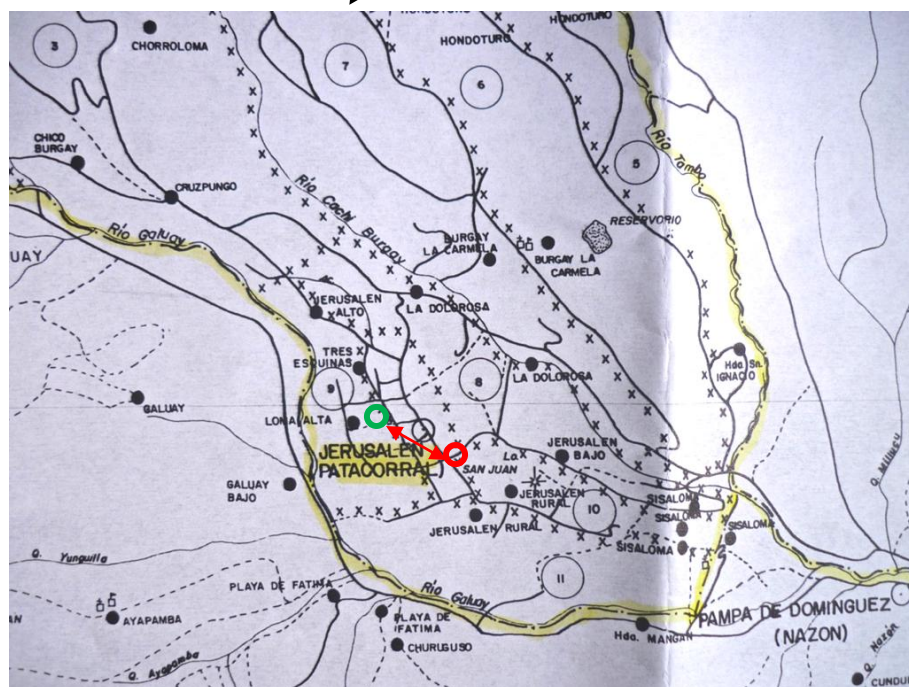
Sources : Résultats des la question 14 du questionnaire effectué par les écoliers de Jérusalem. Traitement statistique sur SPSS.

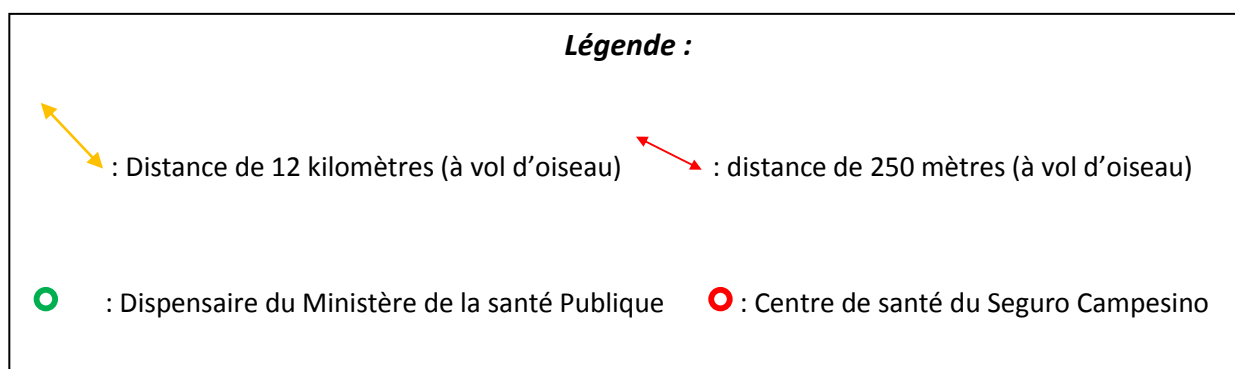
Annexe numéro 5 : Types de cadeau reçu par les enfants depuis l'étranger.

	Fréquence	Pourcentage
Photographie	10	7,2
Cadeaux	9	6,5
Argent	20	14,4
Cadeaux et argent	23	16,5
Photo et argent	10	7,2
Rien	4	2,9
Les trois types de cadeaux	39	28,1
Non migrant	20	14,4
Total	135	97,1
Réponses non valides	4	2,9
Total	139	100,0

Source : Résultats des la question 16 du questionnaire effectué par les écoliers de Jerusalén.
Traitement statistique sur SPSS.

Annexe 6 : Montage pour une vision approximative des distance entre les centres de santé.





Aucune carte numérisée de la *parroquia* n'a pu être obtenue. La photographie d'une carte papier a donc été notre seul recours. Le chercheur doit s'adapter aux sources disponibles et parfois faire preuve d'humilité...

Annexe numéro 7 : Tableau croisé dynamique, relation entre la migration et les dessins.

Enfants de famille de migrants	Le membre de la famille vivant à l'étranger apparait-il sur le dessin ?			Total
	si	no	sans famille*	
si	45	70	3	118
no	17	1	0	18
Total	62	71	3	136

* : aucun membre de la famille n'a été dessiné, donc soit l'enfant est seul sur le dessin, soit aucun être humain n'y figure.

Annexe numéro 8 : Dessins d'enfants

Nous avons sélectionné quelques-uns des 139 dessins nous semblant les plus représentatifs de la multiplicité du type de réponse apporté à la consigne suivante : « Dessine les membres de ta famille ».

Dessin 1 : Maria 9 ans. Elle s'est dessinée entourée de son oncle et de sa tante qui l'élève depuis 8 ans et demi. Ses deux parents sont à New-York, quartier de Queens. Ce dessin est particulièrement gai. Ce sont les filles qui ont utilisé le plus de couleurs et ont dessiné des cœurs et écrit des mots tel que « amor », amour en français.



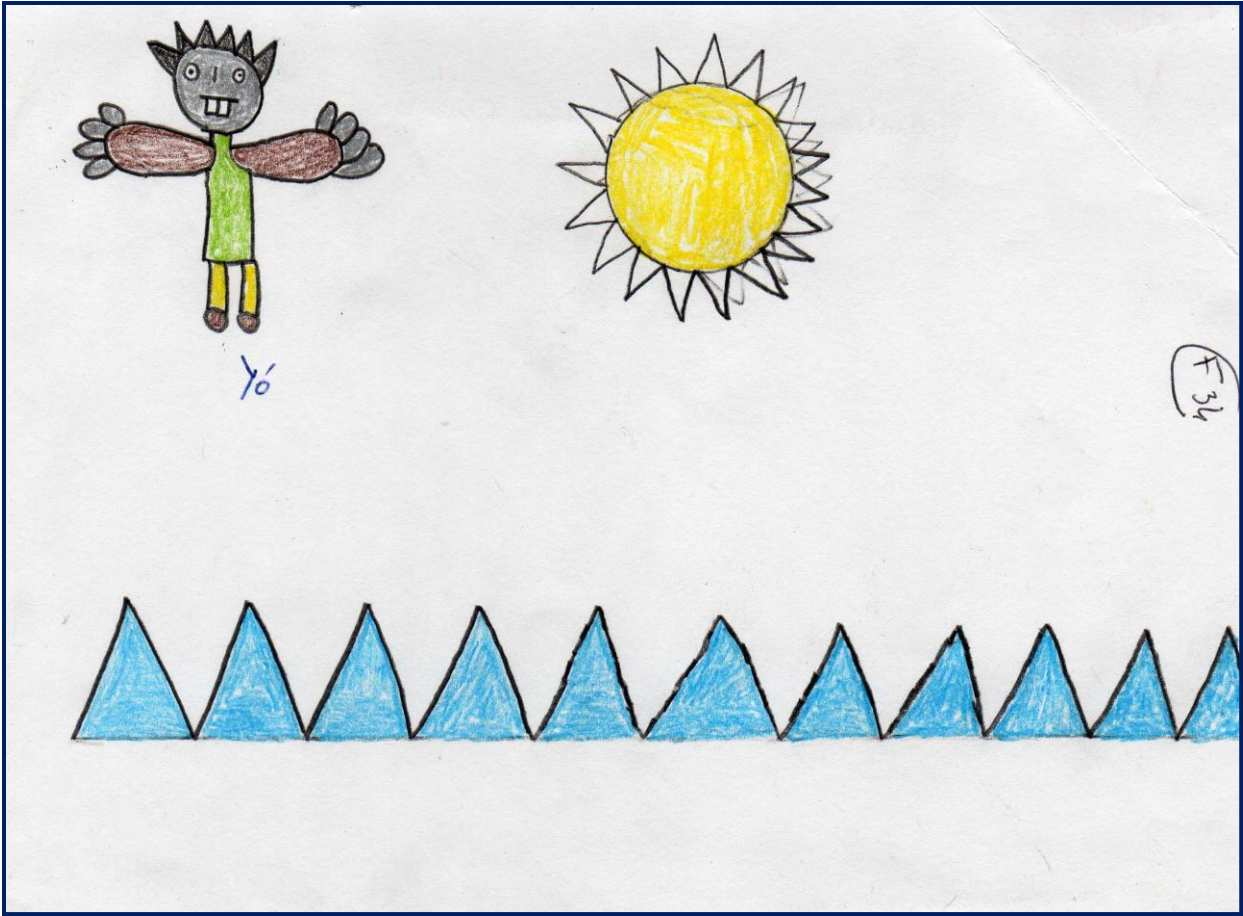
Dessin 2: José, 7 ans. Ici l'enfant n'a représenté que sa mère, personne avec qui il vit actuellement, son père étant parti pour les USA il y a 6 ans. Des éléments du paysage local sont reconnaissables, dont le bus, qui est pour la majorité des habitants le seul moyen de sortir du village.



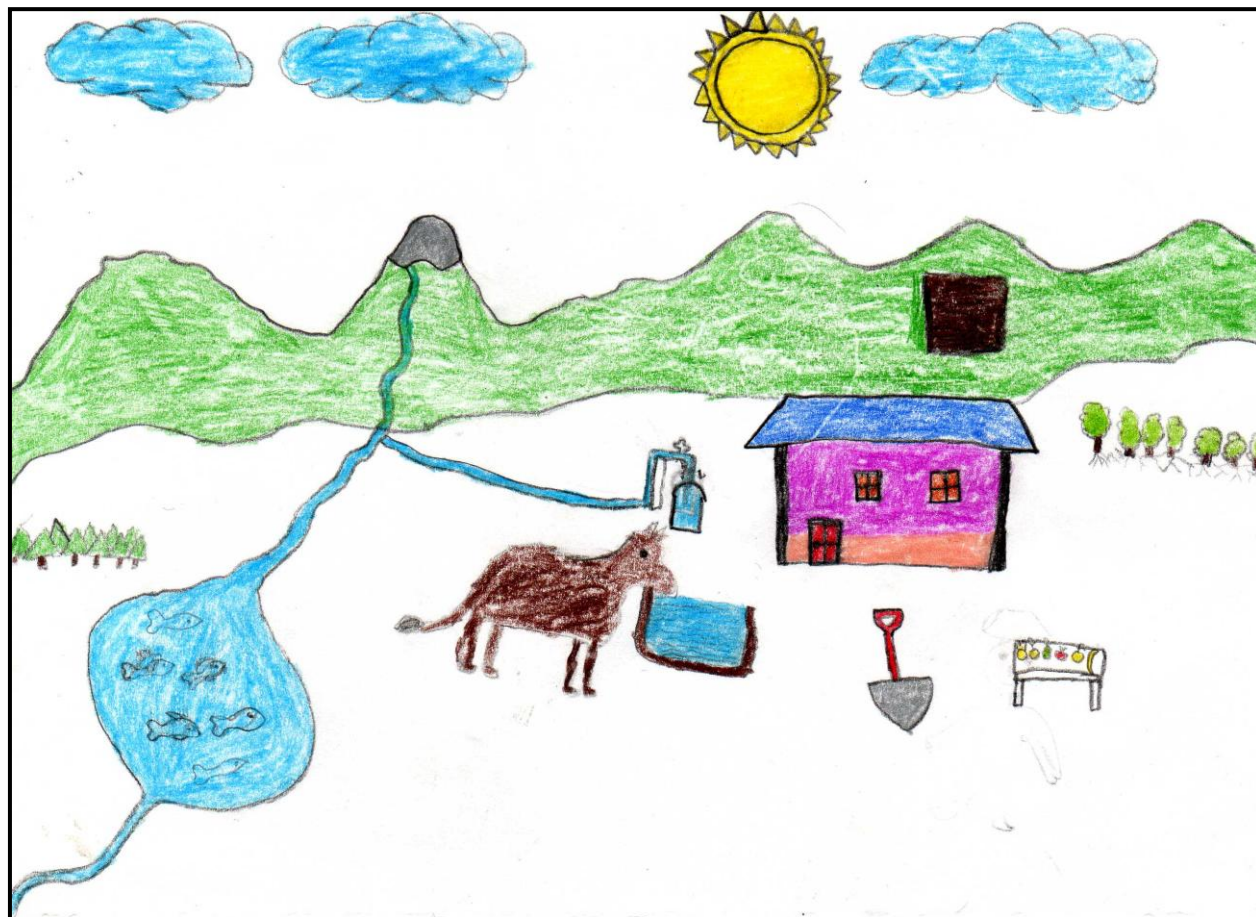
Dessin 3 : Segundo, 8 ans. Son père et son frère (qui apparaissent en haut du dessin) on tout deux migré vers les USA il y a plusieurs années. Il a dessiné l'avion qui les à emporté là-bas nous dit-il. L'église prend beaucoup de place sur le dessin de ce petit garçon, preuve à notre sens de l'importance de l'institution ou tout du moins, du lieu, dans la vie quotidienne à Jérusalem.



Dessin 4 : Carlos, 7ans. Ce dessin est très explicite. La violence des figuré pointu rappel la détresse de ce jeune garçon dont nous avons évoqué le cas à la page 111 de notre travail. Seul au dessus de la mer, qu'il n'a jamais vu que par la télévision, il semble à part du monde. Il vit avec sa grand-mère depuis sa naissance, or cette femme malade a de plus en plus de mal à s'occuper de lui.



Dessin 5 : Hector, 10 ans. Aucun être humain n'apparaît sur ce dessin. Ce jeune garçon a dessiné, avec beaucoup de détails, les éléments de sa vie quotidienne, mais pas un seul membre de sa famille.



Annexe numéro 9 : Fréquences et données absolue de la répartition des types d'IMC au sein de notre panel d'enfants.

La catégorie « absence de données » s'explique par l'absence des poids et tailles de l'ensemble des enfants d'une école. Cela représente 31 enfants, donc 22,3% de notre échantillon. Nous avons dans notre partie méthodologique déjà abordé ce sujet.

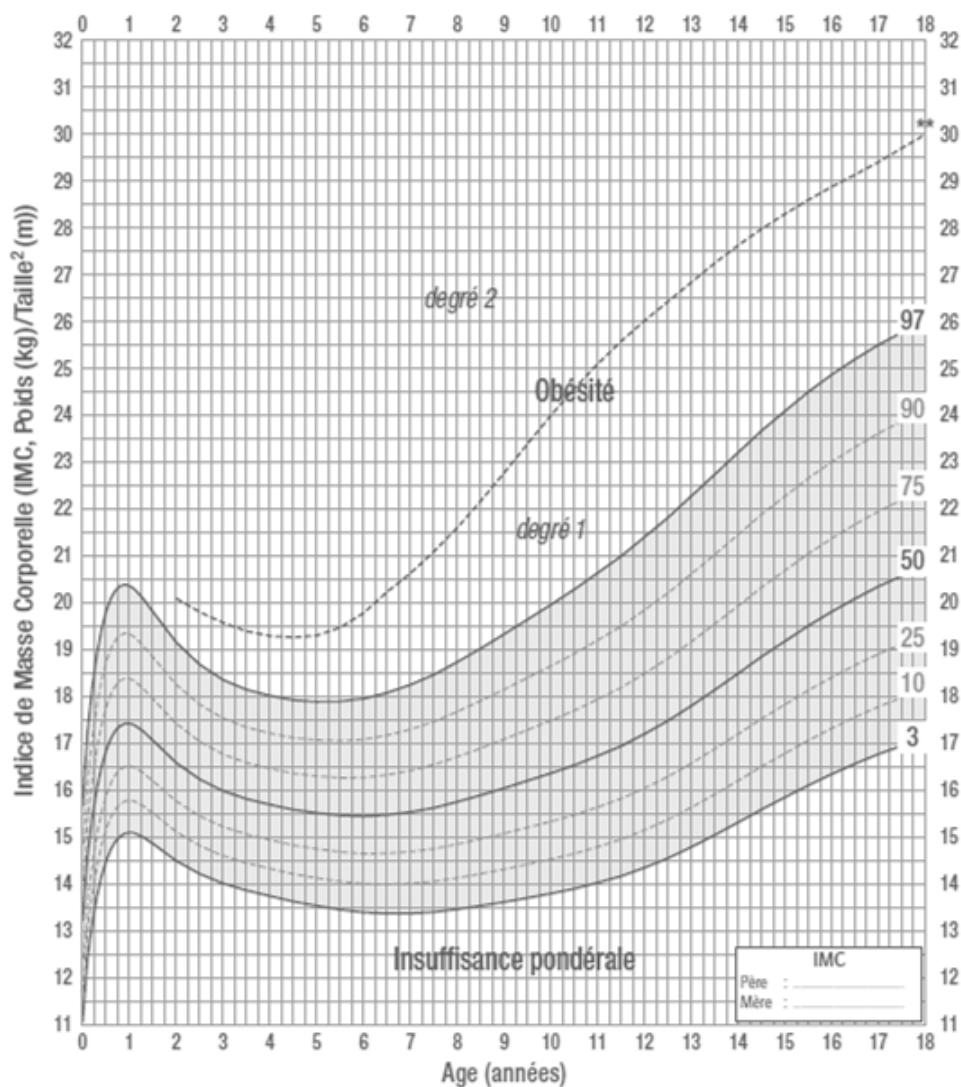
	Fréquences (en nbr)	Pourcentages (en %)
Type IMC 0	3	2,2
1	89	64,0
2	10	7,2
3	6	4,3
Total	108	77,7
Absence de données	31	22,3
Total	139	100,0

Annexe 10 : Courbes de corpulence utilisées pour le calcul des IMC.

Courbes graduées en percentiles, établies en collaboration avec MF Rolland-Cachera (INSERM) et l'Association pour la Prévention et la prise en charge de l'Obésité en Pédiatrie (APOP) et validée par le Comité de Nutrition (CN) de la Société Française de Pédiatrie (SFP).

Sources : Site internet de l'INPES (Institut National de Prévention et d'Éducation pour la santé).
http://www.inpes.sante.fr/50000/pdf/courbes_enfants.pdf.

Courbe 1 : Courbe de corpulence chez les garçons de 0 à 18 ans.



Courbe 2 : Courbe de corpulence chez les filles de 0 à 18 ans.

